

LES AMIS DE JULES VALLÈS



REVUE LITTÉRAIRE N° 3 - OCTOBRE 1986

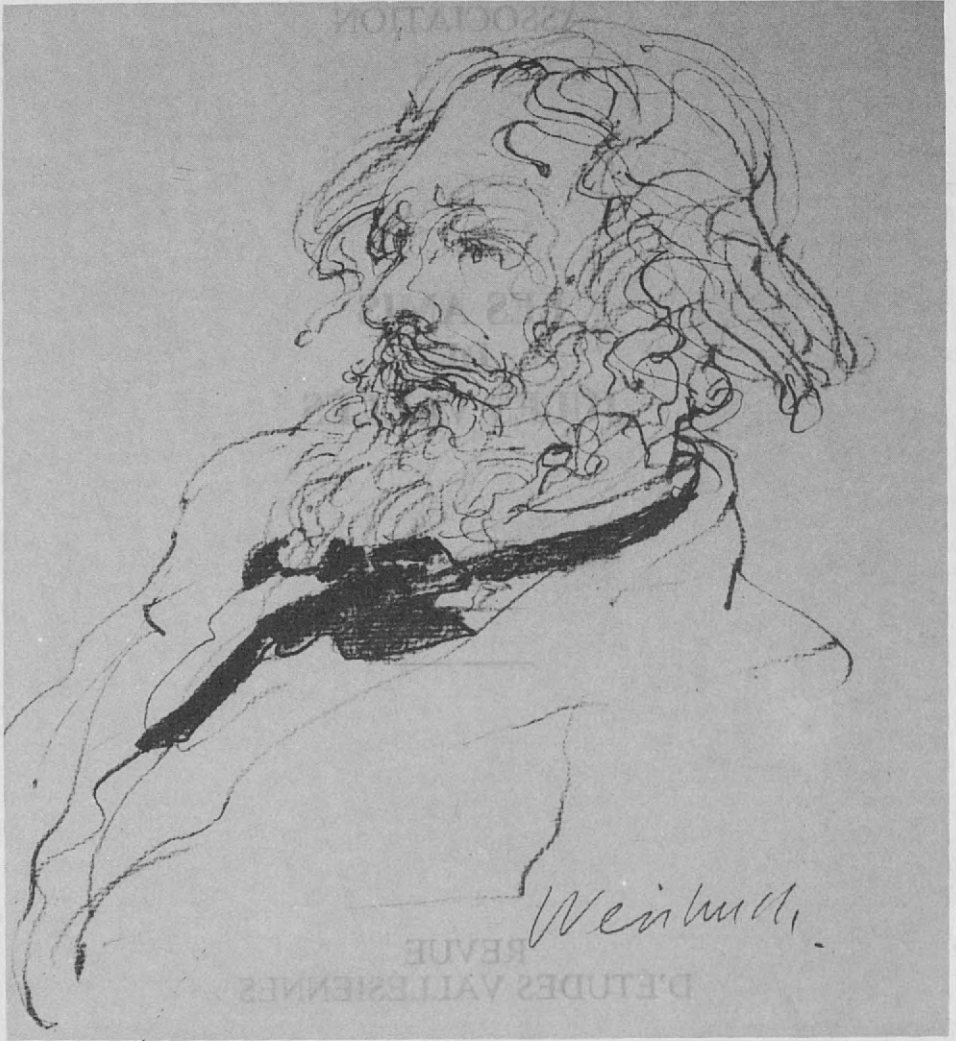
ASSOCIATION

LES AMIS
DE
JULES VALLÈS

REVUE
D'ÉTUDES VALLÉSIENNES

N° 3 - Octobre 1986

L'insurgé : le cœur du cœur de Vallès. Silvia Disegni — « Un manuscrit autographe de *L'insurgé* : décryptage, « savant » à l'on veut, mais passionné et pressant, puisqu'elle nous fait surer les méandres des bifurques de Vallès — un moment dramatique de la Commune et de *L'insurgé* : tout un pathétique du discours dans l'écriture, Xavier Lemaître — article intitulé « Sang commune mesuré » — révèle la place et la fonction des images du sang, du charnier, du cadavre, dans l'exorcisme qu'exercent contre elle les adversaires de la Commune et à l'inverse, pour elle, la plume sacrilège de Jules Vallès.



No 3 - Octobre 1986

Avant-Propos

Ce numéro 3 de la revue revient, après le numéro spécial du Colloque, à une épaisseur normale. Ainsi les numéros se suivent et ne se ressemblent pas : pour cela même, et parce que ce numéro a un ton différent. On y trouvera sans doute de très beaux et très divers accents, avec d'heureux « jeux » de mots.

Nous avons le plaisir de l'ouvrir sur un article d'Henri Guillemin, un des premiers défenseurs et commentateurs de Jules Vallès. Lisez ce « Cher et grand Vallès ».

Puis, W.D. Redfern, traducteur de Vallès en anglais (on lui doit entre autres, une édition du *Bachelier*), nous écrit un remarquable texte d'humour sur l'humour de Vallès, dont le titre, à lui seul... : « Dérapage vallésien – pastiche marron ». Où l'on voit comment Vallès fait des pieds et des mains pour jouer de sa plume.

Voilà nos deux articles inauguraux.

Ensuite, deux articles de confrontation. Dans celle des polémistes, l'article de Pierre Glaudes rappelle une sorte de complicité violente entre Vallès et Léon Bloy ; à vrai dire, l'affinité et l'admiration cachée qui vont de Bloy à Vallès, derrière le sarcasme, l'injure, et l'intolérance absolue : « Ni Dieu ni Diable – La figure de Vallès dans la politique délirante de Léon Bloy ». Confrontation des écrivains : François Laforge, dans *Jules Vallès et l'écriture romanesque*, confronte la révolution dans l'écriture chez Vallès et la révolution par l'écriture chez Lautréamont.

Enfin, deux articles concernent plus précisément la Commune et *L'Insurgé* : le cœur du cœur de Vallès. Silvia Disegni – « Un manuscrit autographe de *L'Insurgé* » – opère un travail de décryptage, « savant » si l'on veut, mais passionné et passionnant, puisqu'elle nous fait suivre les méandres des biffures de Vallès à un moment dramatique de la Commune et de *L'Insurgé* : tout un pathétique du discontinu dans l'écriture. Xavier Lemaître – article intitulé « Sang commune mesure » – révèle la place et la fonction des images du sang, du charnier, du cadavre, dans l'exorcisme qu'exercent contre elle les adversaires de la Commune et à l'inverse, pour elle, la plume sacralisante de Jules Vallès.

Ce numéro contient aussi quelques documents fournis par nos amis, qui nous ont paru importants : sur l'internement de Vallès en 1852, et, surtout, sur celui de sa sœur (dont la folie servit sans doute à écrire la folie mortelle de Louissette) ; sur Dansin, le professeur d'Histoire qu'aima Vallès.

Ce numéro est, on le verra, assorti (après le numéro 2) de trois autres portraits de Jules Vallès par Claude Weisbuch, qui aideront nos lecteurs à se procurer les gravures originales auprès de l'Association.

Roger BELLET

CHER ET GRAND VALLÈS

Il y a vingt ans juste que j'ai découvert Jules Vallès – l'écrivain et l'homme – presque par hasard, parce qu'une maison d'édition, à Lausanne, aujourd'hui disparue, m'avait demandé trois préfaces, pour *L'Enfant*, *Le Bachelier*, *L'Insurgé*. J'avais dit Oui ; le gars m'intéressait, me plaisait à cause de la Commune ; et je l'avais entr'aperçu, jadis, écolier (j'y reviendrai dans un instant). En 1966, je me suis informé, du mieux que j'ai pu, et je viens de relire ces pages déjà vieilles. Elles contiennent une espèce de déclaration à laquelle je m'étais laissé aller : ce type, « *Je suis avec lui, pour lui, à fond, à bloc* ». On n'écrit pas de ce style hâché, vulgaire, impudique quand on tient à l'estime des honorables. Le lecteur demande qu'on l'instruise ; il dispense le critique de toute exhibition. Tant pis pour moi. Ce qui est écrit est écrit, et, loin de me renier, je persiste et signe. Précisément parce que j'en sais maintenant plus long sur Vallès qu'autrefois, grâce à Roger Bellet et à quelques autres, et je l'admire et l'aime encore davantage. Ces quelques lignes, ce peu de pages que je consacre ici, octogénaire et irrepenti, à Vallès, ne sont pas autre chose qu'une poignée de main ardente, un hommage, chapeau bas, à quelqu'un qui me semble encore par trop méconnu à tous égards.

* * *

L'écrivain. Je me rappelle – comme c'est loin ! – un livre que m'avait prêté, au lycée de Mâcon, mon prof de Première (donc, 1918). Sauf erreur, le titre était, à peu près : *L'art d'écrire enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*. L'auteur ? Un nommé Albalat. Et il y avait là des exemples instructifs, démonstratifs, tirés de *L'Enfant*. Audacieux, ce M. Albalat, qui plaçait carrément (j'espère bien ne pas me tromper sur le titre) Jules Vallès au nombre des *grands écrivains*. Aujourd'hui encore, j'en ai fait l'expérience, des gens nombreux, qui ont du discernement, qui savent ce que peut être la joie des mots et des rythmes, des gens intelligents, cultivés, n'ont jamais lu Vallès. A n'y pas croire. Ils ne se doutent pas de ce dont ils se privent. Pas envie de

faire le malin et de risquer une analyse moderne et « sémiologique » de l'« écriture » chez Vallès. Rien ne remplace (faute de mieux) des échantillons. Avec l'intention, avouée, de secouer, troubler, inquiéter les ignorants, pour qu'ils se dérangent et aillent voir par eux-mêmes. Un petit lot de portraits : Jules Simon : « visqueux et souple », « de l'huile sur la langue et sur la peau ; il va discourir ; il adresse à l'auditoire un sourire humble, « fait signe qu'il est malade, montre sa pauvre gorge », et il parlera trois bonnes heures. Blanqui, le tout vieux Blanqui, avec « sa bouche démeublée où trotte, entre les gencives, un bout de langue rose ». Rochefort : « osseux, crochu, la peau grêlée » ; au menton « une barbiche comme un fer de toupie ». Baudelaire, au café : « cherchant ses mots sur la table et dodelinant du buste ». Courbet : « désordonné et patient, bûcheur et soiffard, parlant avec des circonflexes et des modulations et des pétarades de rire dans sa barbe qu'il torchait ensuite d'un revers de main. » Une chose vue, maintenant, souvenir du lycée où il a été pion : l'aumônier qui « rentre vite, comme si les péchés l'appelaient » et qui, traversant la cour où le proviseur cause avec l'économiste, leur fait au passage, « avec un sourire mécanique et blanc, un grand salut. » Et ceci, image qui remonte au passé : ce champ qu'il regardait, la nuit venue, « les coudes à la fenêtre » et « où il n'y avait, pour faire relief dans l'ombre, que le squelette d'une charrue dont le soc jetait parfois, sous la lune, un éclair de hache. » Il manie l'humour à merveille. Quand il tente de décider Arnould à venir vivre avec lui, il n'omet pas de vanter ses talents culinaires, et précise que, s'il est « venu tard au fourneau », c'est avec « un profond sentiment des sauces ». L'humour noir lui-même ne lui est pas étranger. Vallez père – Vallez était son vrai nom – tenait la manière forte, autrement dit les râclées, pour le principe premier d'une éducation solide. Et l'enfant comprenait ; c'était pour son bien... « Quand mon père m'a beaucoup battu, il a chaud ; alors je me traîne jusqu'à la fenêtre et je la ferme pour qu'il n'attrape pas de courant d'air. »

On n'a pas le droit de bavarder sur Vallès si l'on ne sait rien du choc qu'il a reçu, gamin, et qui lui a laissé une cicatrice indélébile. Il a vu ses parents, qui le croient endormi, échanger des paroles qui le bouleversent. La mère reproche au père, âprement et dans un désespoir, d'aller en secret, sous prétexte de « répétitions », de « leçons particulières » – il est professeur – voir une femme en ville. Le petit devine que pour eux c'est très grave et l'atmosphère au foyer, depuis cet horrible jour (cette horrible nuit) n'est plus, ne sera jamais plus la même. « J'ai touché la vie avec mes doigts pleins d'encre ». « J'ai gardé les yeux ouverts pendant que les autres enfants dormaient. » « J'ai suivi dans le ciel la lune ronde et sans regard, comme une tête de fou ». Et il sait très bien ce qu'il veut dire, Vallès, quand il choisit ces derniers mots. A cause de Louissette – Louise, sa petite sœur Louise, qui est devenue – c'est affreux et tellement injuste – le souffre douleur de son père, cet homme passait sur elle ses

rages, « tant il avait la pensée malade, l'esprit noir. » Il la cinglait à coup de lanières. « Mal ! mal ! Papa ! ». « Elle criait comme j'avais entendu une folle crier, un jour qu'elle croyait voir dans le ciel quelqu'un qui voulait la tuer ». « Dès que son père s'approchait d'elle, son brin de raison tremblait dans sa tête d'ange ». Louise Vallez dut être internée, à vingt ans, dans un hôpital psychiatrique où elle mourut, à vingt-cinq ans.

« L'odieux livre ! », s'écria Goncourt (Edmond, bien sûr, l'incroyable) lorsqu'il lut *L'Enfant* en 1879. Quel contresens ! Vallès a caché délibérément, ce qu'il faut bien appeler le crime du père à l'égard de Louise. Il l'a attribué à un voisin inventé, qu'il nomme Bergougnard et qui aurait martyrisé son enfant jusqu'à la rendre folle. Le fils couvre la mémoire du père. De même nous savons aujourd'hui que, pour protéger sa situation de fonctionnaire au lendemain du 2 décembre, et parce que Jules avait participé, dans la rue, à la « défense républicaine », Vallez père a obtenu d'un ami médecin un certificat de complaisance attestant que l'étudiant contestataire, rappelé d'ailleurs immédiatement au bercail, était atteint d'aliénation mentale, et donc irresponsable. Et Jules Vallès se trouva de la sorte, pendant deux mois, captif dans une maison de fous. Eh bien, pour cela aussi, il triche, dans son récit : son père se serait contenté, en décembre 1851, de le menacer d'emprisonnement. C'est « un collègue, plus crâne » qui, ayant un fils à Paris semblablement compromis et compromettant, n'avait pas hésité, lui, paraît-il, à le fourrer chez les dingues. Deuxième mensonge filial de celui que Goncourt accable.

Pénible, oui, de voir Vallès, la trentaine, qui, adolescent, écoutait dans Michelet avec un enthousiasme sacré, « battre le tambour républicain » dans les faubourgs de 1792, cruel de voir, après avoir fait, pour vivre, les plus pauvres métiers, se glisser, parce qu'il a du style, dans les journaux du beau monde. Il y eut un Vallès qui glorifia Pimodan, officier français tombé à Castelfidardo parmi les soldats du pape, et qui vaut bien ce De Flotte célébré par les anarchistes ; un Vallès qui dit « nous » en parlant de ces « honnêtes gens » que menacent « les fusils des déclassés ». Mais ce qu'il faut savoir c'est que c'est lui, lui-même, Vallès, enfin brillant, enfin nanti (il gagne des quinze cents francs par mois et son père, quand il est mort, en percevait cent cinquante), c'est lui qui va, en toute connaissance de cause, saccager cette félicité conquise. Comment ? Pourquoi ? Par la faute d'une sale petite voix, en lui, au fond de lui, qu'il ne parvient pas à étouffer et qui le tourmente, le houspille, l'engueule tout bas, lui « fait reproche » : tu trahis mon gars, et tu le sais très bien, et c'est moche ce que tu fais là. C'est vrai, dira Vallès régénéré, c'est vrai que je me suis vendu, j'ai travaillé, grassement entretenu, « pour une clientèle d'insouciantes et d'heureux » ; j'ai ri aux plaisanteries d'élégants imbéciles, « j'ai fait la bouche en cul de poule quand ils en racontaient une bien bonne ». Ça ne pouvait pas durer. Il a inventé de publier des journaux impossibles (*La Rue*, par exemple. Pourquoi pas *Le Pavé* ?) et il a récolté, entassé, amendes et mois de prison. Au bout de sa course –

si vite finie – il aura cet aveu : « Si l'on n'était pas entraîné malgré soi » (malgré soi, par un autre soi-même plus fort, irrésistible) « dans les chemins où l'on défend, de sa vie, ce qu'on croit juste, on ne choisirait pas cette route sans fleurs et sans moisson. »

Viennent les grandes heures de Vallès, avec son engagement sans réserve dans l'aventure de la Commune. Beaucoup moins belle à voir de près, la Commune, que dans sa légende où le symbole ouvre de sa lumière des réalités décevantes. Rossel a su ce que pouvait être l'amertume d'un désenchantement. Pour se battre contre les régiments lancés par Thiers à l'assaut de Paris, qui les fait vivre, Rossel ne trouvera pas dix mille hommes de bonne volonté. Les élus de l'Hôtel de Ville sont loin d'être tous admirables. C'est alors et c'est là pourtant que Vallès donne sa mesure d'honnêteté passionnée et de courage, et de désintéressement. Dès qu'a commencé avec Versailles « la conversation à coups de canon », il a perdu toute illusion. La défaite est sûre, le désastre absolu, la mort infiniment probable. Tans pis ! Ce qu'on aura fait, tout de même, c'est « montrer ce qu'on voulait ». Important. Un signe, une brasse d'espoir. Vallès a payé de sa personne, travailleur assidu pendant les cinquante jours de la gestion et de projets, et dans les rues, sous le feu, pendant la « semaine sanglante ». Le dernier jour, Vallès est présent derrière la dernière barricade.

Il s'en tire par miracle et ce sont « les années béantes » de l'exil. Lugubre, cette vie à Londres où les survivants de la Commune ne s'entendent pas et s'entredéchirent. « On regarde, d'abord, à travers le rideau sale du restaurant, si tel ou tel est là, et on entre ou on n'entre pas ». Ou bien, réunis, ceux du même clan, « peloton d'exilés abrutis, on se bat les flancs pour essayer de rire. Quel accablement ! ». C'est à Londres, en 1875, que Vallès a eu un enfant, une petite fille, Jeanne-Marie. Et elle est morte, la même année, le 2 décembre ; une date prédestinée, en somme ; « Je l'aimais comme j'aurais voulu être aimé petit (...) Le seul vrai sourire, la seule joie sans mélange de ma vie ». Les amours de Vallès, nous n'en savons presque rien. Sur ce sujet là, il n'a jamais été causant. Quelques certitudes cependant : il n'y a eut jamais de Vallès pareil aux trop fameux étudiants de Murger, cavaleurs fanfarons en attendant de se ranger, vertueux hypocrites. Dans sa vie, un long attachement à une femme dont il cache le vrai nom ; on l'appelait « la grande Mathilde », elle se nommait Joséphine Lapointe. Sur elle, dans la lettre écrite par Vallès, le 28 mai 1871, lettre trop possiblement ultime – à chaque instant les Versaillais peuvent surgir dans sa cachette, et le tuer – deux lignes inoubliables. Vallès recommande à sa mère cette femme dont il dit (chaque mot compte) : « elle a soutenu ma peine, partagé ma misère, voulu mes dangers ». Voulé mes dangers ; qu'on veuille bien réfléchir à ce que signifient – d'immense – ces quelques syllabes.

De Londres, il essayait sous des pseudonymes, de placer à Paris des articles dans la presse républicaine. Mais la censure est là. Il songeait à

une grande fresque, où l'on aurait vu, des journées de juin à la Commune, ces bataillons du peuple « sans être foudroyés, sans cesse renaissants ». Mais on exige de lui des atténuations, des retouches. Il aurait terriblement besoin de ce que pourrait lui valoir ce travail. Mais plier, concéder, mentir par omission, pas moyen. « Je ne reculerai pas d'une semelle ; et salut, salut aux faubouriens vaincus ! » ; ce livre, je ne l'avais entrepris « que pour dire mes prières d'athée sur nos morts », ces témoins qui se sont fait tuer, Duval, Flourens, Vermorel, le vieux Delescluze et Varlin surtout... Regardons-le encore un peu, avant de le voir disparaître, à cinquante deux ans. C'était véritablement, un homme de plein air. « Je tiens par mes racines à la terre des champs ». Il aimait marcher nu-tête dans la campagne. Le vent ! Il adorait le vent : « J'ouvre la bouche toute grande pour le boire ; j'écarte ma chemise pour qu'il me batte la poitrine ». Il arrache des touffes d'herbe et il y enfouit son visage, s'enivrant des « odeurs de prairie et de rivière. » Il n'aurait pas cru, à Londres, que lui serait jamais rendue la joie de se battre pour ses idées, et l'amnistie enfin votée, le voici qui retrouve Paris et qui, grâce au généreux Guebhard, peut ressusciter son *Cri du Peuple*. La vérité explose sous sa plume ; sur l'imposture des radicaux, sur le colonialisme de Jules Ferry et la guerre du Tonkin. « La vivisection humain va commencer ». Bien brève, hélas, la reprise par Vallès de sa vie militante. Le diabète le ronge. Il se décharne. Il n'a plus de forces. Dans les derniers mois, un corps si frêle, si léger, que Séverine, la compagne de Guebhard, le porte elle-même de sa chaise longue à son lit. Elle le vénère et il la chérit. Elle dira, parce qu'il lui avait appris l'art d'écrire, et parce qu'il était, à la fin, tellement à sa merci : « C'était mon père, et c'était mon enfant » ; « ma joue contre sa joue, je lui racontais la campagne » ; « ses yeux me suivaient, à travers la chambre, pleins de tendresse et de douleur ».

Né trente ans après Hugo, Vallès meurt avant l'ancêtre, en février 1885. Son cadavre est à peine refroidi que Brunetière, dans la *Revue des deux Mondes* déverse sur lui un baquet d'immondices : un « saltimbanque », un « forban », un « tartufe », avec ceci encore que je m'en voudrais de ne pas citer : chez Vallès, « un accent unique de haine et de convoitise » ; partout « l'envie brutale du jouisseur » ; cet homme « n'a jamais rien aimé ». Tout cela, vous le savez bien, parce que Vallès avait été communard. Loué soit Péguy – qui trop souvent m'agace et me consterne – d'avoir, le premier, donné droit de cité, dans les Lettres au mot juste pour la qualification de quelques individus. Le général Trochu, le traître sournois, pleinement d'accord, en secret, avec Bazaine, le traître cynique, Péguy a dit de lui que c'était un « salaud ». N'hésitons pas : Brunetière – le – salaud, un fait d'évidence, non ?

Henri GUILLEMIN

P.S. — En complément, laissez moi reproduire un paragraphe inattendu et rafraichissant, de Claudel ; il figure dans *Positions et Propositions*, tome II, page 78-79 : « Que de tirades nauséabondes n'avons-nous pas dû absorber sur la valeur sociale du christianisme, sur les secours qu'il apporte à l'ordre établi, sur l'apaisement qu'il fournit aux employeurs et aux propriétaires (...) ! Et certes, il y a là, vers la foi, une route qui n'est pas complètement inadmissible puisqu'elle a pu tenter certains originaux du genre de Ferdinand Brunetière, mais il n'en est guère de plus répu- gnante. »

DÉRAPAGE VALLÉSIEN : PASTICHE MARRON

Quand on parle de doigté, on pense aux mains, peut-être à l'intelligence ; et pourquoi pas à celui des pieds ? La pose des pieds compte beaucoup pour cette cible mouvante, ce puissant savatier / ce savetier en puissance que fut Jules Vallès. Il comprenait très bien que les plus belles choses de la vie sont gouvernées par les plus grossières, comme la tête l'est par les arpions. C'est dans cette perception renversée des justes proportions que réside son comique sérieux. On oublie trop les pieds, sauf lorsqu'ils nous font mal. Ce sont après tout nos soutiens quotidiens, notre contact avec le sol, notre paratonnerre, nos moyens de propulsion, les exutoires de nos émotions. Comme en politique, on prête d'habitude trop d'attention au sommet et pas assez à la base.

Je prends volontairement le contre-pied des récentes critiques vouées psychanalytiques, qui prennent les images de Vallès pour des vessies là où elles devraient servir de lanternes. Vallès fut viscéralement inapte à la pensée abstraite : handicap de bien des façons désirable chez un écrivain français. Chez lui les métaphores ne chôment jamais, et il ne faut pas les traduire (les trahir). On ne rend pas Vallès plus intéressant en l'affublant de postiches désarrois psychiques. Il est plus honnête et plus difficile de tâcher de le comprendre dans sa quelconquité. Peu de Français entravent le comique anglais, ni celui de Vallès. Les néo-derridiens ne se dérident guère, en dépit de leurs calembours grinçants. L'invétéré recours à la métaphorisation par Vallès estompe les distinctions habituelles entre le figuratif et le littéral. Il flotte entre les deux. L'ornement rhétorique se mue chez lui en norme, comme en effet le thème vestimentaire importe à sa survivance même. La couverture dé-couvre.

« Je ne suis pas grandement intéressé par les choses ! ». Mais comment donc ! s'exclama le lecteur, ... ce Vallès si physique, si terre-à-terre, dire de telles sottises ! D'abord, il est vrai, comme je l'ai déjà affirmé sans l'ombre d'une preuve à l'appui, que Vallès est le moins abstrait des hommes. C'est que les choses, pour lui, sont des symboles, jamais de purs objets. Elles racontent, colportent, blasonnent ; elles crient. (Je

pense au terme de « réalisme policier » qu'applique à la méthode de Sue Jean-Louis Bory)². C'est ce que signifie la chose, le degré second, que vise Vallès. En dépit de sa profonde fidélité au passé, Jacques Vingtras se méfie du culte apparemment comparable de sa mère, culte des reliques, des « miettes du passé » (*B*, p. 355). C'est le passé en tant que talisman (encore qu'incarné dans des images bien plantureuses) qui l'attire, le passé qui est le contraire d'un présent de souffrance. (Et n'oublions pas que, tout enfant, Jacques est déjà aussi mordu de la nostalgie que des grandes espérances). Adulte, il juge sévèrement ceux qui oublient leurs origines, leur moi fondamental, leurs compagnons ou leurs révoltes d'autrefois.

Cet homme métaphorisant n'en fut pas moins un franc-parleur. Il n'y a pas là de paradoxe. Malgré son langage figuratif et sous ses vêtements rapiécés, il est, comme nous tous, à poil ; il se présente à nous sans ambages ni feuille de figuier. Il parle directement à son lecteur (et, en vérité, pourrait très bien se passer de nous autres scholiastes). Il ne parle pas « l'espéranto pour intellectuels »³.

Trêve de boniments, de *parades*. Passons aux pieds. Tout comme en biologie il existe peut-être un anneau manquant qui relierait le bipède au singe, il pourrait y en avoir un en étymologie (populaire), qui fiancerait les pieds et l'éducation (pédicure-pédagogue). D'accord, cette hypothèse, comme le taudis de Vingtras, serait pédiculaire, si elle n'était pas trop exigüe. N'empêche que les pieds peuvent nous enseigner. Vallès parle serio-comiquement des « vastitudes de ses bases » (*S*, p. 37)⁴. Bien qu'il lui manque beaucoup de choses, il a de solides assises. Il se dépeint à maintes reprises comme « indécrottable », un morveux aux pieds bourbeux. Il n'est pas surprenant qu'il découvre un emploi temporaire comme agent de publicité de l'engrais et qu'il le décrive en des termes qui assimilent son écriture à la machine de l'entrepreneur : même travail de recyclage : « Je prends les notes qui tombent de sa bouche et qui, après avoir passé dans mon tuyau, doivent sortir en phrases sonores. Tout se tient : système de fonctionnement des choses et des hommes » (*CP*, pp. 394-7). L'emploi réifie ; seul l'humour n'empêche de s'y aliéner. Quant à l'instruction, elle est un éléphant blanc : la qualification est encombrante. Au sujet du bachot de son jeune héros, Vallès écrivait à Hector Malot : « Ça lui faisait une belle jambe. Ce sera justement l'histoire de cette belle jambe ». (*CHM*, p. 277). La déception lui fera les pieds. Mais il subsiste de menues consolations. Quand Jacques rend visite au bottier, il s'entend complimenter sur le beau galbe de ses guibolles. (*B*, p. 273). De telles consolations paraissent toutefois aussi efficaces que « des cautères sur une jambe de bois ». Jacques piétine souvent sur place ; parfois il trépigne de rage ; jamais il ne foule aux pieds ses principes ni ceux d'autrui.

Les pieds (la marche, la course) présupposent la rue, le sol. Flâner,

arpenier, son moyen de transport en commun c'est toujours le pédibus. Il a toujours un pied dans l'air. Il court à toutes bottes pour ne pas être fait aux pattes, pour ne pas avoir les pieds dans le dos, pour ne pas avoir à se laver les pieds (correctionnellement parlant). Sa vie est une série de fuites, de va-et-vient. Il vote, comme on dit en anglais, avec les pieds. Il fait tout au pied levé, il saute le pas, il est prime-sautier.

Le pied à couvert : la chaussure. Jacques est souvent dans ses petits souliers, qui sont la plupart du temps « à gueule de poisson mort » (B, p. 259). Ce vigoureux aime, comme nous tous, à pantoufler, sans être vraiment pantouflard. Il aurait pu s'appliquer à lui-même ce qu'il a dit de Courbet : « J'adore ces natures tout d'une pièce, qui ne reculent pas d'une semelle et suivent bravement leur chemin à travers les quolibets, les huées et même la misère » (R, p. 304). Selon l'état de ses tatanes, Jacques croit pouvoir *crâner* (presser le pas) ou *caner* (céder le passage), – et les deux mots ne sont pas phonétiquement loin de l'autre. Quoiqu'il travaille, dorme ou raisonne souvent comme un sabot, il ne reste pas les deux pieds dans le même. Pour un casse-cou, il ne manque pas de subtilité ; on ne le voit pas toujours venir avec ses gros sabots⁵. Il sabote les lieux communs, le bourrage de crâne pédagogique ou familial.

« Pour la narration française, je réussis aussi par le retapage et le ressemelage ». (E, p. 230). Lui qui aime à marteler ses mots, il envie et le travail joyeux et l'exubérante vie de famille des savetiers. Dans *L'Insurgé*, le cordonnier Rouiller, qui subodore les renégats de la cause communale, rejette « le portefeuille dont il a, avant-hier, tâté le ventre, avec une moue d'homme qui se connaît plus en peau de vache qu'en maroquin ». (I, p. 259). Partout chez Vallès, comme l'art populaire, comme les vêtements ou les chaussures qui ne sont pas à la taille ou à la pointure, « la vie nous serre de près ». (LR, p. 278). L'habit assigne les gens à une classe, une préférence politique, un statut. Les vêtements qui vont mal monstrifient celui qui les porte ; l'habit fait le corbeau, et même le macaque.

En anglais, le sens des deux mots *fit* couvre : d'abord, l'adaptation à un espace donné (Jacques et son exigu pied-à-terre, ses emplois de courte durée d'où il est mis à pied, ses efforts pour trouver chaussure à son pied : peu de choses lui vont comme un gant). Le plus souvent il est mis dedans ou à la porte. Le refrain « Un tel me botte » renvoie à sa prédilection pour les accords instinctifs, les humeurs, et son mépris des personnes interposées. Il ne cadre que rarement avec autrui. *Fit* veut dire aussi accès, attaque (d'apoplexie, de fou rire, de colère). Et troisièmement, *fit* = disposé, « trempé », (état où l'on a bon pied, bon œil), physiquement ou en termes de moral.

Lorsqu'on lui fait suivre des leçons de tenue, Jacques constate : « je ne puis pas arriver à glisser mon pied » (E, p. 232) sauf au moment désastreux d'éventrer le tapis du proviseur. Dans de pareils fiascos il se donne, tout en rechignant à se mettre au pas, des coups de pied ; il clai-

ronne sa maladresse. Il met les pieds dans le plat, il marche sur les pieds de tout le monde. Les gaffes, le manque de tract, de doigté (au sens conventionnel) sont des moyens d'autopunition. A quel degré Jacques fait-il vertu (intégrité endommagée) de nécessité (échec) ? Ses balourdises figurent le mélange d'ambition restreinte (Jacques est un Rastignac au petit pied) et de dégoût qui l'anime : sa maladroiture providentielle (ou plutôt existentielle) est sa façon d'être honnête. De nos jours la science médicale reconnaît une maladie psychosomatique : la prédisposition aux accidents. Bien que cette bête à concours sorte çà et là dans la botte, ses efforts pour prendre pied dans la société, pour ne pas se moucher du pied, pour avoir les pieds chauds et du foin dans ses bottes, le conduisent à faire des pieds et des mains pour arriver.

Pieds et mains : savate. Vallès est un poids moyen : ni Flaubert (lourd) ni Renard (plume). C'est le seul domaine où Jacques ait le coup de patte (« le coup de pied est mon fort » (*B*, p. 306), où il sache toujours retomber sur ses pieds. Il faut que ses cibles, ses adversaires, soient bien tangibles. La tactique rhétorique *ad hominem* se répète dans la boxe. Si ses coups portent quelquefois à faux (et Vallès est partout un écrivain approximatif), il n'aime pas « travailler dans l'espace » (*S*, p. 95) : « Virer sur une barre, c'était comme faire des versions grecques ou des vers latins ; tourner pour la gloire, suer pour la galerie, travailler dans l'espace. Il me fallait toucher ou essayer de toucher le danger, avoir une cible à atteindre et des coups à redouter » (*ibid.*). Notez bien que là encore c'est une lutte bilatérale, et non décidée d'avance, qu'il attend avec alacrité. « La vie d'échange » (*R.L.*, p. 11) signifie aussi cela : encaisser autant que frapper ; le victorisme de Vallès est très stoïque. Tout cela a peu à voir avec « les exercices à mine romaine » cités ci-dessus. Si Jacques traîne souvent la savate, par contre il sait la tirer et s'y entraîner. J'ai déjà indiqué l'à-peu-près : savatiers/savetier (et celui-ci se subdivise en artisans et bousilleurs). De l'un à l'autre il n'y a qu'un pas, que j'allonge allègrement. Ceux qui pratiquent mal le chausson tombent souvent dans les pommes. Mais la vie d'échange, c'est surtout un prêt pour un rendu (côté amitié) ; côté ennemi, on rend la pareille. La violence ordonnée, le jeu grave, la dépense de soi font que dans la savate seule Jacques connaît le succès sans ambiguïté.

De plus, le style de Vallès s'apparente au chausson : physicalité mais avec une sort d'élégance. Quoique la vertu morale l'ennuyât, la retenue physique lui chantait. Même le passé classique, normalement odieux, peut offrir dans cette région des leçons profitables pour une fois : les jeunes Scythes allaient nu-tête en hiver, et l'étudiant pauvre les imite dans la joie, tout fier de sa robustesse (*S*, p. 92). Comme le Dieu portugais de Claudel qui « escreve direito por linhas tortas »⁶, Vallès écrivain-savetier va droit au but par l'indirection. (Rappelons que la brutale boxe à poings nus des Britanniques le consternait (*RL*, pp. 210-11). Le déplacement brusque, l'esquive, la feinte, le coup sec⁷ : il prend son lecteur maintes

fois à contre-pied. Ah ! les manœuvres des pieds chez Vallès ! Là il a la confiance qui l'abandonne par ailleurs, et qui lui permet de proposer plus d'une fois la botte à un ennemi ou à un ami subitement devenu comme étranger.

Et les parents-ennemis ? L'ascension sociale de Madame Vingtras, son alpinisme au pied peu sûr l'apparentent (elle est après tout sa mère) à Jacques. Elle est, aussi bien que lui, toujours fichue comme l'as de pique. Elle connaît également la rage de se laisser aller, de faire éclater le corset de sa vie de morigénitrice (où elle casse la patte ou joue des pieds de cochon à son fils). Témoin le moment où elle se trémousse, pied lourd, dans une exhibition de gaucherie coquette. C'est casse-pied mais c'est aussi un tantinet déchirant, ce spectacle où elle s'offre en risée devant tous. Pour une fois cette disciplinaire ne sait pas trop sur quel pied danser. Bien que Jacques se cache aux cabinets, il n'en est pas moins émerveillé par l'expièglerie lourdaude de sa mère. Il pourrait aisément convenir de la proposition qu'elle chuchote à son mari, après la soirée, selon laquelle la bourrée vaudrait bien le fandango (*E*, p. 239). L'exotisme paysan français l'attire davantage que celui de l'étranger. S'il eût pu connaître en réalité la robinsonnade tant rêvée, je parie qu'elle eût été de caractère très auvergnat.

Comme Pierre Pillu l'a très justement remarqué, Jacques est « non pas peu aimé, mais mal aimé »⁸. Pareillement, Jacques est, à la lettre, « un ours mal léché »⁹. Déclassés, déracinés, dépaysés, dépaysannés, les parents subissent de multiples négativités, des ablations sans remplacement. Ce sont des « paysans mal parvenus »¹⁰. Sans doute y a-t-il peu de familles où le rejeton soit sur un pied d'égalité, de plain-pied, avec les géniteurs ; il est plutôt sur un pied de guerre. Mais eux aussi sont comme leur fils à cheval, suspendus. Leurs vêtements se caractérisent par « un croisement bâtard du goût paysan et de l'esthétique petite-bourgeoise »¹¹. Eux aussi sont dans une situation fautive ou déformante, écartelés entre des traditions rivales dans lesquelles ils ne sauraient pas s'intégrer. De là l'indulgence étonnante que leur témoigne si souvent leur victime. En particulier, la mère met en vigueur une philosophie toute négative : pour avancer il faut se refuser des plaisirs, voire se refuser tout court en tant qu'être individuel. Derrière leurs souffrances de personnages romanesques, se profile la très réelle existence misérable, marginale, parasitique, *académique* des maîtres d'étude et leurs épouses. Brupbacher dit au sujet du père : « Au prix de mille avanies, il s'est, si l'on ose dire, haussé à plat ventre de sa condition de fils de paysans pauvres au rang de pseudo-professeur »¹². Tout ce qu'il enseigne à vrai dire, et bon gré mal gré, c'est la leçon toute négative : ce qu'il ne faut pas être ou faire, ce qu'il faut éviter à tout prix (être un enfant de la balle)¹³. Entre le fils et les parents le pont est pourri, mais il tient encore en l'air. Jacques les déteste beaucoup moins que le passé factice qu'à l'école on essaie de lui seriner (tous ces hexamètres aux pieds lourds qu'il faut

ingurgiter). Ce puits-là est à jamais empoisonné. Avec ses parents il aspire toujours à la réconciliation. Les renier totalement, ainsi que beaucoup d'autres seraient tentés de le faire, lui semblerait se renier lui-même. *L'Enfant* est régi d'un bout à l'autre par une logique perversie : l'effort pour trouver du bon, ou un moindre mal, un mal moins gratuit, dans ses parents en apparence monstrueux. La mère n'est si folle (ni si Folcoche)¹⁴ qu'elle en a l'air. Sa cruauté se justifie à ses propres yeux et, avec un effort prodigieux, à ceux de son fils brutalisé. C'est là la véritable pédagogie, toute douloureuse qu'elle soit : « le malheur est qu'elle a une méthode » (*E*, p. 119). Quant au père, Jacques veut venger, aussi bien que les siennes propres, les humiliations que le pauvre ogre a dû subir toute sa vie. (Et n'oublions pas les trêves spasmodiques où il est sur un bon pied avec le vieux). De même, dans la période de la « colère blanche » maternelle, Vallès nous sert une blague à rebondissements sur le *chômage* : ce sont les moments où elle cesse de le battre méthodiquement, de sorte que le fils finit par s'inquiéter si sa peau autrefois durcie se radoucira : « Je n'aurai plus la cuirasse de l'habitude » (*E*, p. 175)¹⁵. C'est à se demander parfois si Jacques ne considère pas son épiderme comme s'il était le cuir de ses chaussures. Le chômage, même désirable comme ici, le traque toujours.

La famille de Jacques Vingtras est-elle l'exception ou la règle ? On voit des oasis de joie dans d'autres familles, mais aussi des sadismes encore plus meurtriers que chez les Vingtras. Si elle était l'exception, elle serait réglée par l'idiosyncrasie, la particularité. De sorte que, malgré les souffrances qu'elle lui inflige, Jacques se doit de la chérir : il est féru de l'excentricité. Il s'enorgueillit en effet des spectacles de vaudeville que tous trois offrent au public, ces moments où il jouissent d'un véritable esprit de corps. D'ailleurs, la famille extra-nucléaire fournit à Jacques bien des jouissances. Encore que Sigmund Freud en disconvienne, il est étrange que l'univers puéril de *l'Enfant* soit beaucoup plus sensuel que la bohème adolescente du *Bachelier*. Dans *l'Enfant*, Jacques prend souvent son pied.

Même en acquiesçant à l'autorité familiale, il refuse de lécher les bottes ou de graisser la patte, et dans ses tentatives pour s'insinuer dans les mauvaises grâces de ses parents, il part inmanquablement du pied gauche. Le trio est en effet une trinité (profane). Jacques fait office d'une sorte de mortier instable. Il attend ses raclées de pied ferme, bien que de temps en temps il en ait son pied et même plein les bottes. Il a les pieds nickelés, ce stoïque. Philippe Lejeune croit rendre un service à Vallès en l'enrôlant, à cause de la superposition de diverses voix narratives qui produit « un texte vacillant », dans les rangs des autobiographes modernistes. Pour moi la narration par à-coups est, plus intemporellement, la stratégie d'un adulte qui revit à part entière son enfance et à la fois se met à la place pénible de son père et de sa mère.

Cette vision bifocale fait du souffre-douleur Jacques, par compensation, un calembourreau existentiel, un activiste ludique. Pour lui la vie est elle-même un calembour : grinçante, mordante, remplie de postulations coexistantes mais incompatibles ; elle peut vous faire rire, à belles dents ou jaune (ou comme on dit en anglais, de l'autre côté du visage). Le calembour fait appel à la matière grise aussi bien qu'à l'os zygomatique (et si je m'attarde sur les pieds, n'allez pas croire que je néglige la tête : Vallès n'est que rarement bête comme ses pieds). Le calembour a des recoins cachés comme le marsupial bondissant. C'est une protestation étouffée mais bien audible. Dans *l'Enfant* surtout, mais aussi partout dans la Trilogie, les jeux de mots sont les repréailles de l'opprimé, les flèches des Parthes. Le jeu de mots peut brusquement démasquer les ressources secrètes du langage, et donc le réconfortant potentiel humain. Il peut englober l'incongruité ou, en revanche, une congruité jusqu'alors inaperçue. Les symboles que Vallès voit partout sont aussi des formes de double entente. Au Louvre, il transforme sur-le-champ les statues classiques en des symboles de vie surgelée et les rejette telles quelles (*LR*, p. 312). De même, il se connaît en idoles aux pieds d'argile, et refuse de statufier « nos pères, ces géants ». Surtout, « le calembour n'empêche pas les convictions » (*B*, p. 110). Il est crucial ; il met au supplice. Vallès veut qu'on le prenne au sérieux, tout en nous conviant à rire avec ou contre lui. « Le forçat du bon mot !... qui court après le calembour bizarre,... comme un nain à califourchon sur les dents d'une scie ! » (*R*, pp. 264-5). Position plutôt atroce pour les parties nobles/honteuses.

Jacques n'est pas hussard ; il fait partie de la piétaille. Bien qu'il ne voie pas sur un grand pied, il n'appartient pas à la catégorie de « ces gens qui se sont fait de leur impuissance un piédestal »¹⁶. Il fait un pied de nez à tout ce qu'on tient pour sacré. Les mots se déchainent ; l'humour se veut politique (« la blague ayant toujours sa cible sérieuse » (*I*, p. 177)). Il fait feu des autres pieds. Vallès n'est pas un snob politique ; toutes les versions de la révolte, même les minimales, l'échauffent. « Grélier signe des ordres pavés de barbarismes mais pavés aussi d'intentions révolutionnaires, et il a organisé, depuis qu'il est là, une insurrection terrible contre la grammaire » (*I*, p. 257).

Jules Renard disait : « Je ne réponds pas d'avoir du goût, mais j'ai le dégoût très sûr »¹⁷. En plus, Vallès a le bagout très sûr. Donnez-lui un pied, il en prendra quatre cents. Quoi qu'il en dit, Renard suivait les brisées de Vallès, et Léon Guichard celles des deux : « Constamment, Vallès se laisse emporter par sa verve, et donne le coup de pouce à la vérité, avec une jovialité brutale, alors que Renard pince les lèvres, parce qu'il serre les dents. Vallès s'épanche alors que Renard se retient, se contrôle. L'un délaie quand l'autre décante. L'un enlève quand l'autre biffe. L'un « en remet » quand l'autre en enlève. Vallès est un « débondé » quand Renard est un « constipé »¹⁸. Ici Guichard joue les pleins et les déliés, et croit accomplir le projet du jeune Flaubert d'écrire un bel éloge

de la constipation. Il croit aussi privilégier Renard dans cette navette si gauloisement symétrique. En l'occurrence, c'est Vallès qui l'emporte, selon les termes mêmes de cette comparaison.

En habitué des prisons de l'Etat, Vallès est, stylistiquement aussi, récidiviste. L'ironie court-circuite l'hyperbole qui lui est si naturelle,¹⁹ ou du moins la complique. D'ailleurs, il n'y pouvait rien : « L'ironie me sortait par la peau » (S, p. 87)... ; une exhalaison corporelle, quoi. De toute façon, l'ironie a une fonction double, comme le calembour : « Malgré soi, son vinaigre, qui avait cautérisé mes plaies, assaisonnait ma blague » (*ibid.*). L'ironie camoufle en provoquant. Tout procède de guinois : elle est un aparté, poussé à la cantonade.

Mais en même temps que cette figure clandestine, la langue de Vallès recourt aux discours du journalisme et de la publicité. Dans la presse d'aujourd'hui, le fétichisme du *re-writring* milite contre l'esprit militant, et même contre l'individualisme. Le journalisme, tout comme le jeu de mots, peut être tenu pour une zone intermédiaire entre le discours politique et la littérature, et c'est dans de telles zones limbiqes que Vallès se sent chez lui. Quant à la réclame, la langue de Vallès y fait penser, par ses jeux de mots, ses slogans, ses coups secs. Sa jactance fait de Vallès un aboyeur, mais toujours un terrier et non un chien de salon ou de giron²⁰.

La métaphore, ce pain quotidien de Vallès, peut mal tourner et se muer en lapsus, en coq-à-l'âne. « L'ironie est la soupape par où la liberté s'échappe »²¹. Est-ce qu'il voulait vraiment dire que la liberté c'est la fuite ? Autre métaphore disparate : « Que j'en ai vu trébucher, parce qu'ils avaient voulu sauter à pieds joints par-dessus leur cœur » (B, p. 303). Dans de tels imbroglios linguistiques (quoique créés à bon escient), les pieds de Jacques se prennent dans les mots. « Il trébuché », comme le grand homme d'Etat de Prévert, « sur de belles phrases creuses, et tombe dedans »²². Mais ces comparaisons tirées par les cheveux font partie de la stratégie générale de l'attaque chez Vallès. Il pêle-mêle ce que les biens pensants de la droite, du centre et de la gauche, tous ces gardiens de l'ordre établi, préféreraient tenir disjoint. Jacques a le goût des liaisons impropres (ces allumantes tantes et cousines !). Voyez dans *l'Enfant* l'évocation des enfants d'un cordonnier qui estropient la phonétique admise : « Ils parlent avec des velours et des cuirs... C'est le métier qui veut ça » (E, 99).

Vallès ne fait pas patte de velours ; il justifie et naturalise l'inflation. (La blague pourra paraître parfois trop forte, elle ne sera que l'expression de la vérité, grossie par le rire. Quand on rit, « les joues gonflent » (S, p. 84). L'amplification vallésienne se paie la tête (à malin malin et demi) de la tout officielle *amplificatio* des thèmes scolaires²³. Et au-delà de toute question d'idéologie, chez Vallès l'exagération est innée, médullaire, comme « l'extra-vagance » de Thoreau²⁴. D'ailleurs, l'inflation

peut aussi rabaisser, comme dans la caricature de Daumier, qui « ramène au sol ceux que les peuples jeunes adoraient dans l'espace » (LR, p. 205).

Si, comme Vallès et son héros, on est toujours à cheval, à califourchon, à mi-chemin entre deux ou plusieurs aspirations ou nécessités, on marche inévitablement d'un pas maladroit, mais ferme, sur la *terra firma*, où l'on peut avoir le pied marin tout en l'ayant bien sur terre. Si on est entre deux selles, on donne sa préférence à la mêlée, le corps-à-corps, sur l'alpinisme, l'élévation (à part celle de la voix). La mêlée où il faut jouer des coudes, de la tête, ainsi que des pieds. Pour aller à la chasse au bonheur terrestre, il faut préalablement faire le plein d'allant.

Pour vivre de guingois (comme la tour de Pise), il convient d'avoir des bases solides. Car le grenier minuscule, les dures conditions de travail et même de repos, la surveillance policière, le fardeau anchisien des parents ne facilitent guère l'effort pour tenir pied et trouver son aplomb. Dans le *Bachelier* surtout, Jacques s'échine à ne pas perdre pied « sur la pente de la lâcheté », (B, p. 33). Il refuse de lâcher pied, quitte à y laisser ses bottes ou à s'en aller les panards devant.

Dans ce dérapage sur place, cette dérive immobile, ce pseudo-pastiche, où le métalangage (le style d'emprunt) se refuse à être honteux, je n'ai pas essayé de faire un portrait en pied. Si j'ai appuyé d'un pied quelque peu lourd sur certaines pédales, c'est Vallès lui-même qui m'en a montré le mode d'emploi ; je n'ai fait que suivre sa trace, en roue libre. J'espère que mon lecteur (il y en aura au moins un), telle Messaline, se trouvera las peut-être mais non rassasié. D'ailleurs, je ne suis pas limité monomaniaquement aux pieds ; j'ai également parlé à propos de bottes, dans ce fourre-tout qui ne cherche pas à se faire passer pour un jeu de fiches. Je n'ai guère pressé le pas pour arriver à ce terme : il y a du pied dans la chaussette, et le lecteur putatif aura fait le pied de grue.

La meilleure façon de prendre Vallès c'est de rire en réfléchissant, de réfléchir en riant. Sous-estimer son comique, c'est lui faire le coup de pied de l'âne. Voilà ma leçon. La démangeaison pédagogique de Vallès (et c'est là que je voudrais pouvoir l'imiter) vise à l'élargissement, la délivrance, et non à l'incarcération, au rétrécissement. Il fut un épine au pied, et il le reste. Bréal disait de l'enseignement contemporain de Vallès qu'il montrait « une maladie intellectuelle qui consiste à se payer de mots, à s'enfoncer dans un rôle et à tirer de sa tête des passions qu'on ne ressent point »²⁵. A cette maladie Vallès offre des antidotes. C'est un écrivain prophylactique, à lui seul un cordon sanitaire contre une société passablement pourrie. Il lui était physiquement impossible d'émuler Mucius Scaevola, ... il en mettrait sa main au feu.

« Je ne vois pas au-delà de mes yeux », s'accuse Jacques, vaniteusement (B, p. 123). C'est vrai, mais ce n'est pas aussi restrictif qu'il le craint (à demi). Il y a déjà pas mal d'auteurs (Malraux...) qui sont pres-

bytes, qui ne voient pas les arbres pour la forêt, qui ne savent pas voir même ce qui est autour d'eux. Vallès est le plus anglo-saxon des écrivains français (je ne le dis ni pour l'en féliciter ni pour l'en blâmer). L'amour du sport et du plein air ; le penchant empirique qui l'oblige à se méfier de tous les systèmes, marxiste, jacobin, proudhonien ; sa conviction que les catégories claires n'existent guère et que tout est sujet à empiètement, à chevauchement ; son exploitation exubérante des ressources souvent sous-utilisées de sa langue maternelle ; le mélange des humeurs, des genres, des styles ; son manque tout à fait albionnesque de perfidie ; son non-extrémisme.

Vallès est un praticien du calembourrage de crâne (comme dit *Le Canard enchaîné*, qui le compte parmi ses ancêtres chéris). Il met le jeu au travail. Il est cette *rara avis*, un militant qui sait rire et faire rire. « Inévitablement », dit Philippe Bonnefis, « quand vous lisez Vallès, les mots vous échappent ²⁶. D'accord, mais j'aimerais mieux ajouter : quand vous écrivez sur Vallès, les mots vous échappent. Plutôt, tout comme la langue peut nous fourcher, les mots peuvent vous manquer, comme un pied mal placé.

WALTER REDFERN

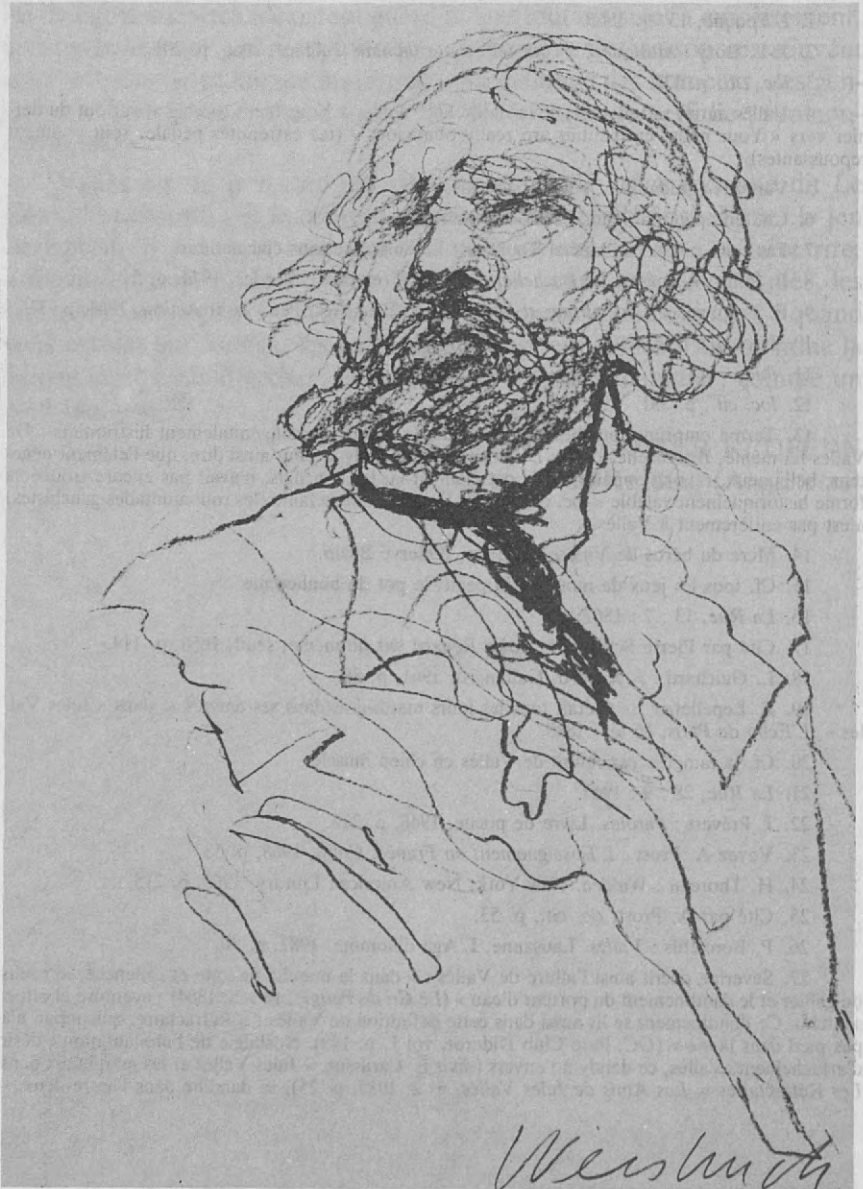
Université de Reading (Angleterre)

NOTES

S = *Souvenirs d'un étudiant pauvre* ; E = *L'Enfant* ; B = *Le Bachelier* ; I = *L'Insurgé* ; LR = *Littérature et révolution* ; R = *La Rue* ; RL = *La Rue à Londres* (1951 éd.) ; CHM = *Correspondances avec Hector Malot* ; CP = *Le Candidat des pauvres*. Tous ces volumes dans l'édition des Editeurs Français Réunis.

1. *L'Epoque*, 13/9/1865.
2. J.-L. Bory : *Musique 2 : Tout feu, toute flamme*. Julliard, 1966, p. 201.
3. *loc. cit.*, p. 127.
4. Vallès aurait raffolé de la chanson de Fats Waller « Your feet's too big », surtout du dernier vers « Your pedal extremities are really obnoxious » (tes extrémités pédales sont vraiment repoussantes).
5. Variante (Queneau) : yéyés, pataugas.
6. Cité en épigraphe dans *Le Soulier de satin*.
7. Pas celui prôné par Michel Tournier : la jouissance sans éjaculation.
8. P. Pillu : *L'Enfant, Le Bachelier, L'Insurgé* (extraits). Bordas, 1974, p. 5.
9. F. Brupbacher : *Socialisme et liberté*. Paris-Bruxelles, Pensées et Action, 1964, p. 335.
10. *Loc. cit.*, p. 330.
11. *ibid.*
12. *loc. cit.*, p. 331.
13. Terme emprunté au théâtre : l'univers de Vallès est congénitalement histrionique. De Vallès lui-même, Brupbacher dit : « De positif en lui, il n'y a, pour ainsi dire, que l'élément négateur, belliqueux, révolutionnaire. Mais cet élément-là, lui non plus, n'avait pas encore trouvé sa forme historiquement valable » *loc. cit.* p. 341. De sorte que la faute (les rodomontades gauchistes) n'est pas entièrement à Vallès.
14. Mère du héros de *Vipère au poing*, d'Hervé Bazin.
15. Cf. tous les jeux de mots sur la peau/le pot du bonhomme.
16. *La Rue*, 13 : 7 : 1867.
17. Cité par Pierre Schneider : *Jules Renard par lui-même*, seuil, 1956, p. 114.
18. L. Guichard : *J. Renard*. Gallimard, 1961, p. 88.
19. E. Lepelletier : « C'était tous les jours mardi-gras dans ses œuvres », dans « Jules Vallès », *L'Echo de Paris*, 16 fév. 1888.
20. Cf. la fameuse caricature de Vallès en chien muselé.
21. *La Rue*, 28 : 9 : 1967.
22. J. Prévert : *Paroles*. Livre de poche, 1948, p. 215.
23. Voyez A. Prost : *L'Enseignement en France*. Colin, 1968, p. 53.
24. H. Thoreau : *Walden*. New-York, New American Library, 1960, p. 215.
25. Cité par A. Prost, *op. cit.*, p. 53.
26. P. Bonnefils : *Vallès*. Lausanne, L'Age d'homme, 1982, p. 90.
27. Séverine décrit ainsi l'allure de Vallès : « dans la marche pesante et cadencée, le roulis du gabier et le dandinement du porteur d'eau » (*Le Cri du Peuple*, 16 : 2 : 1884) : aventure et effort soutenu. Ce dandinement se lit aussi dans cette définition de Vallès : « Réfractaire, quiconque n'a pas pied dans la vie » (*OC*, livre Club Diderot, vol 1, p. 149). Nostalgie de l'implantation : désir d'arrachement. Vallès, ce dandy à l'envers (*dixit* E. Carassus, « Jules Vallès et les marginaux dans *Les Réfractaires* », *Les Amis de Jules Vallès*, n° 2, 1985, p. 25), se dandine dans l'entre-deux.

Hov and travels on trip, Israel & NORTHERN, the red sea, and the ...
 containing the notes of his ...
 ...
 ...
 ...



NI DIEU, NI DIABLE...

LA FIGURE DE JULES VALLÈS DANS LA POLITIQUE DÉLIRANTE DE LÉON BLOY

« On ne sait jamais de qui on est le plus proche parent. »

Le Mendiant ingrat

« Je voudrais une guerre, la guerre inouïe, apocalyptique... »

Lettre de Bloy à M. Ménard,
3 janvier 1877

Les mouvements de gauche ont souvent excité la colère de Bloy. Celui-ci s'est fréquemment répandu en invectives à l'égard des communards, des révolutionnaires et des anarchistes qui se sont signalés à la fin du XIX^e siècle. Il a en particulier, réservé beaucoup de ses attaques à Jules Vallès, en qui il a stigmatisé le révolté et l'écrivain. C'est ainsi que l'auteur de *L'Insurgé* est peu à peu devenu une figure centrale du discours politique bloyen et un véritable symbole par rapport auquel le pamphlétaire catholique a cherché à se définir. Il a pris place parmi les penseurs qui, à des titres divers, représentaient vers 1880 les idées contemporaines : le matérialisme en philosophie, la révolution en politique, le réalisme dans l'art... Il a subi le sort de Renan et de Zola et a généralement été condamné par Bloy à cause de « *l'évangile de damnation* »¹ dont il était l'apôtre.

« *Tout ce qui est moderne est du démon* »² affirme définitivement *Le Vieux de la montagne*. Malgré des affirmations péremptoires de ce genre, où il entre d'ailleurs beaucoup de provocation, la position de Bloy envers certains de ses adversaires littéraires ou politiques est beaucoup moins nette qu'on pourrait le croire *a priori*. Le cas de Vallès, de ce point de vue, est tout à fait exemplaire. Hésitant entre une sympathie instinctive et une hostilité raisonnée, le critique des *Propos d'un entrepreneur de démolitions* adopte un comportement extrêmement ambigu. Comme l'a très bien vu J. Maritain, il estime « *pouvoir traiter les hom-*

mes comme des signes et des figures » où son art épelle « la miséricorde ou l'indignation de Dieu »³. Vallès, dans cette perspective, est un infâme que rien ne permet de rédimier. Mais il faut se départir de la fausse évidence qui fait de Bloy un écrivain « intégriste », une sorte de chrétien réactionnaire qui n'a rien vu ni rien compris. Car il fait preuve aussi d'un attachement incoercible pour tous les révoltés que la société bourgeoise réprouve et manifeste à leur égard de curieuses parentés. Aussi n'est-il pas toujours si sévère vis-à-vis de Vallès dont il se montre parfois proche, comme si, à travers ce personnage, c'était une partie de lui-même qu'il s'agissait, selon les cas, de reconnaître ou de nier.

Le vin terrible de la Désobéissance

Dans sa jeunesse, Bloy s'est en effet enivré du « vin terrible la Désobéissance » que, plus tard, il a accusé Vallès de « donner à boire »⁴. Il l'a maintes fois raconté et il est bon de rappeler ces confidences qui jettent un éclairage singulier sur ses débuts à Paris, vers 1866.

La première est la confession écrite d'un jeune converti au Père Millerot, vieux jésuite spécialisé dans les directions spirituelles difficiles. Datée de 1869, elle brosse le portrait inquiet d'un enfant du siècle au naturel violent qui a goûté à tous les poisons de son temps :

« J'ai donné dans les blasphèmes du siècle. Tout ce qu'il est possible de faire pour devenir un athée, je m'accuse de l'avoir fait (...) J'ai prostitué à d'indignes sentiments, à des passions mortelles, les nobles et puissantes aspirations de mon âme immortelle (...) Naturellement doué d'une violence excessive, j'en ai fait une arme à l'orgueil le plus insensé (...) Exaspéré par le sentiment de l'infini qui était en moi à mon insu, et que mon orgueil attribuait à des idéals de néant, aigri par une atroce misère à laquelle je ne me suis jamais résigné, j'ai fait pendant de longues années une cuirasse de haine à mon cœur éperdu d'amour »⁵.

D'autres fragments de la correspondance précisent cet aveu. A l'heure de la Commune, Bloy revient encore sur son passé ; un lettre à un ami, datée de 1871, rappelle ces souvenirs de jeunesse pour rendre plus convaincante la condamnation de l'ancien idéal :

« Je suis un ancien républicain, et avec quelle ardeur je le fus, Dieu le sait ! Eh bien ! durant des années, j'ai médité nuit et jour sur ces choses et je suis arrivé tranquillement, sans secousses, sans aucune violence intérieure à la condamnation irrévocable et absolue du principe démocratique »⁶.

Il y a en outre cette nouvelle confession, plus tardive puisque datée de 1874, dans laquelle Bloy expose à Dom Guéranger son évolution spirituelle, et excuse ses choix initiaux en le mettant sur le compte des tentations communes de l'adolescence :

Je suis entré dans la vie comme un aventurier, ayant perdu la foi, n'ayant pas un sou, envieux, ambitieux, paresseux et sensuel. Avec un tel bagage, je ne pouvais manquer de devenir un parfait socialiste et c'est précisément ce qui est arrivé (...). Jusque-là, mon Père, tout était dans l'ordre. J'étais dans la voie la plus large et la plus fréquentée de ce siècle et je ne me déshonorais ni plus ni moins que le premier sot venu. J'étais le stupide perchoir du démon que tout

socialiste porte en soi et si la Commune avait pu venir deux ans plus tôt, j'aurais certainement fusillé quelques prêtres et incendié quelques maisons, sans aucune méchanceté d'ailleurs »⁷.

On peut citer enfin une courte allusion dans une lettre à Gobineau de 1880, où Bloy justifie son engagement passé en se disant « *Communard d'avant la Commune par l'effet étrange d'une fringale d'idées absolues* »⁸ et faire référence à une dernière confession, destinée à l'abbé Anger, où l'écrivain déjà plus mûr, s'adresse surtout à lui-même, pour faire un bilan à un tournant de sa vie :

« Je suis un communard converti au catholicisme. Avant ma conversion, je n'obtins aucune gloire terrestre et je ne réussis à incendier que mon propre cœur, ce qui ne causa pas un bien grand dommage aux héroïques boutiquiers du siège. Je fus un communard de la veille comme d'autres ont été des conservateurs du lendemain et mon nom ne brille sur aucune liste de martyrs (...) A mes yeux d'apostat, l'incendie de quelques monuments publics et d'un petit nombre de propriétés privées, la chute de la Colonne, l'égorgement de plusieurs centaines d'ennemis du peuple et quelques autres facéties connues de toute la terre furent les résultats extrêmement pitoyables et tout à fait indignes de l'expéditive justice des révolutions qui se respectent. MOI, j'avais rêvé mieux ! »⁹.

Ces confessions successives, ces aveux répétés, qui se multiplient surtout dans les dix premières années de la carrière littéraire de Bloy, sont l'indice du sentiment de culpabilité qui le pousse à revenir sans cesse sur un passé encombrant dont il est encore habité. De cette période de sa vie, on sait pourtant peu de choses. Influencé par les idées de gauche, le jeune révolté fréquente les milieux républicains de la capitale où il est venu tenter sa chance. Preuve de son enthousiasme d'opposant, il recopie consciencieusement *Les Propos de Labienus*, pamphlet d'A. Rogeard contre Napoléon III. Evangile d'une société nouvelle, la littérature révolutionnaire satisfait alors ses théories sociales basées sur le renversement des pouvoirs politique et religieux. Désireux de réussir dans le journalisme et les lettres, il tente même de placer un article dans *La Rue* dont le premier numéro paraît en juin 1867.

Nul doute qu'à cette époque Vallès soit pour lui un modèle. Bloy jamais ne l'avouera clairement. Mais, si l'on y regarde de près, par-delà les dissensions idéologiques, on peut percevoir dans son œuvre une certaine tendresse pour son aîné. Il lui reconnaît, par exemple, chose rare, un « *remarquable talent d'expression* »¹⁰. Et il se trouve avec lui, de loin en loin, des parentés d'attitude ou d'opinion. Ainsi au sujet d'Albert Wolff, le célèbre chroniqueur du *Figaro* : « *Le seul être à qui l'immonde Vallès ait, dit-on, refusé sa main* »¹¹. Malgré l'épithète injurieuse, Bloy apprécie et partage ce mépris pour celui qu'on appellera, dans *Le Désespéré*, « *l'hermaphrodite prussien* »¹². Les deux hommes ont aussi en commun le goût de la provocation et l'hostilité envers les institutions. Cela est très clair dans leur aversion pour Molière, que le bourgeois « *ne connaît absolument pas* », mais à qui « *il ne permet pas qu'on touche* »¹³. A ce sujet, Bloy rapporte avec un amusement complice une initiative de Vallès dont il se souvient :

« Au temps de ma verte jeunesse, il n'y a pas loin de 35 ans, Jules Vallès ouvrit une sorte de plébiscite contre Molière. Il y eut au journal hebdomadaire *La Rue*, que dirigeait le futur agitateur, un registre où chacun était invité à protester avec énergie contre *Le Misanthrope*. Je me rappelle qu'il y eut une petite clameur dans les journaux graves, mais fort peu de signatures »¹⁴.

Mais le plus significatif, c'est sans doute la fréquence des citations de Vallès qui surprend chez Bloy. Ce dernier en effet, s'empare souvent d'une phrase ou d'un mot qui l'on frappé et en fait un véritable repère de son propre discours. De Maistre, Saint-Bonnet, Barbey, Hello, Villiers, Donoso Cortès, Carlyle... sont, à cet égard, ses auteurs favoris. Mais la pensée de Vallès revient aussi fréquemment sous sa plume. Pour la préface de *Sur la tombe de Huysmans*, par exemple : « *On me reprochera peut-être aussi de manquer de respect envers un défunt. La mort, disait autrefois Jules Vallès, n'est pas une excuse* »¹⁵. Ou encore en exergue du « Système de la sueur », un célèbre chapitre de *Sueur de sang*¹⁶ ; ou de « La fin de don Juan », l'une des *Histoires désobligeantes*¹⁷. Bref, Bloy, malgré qu'il en ait, ne peut se départir d'une certaine bienveillance à l'égard de « *ce gredin de talent* »¹⁸ qu'il révère en Vallès.

Cette affection refoulée pour Jacques Vingtras, on la retrouve transposée avec la même ambiguïté dans le *Journal* à propos de Marius Tournadre, un anarchiste connu de Bloy¹⁹ au sujet de qui celui-ci écrit : « *Il faut toujours se méfier des hommes qui n'ont pas d'argent et qui sont sans Dieu* »²⁰, mais dont il reconnaît, plus tard, le mérite obscur :

« Appris la mort de Marius Tournadre, l'un des plus misérables êtres que j'ai connus. Comment est-il mort et qu'est devenue sa pauvre âme ! C'était un imaginaire sans culture et un fumiste sans détour, par l'effet d'un obscur besoin de justice. Il mystifiait des propriétaires ou des négociants comme on accomplit un acte religieux et je l'ai vu donner aux pauvres l'argent qu'il s'était approprié en risquant la correctionnelle »²¹.

Cette compassion tendre qui est vraie pour M. Tournadre, l'est aussi pour Bonnot et sa fameuse bande : « *L'événement qui remplit toutes les feuilles et toutes les cervelles*, lit-on dans le *Journal* à la date du 29 avril 1912,

« c'est la capture et la mort de l'anarchiste Bonnot, chef d'une bande qui terrifiait Paris et la province depuis des semaines : vols, cambriolages, assassinats. En remontant jusqu'à Ravachol, je peux dire que je n'ai jamais rien vu de plus ignoble, de plus totalement immonde en fait de panique et d'effervescence bourgeoise (...). Les journaux ne parlent que d'héroïsme. Tout le monde a été héroïque, excepté Bonnot (...). Glorieuse victoire de dix mille contre un. Le pays est dans l'allégresse et plusieurs salauds sont décorés. Heureusement Dieu ne juge pas comme les hommes. Les bourgeois infâmes et tremblant pour leurs tripes qui ont pris part à la chasse, en *amateurs*, étaient pour la plupart, j'aime à le croire, de ces honorables propriétaires qui vivent et s'engraissent de l'abstinence ou de la famine des pauvres, chacun d'eux ayant à rendre compte, quand il crèvera, du désespoir ou de la mort d'un grand nombre d'indigents. Protégés par toutes les lois, leur infamie est sans aucun risque. Sans Dieu, comme Bonnot, ils ont l'hypocrisie et l'argent qui manquèrent à ce malheureux. J'avoue que toute ma sympathie est acquise au désespéré donnant sa vie pour leur faire peur et je pense que Dieu les jugera plus durement »²².

Il y a donc chez Bloy une forme de complicité instinctive avec les révoltés, et une fascination secrète pour « *le souffle crapuleux mais incontestablement décisif de l'Anarchie* »²³. Celles-ci sont enracinées dans son passé le plus reculé, comme en témoigne cette confidence du *Mendiant ingrat* :

« Oui, c'est vrai, je suis plein de haine depuis mon enfance, et nul n'a aimé plus naïvement les autres hommes que je n'ai fait. Mais j'ai abhorré les choses, les institutions, les lois du monde. J'ai haï le Monde infiniment, et les expériences de ma vie n'ont servi qu'à exaspérer cette passion. Qui donc, même parmi les chrétiens, pourrait comprendre cela ?²⁴.

On retrouve ici la violence et la passion de l'écrivain. Mais elles s'éclairent d'un jour nouveau, en laissant entrevoir un problème d'identité.

Elles mettent en effet en évidence le déchirement intérieur de Bloy et sa participation contradictoire aux deux cultures divergentes de son milieu d'origine : celle de sa mère, catholique d'origine espagnole, représentant l'orthodoxie et la tradition, et celle de son père, franc-maçon voltairien, ouvert aux idées du siècle. Toute sa vie, Bloy hésitera effectivement entre ces deux orientations et cherchera à concilier une religion réactionnaire, d'inspiration maternelle, fondée sur les valeurs d'ordre et de soumission, et l'héritage idéologique paternel, dont il rejettera le conformisme bourgeois, pour ne retenir que l'aspect romantique et révolutionnaire. Cela donnera cette figure ambiguë de fils prodigue, de converti désorbité, de catholique marginal, d'anarchiste de Dieu, suspect à tous, à tous hostile.

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre la complicité latente de Bloy avec Vallès. Celui-ci représente le penchant paternel, la pente rebelle, le besoin terrible de liberté des enfants du siècle. Il est le révolté par excellence, avec tout ce que la « désobéissance » a de coupable et de séduisant ; dans la personnalité de Marchenoir, il symbolise la face d'ombre, celle de Caïn. Contre celle-ci, cependant, il y a l'autre face qui proteste.

Le catholicisme ou le pétard

On rencontre donc chez Bloy tout un discours inspiré des thèses traditionalistes qui condamne l'esprit de révolte. « *Très fermement persuadé que la rivalité d'Abel et de Caïn est le fond même de l'histoire humaine* »²⁵, l'écrivain voit dans le socialisme et l'anarchisme les développements modernes de cette lutte ancienne. Ainsi, les révolutionnaires lui apparaissent comme des enfants de Caïn que l'envie tourne contre leurs frères que la vie a favorisés : c'est l'effet le plus néfaste de la condition terrestre des hommes que ceux-ci se divisent, riches contre pauvres, dans un cycle sans fin d'oppression et de rébellion.

Aussi Bloy est-il persuadé qu'« *Il y aura toujours un excellent couteau dans la main des pauvres sans Dieu et d'imminentes revendications*

fratricides à l'extrémité de toute égoïste civilisation »²⁶. A ses yeux, en effet, seul le christianisme peut empêcher ces désordres : la promesse de béatitude faite aux misérables, le principe même de la réversibilité des souffrances, l'idée de la sainteté de la douleur, en tant que participation au sacrifice du Christ, sont les seules ressources qui restent à ceux qui n'ont rien, pour calmer leur ressentiment, donner un sens à leur dénue-ment et conserver un espoir. C'est pourquoi, au bout du compte, il faut choisir entre « *le catholicisme ou le pétard* »²⁷, garder confiance en Dieu ou céder à la rage du désespoir. Ce que Bloy reproche à Vallès, c'est donc d'avoir fait le mauvais choix :

« M. Jules Vallès (...) est un frénétique (...) Il est le réfractaire spumeux qu'aucune bride traditionnelle n'a pu dompter et qui ne pardonnera jamais à Dieu ni aux hommes d'avoir été pauvre et d'avoir été pion dans sa jeunesse. Il a passé sa vie à raconter cette chose inouïe : la misère d'un jeune homme ! Il est vrai qu'il offre une panacée qui n'est pas nouvelle, la panacée de Jean-Jacques et de Michelet : *tous ouvriers*. Le citoyen qui n'a pas les mains sales, on lui coupera la tête. Voilà tout, absolument tout »²⁸.

Résultat de l'envie, de la haine et du désespoir, la révolution sociale dont Vallès est le chantre marque donc, pour Bloy, le triomphe de Satan.

Ainsi s'explique, à ses yeux, « *la sottise et l'ignorance, et l'inexprimable ignominie des anarchistes militants* »²⁹ et des autres révolutionnaires. Car ce sont bien les forces diaboliques qui obscurcissent les consciences, troublent les esprits et donnent du prestige à ce qui avillit. C'est dans cette logique que Bloy reproche à Vallès, par exemple, d'avoir renié ses parents : « *Jamais peut-être le bourgeois n'avait été montré plus répugnant, plus abominable qu'il ne montre les auteurs de ses jours* »³⁰, écrit-il à son sujet. Principe même de la révolte satanique, la haine du fils contre sa famille est en effet à l'image de la désobéissance de la créature à l'égard de son Créateur. Elle procède de l'inversion caractéristique de l'esprit du mal. C'est pourquoi Bloy parle ironiquement de l'auteur de *L'Enfant* comme de celui « *qui déshonore à la fois sa mère et son père pour montrer avec quelle énergie désintéressée il prétend honorer la famille* »³¹.

Mais le reniement de ses origines n'est pas la seule preuve du satanisme de Vallès, selon Bloy. Ce dernier, en effet, dénonce la complicité qui unit le révolté à celui contre qui il se révolte. Dans l'hostilité de Vallès pour les bourgeois, il discerne le simple désir du domestique qui veut prendre la place de son maître mais qui partage en fait avec lui le même idéal de médiocrité, les mêmes ambitions basses, le même appétit de jouissances toutes terrestres. Ainsi Bloy joue-t-il de l'homonymie de J. Ferry et de J. Grévy avec le rédacteur du *Cri du peuple* pour dénoncer cette solidarité cachée :

« Oui, Vallès, vous étiez né pour donner des assiettes et pour frotter les appartements (...) Oui, Jules, vous êtes un déclassé de plus, le cent millième dans une société de déclassés. Voyez plutôt vos deux homonymes du gouvernement. Ce sont vos frères, arrêtez-vous de leur lancer des excréments au visage. Ils

étaient nés, comme vous, pour le pourboire et le coup de botte (...) Ces deux hommes d'Etat ont, comme vous encore, raté leur vocation, mais il se sont résignés, l'un à être premier ministre et l'autre quasi empereur, tandis que vous manquez totalement de résignation. Hélas ! vous auriez si bien décrotté les bottes de ces bourgeois dont vous conspuer la progéniture ! Tout me le prouve. Votre physiologie de cordonnier sinistre, d'abord ; votre mépris absolu de l'art et du beau ; votre haine enragée de la misère, de la sainte misère qui eut fait de vous un homme, si vous n'aviez pas eu (...) une âme de domestique ; votre adoration pour tout ce qui est médiocre et bas, adoration furieuse qui est votre vraie frénésie, et la dominante de votre nature... »³².

Cependant cette communauté de valeurs, cette complicité d'intention qui font du révolutionnaire la réplique parfaite du bourgeois qu'il combat, ne sont pas encore ce que Bloy réprovoque le plus chez Vallès. Ce qui le scandalise au plus haut point, c'est la prétention qu'à l'écrivain de défendre les intérêts du peuple et de parler en son nom : « *M. Vallès qui a inventé d'être parricide, pour avoir le droit de se prétendre ami de cette classe infortunée dont il profane le nom, en attendant l'occasion d'en dévorer la substance* »³³, écrit-il, à son sujet, dans *Le Figaro* du 19 avril 1884. En effet, les théoriciens et les meneurs de la guerre sociale sont à ses yeux des professionnels de l'insurrection et des manipulateurs de foules qui lancent le peuple dans des opérations aventureuses où il acquitte de son sang le prix de leur ambition. Aussi reproche-t-il à Vallès sa « *dextérité suprême quand il s'agit de se tirer des pieds, à des distances infinies de toutes barricades pendant que les pauvres diables qu'on a soulés de rodomontades et de vociférations se font démolir la carcasse pour la plus grande joie de (ses) idiots et hypocrites rengaines de révolté* »³⁴.

A cet égard, Bloy trouve beaucoup plus excusables les attentats de « *l'explosive et militante Anarchie* »³⁵ que les mouvements syndicaux et les menées politiques des socialistes. Aux coups de force individuels des uns, il reconnaît le mérite d'effrayer les bourgeois en leur faisant sentir le danger « *d'avoir toujours été des pourceaux dans une société qui sanglote en voyant approcher sa fin* »³⁶. Dans les actions de masse des autres, il ne voit que mensonge et basse politique. Cela est particulièrement sensible dans ce qu'il écrit après la grande grève des mineurs d'Anzin, en 1884 :

« Les avocats de la révolte retournent à leurs menus tripotages accoutumés et se consolent de l'insuccès d'une guerre sociale qu'ils avaient tant désiré d'allumer par l'espérance d'une grève nouvelle qu'ils ne se cachent pas d'appeler, dès à présent, de leurs vœux (...) Conférences publiques et conciliabules occultes, mensonges par la parole ou par l'écriture, mensonges sur les personnes et mensonges sur les faits, avilissement systématique de tout ce qui pourrait agrandir le cœur des indigents et les incliner à souffrir ; toute arme empoisonnée, ramassée dans les plus fangeux arsenaux de la haine ou de l'envie, sera bien venue pour exaspérer jusqu'à la folie le grand enfant populaire, qu'aucune législation répressive ne garde plus depuis longtemps contre les visées ambitieuses de quelques criminels sycophantes de fraternité. Qu'importe à ces gens-là l'écrasement du faible qui leur a servi d'instrument ou de marchepied ? N'ont-ils pas le monde à sauver ? »³⁷.

Certes, la vision d'un peuple-enfant, éternel « mineur », marque bien les limites de la réflexion de Bloy et révèle ses préjugés anti-démocratiques. Et lorsqu'il s'emporte contre « *les prédicateurs, si volontiers écoutés, de l'égoïsme universel et du pillage social* »³⁸, c'est son incompréhension du jeu politique institutionnel qui éclate : « *Les infortunés mineurs, écrit-il, n'ont pas encore compris qu'on leur a imposé un jeûne de huit semaines pour remplir les poches de M. Basly³⁹ devenu du coup un citoyen des plus éligibles* »⁴⁰. Mais Bloy le reconnaît lui-même, il « *ignore éternellement la politique* »⁴¹ : il ne parvient pas à s'intéresser à une entreprise qui cherche à aménager la situation de l'homme sur la terre, qui trouve des accommodements avec l'imperfection substantielle de sa nature, et qui prétend même parfois abolir les effets du péché.

A cet égard, le « grand soir » qu'attendent les socialistes lui paraît être une illusion démoniaque : il ne peut y avoir de restauration humaine du Paradis terrestre, on ne peut ignorer l'empire de Satan sur le monde d'en-bas. Le « grand soir » dont Bloy rêve est celui des bouleversements apocalyptiques du Dernier Jugement, dont les bombes anarchistes sont les lointaines préfigurations. Il transpose donc dans l'absolu les visées politiques des révolutionnaires de son temps. Il n'y a chez lui aucun réalisme politicien, aucune discipline de parti, et aucune adhésion à un groupe d'intérêts. Sa politique est entièrement imaginaire. C'est ce qui le sépare définitivement de Vallès et de ses livres : « *Tout homme non atteint de cécité doit voir avec une cruelle évidence le gouffre de haines, de lâchetés et d'envies où descendent de telles œuvres pour leur servir d'aliments* »⁴².

Les pionniers de l'extrême avenir

Le procès de la modernité que Bloy instruit n'est donc pas celui d'un système auquel un autre pourrait être préféré et dont il pourrait prendre la place. La révolte politique et l'idéal social de sa jeunesse, s'ils ne l'abandonnent pas dans leur principe, – le refus du monde bourgeois, – sont transformés par la foi en un extrémisme purement spirituel, suspect à la gauche autant qu'à la droite. La société chrétienne parfaite, qui est sa référence, n'existe pas. Bloy le reconnaît lui-même dans sa longue confession à l'abbé Anger du 1^{er} mars 1882 :

Au fond, mon socialisme frénétique n'était sans doute, pour moi comme pour tant d'autres, qu'une perception très lointaine, très obscure et très inconsciente d'un idéal de société chrétienne que ne devait pas réaliser mon futur catholicisme. Le monde chrétien m'a tellement écoeuré que j'en suis arrivé à trembler devant l'effroyable mystère d'une Rédemption qui a coûté ce que vous savez et qui après dix-huit siècles est totalement ignorée des dix-neuf vingtièmes de la race humaine et traînée par ce qui reste dans l'ineffable ordure des hypocrisies, des reniements, des lâchetés et des sacrilèges »⁴³.

Hostile aux bourgeois républicains, opposé aux socialistes athées, déçu par les catholiques libéraux ou traditionalistes, rapidement débarrassé des illusions politiques des monarchistes ultramontains, Bloy est

donc amené à renoncer à tout espoir temporel, pour interioriser sa révolte et la transposer dans l'absolu. Ainsi, au lieu de regarder vers le passé et de souhaiter une quelconque restauration, comme tout bon réactionnaire, tourne-t-il son regard vers l'extrême avenir et attend-il la fin des fins : « *Je suis le plus surpassant des progressistes, le pionnier de l'extrême avenir* »⁴⁴, professe Marchenoir dans *Le Désespéré*. C'est ce qui explique la complaisance de Bloy à l'égard des anarchistes : sans pouvoir prendre au sérieux leur projet politique, il apprécie leur pouvoir de contestation radical, qu'il met en relation avec celui de l'Esprit Saint. Témoin ce commentaire du 25 mai 1892, dans *Le Mendiant ingrat* : « *Pétards anarchistes. Explosion copieuse chez le marchand de vin où Ravachol fut arrêté. Les gens vertueux sont mal à l'aise dans leurs culottes. Spiritus ubi vult spirat : et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, aut quo vadat* »⁴⁵.

D'ailleurs, cette indulgence à l'égard des attentats anarchistes, dans les années 1890, en abuse certains. Rachilde, par exemple, à propos de *l'Exégèse des lieux communs*, affirme que l'écrivain « *est beaucoup plus près de Ravachol que de Jésus* ». Mais ce propos rapporté par Bloy dans son *Journal* excite sa colère : « *Autant dire, sauf respect, que je dîne plus volontiers d'un étron que d'une poularde truffée. C'est affligeant* »⁴⁶, répond-il à la femme d'Alfred Vallette. En effet, si Bloy aime à rappeler la célèbre formule des Ecritures : « *Le Royaume des Cieux souffre violence et les violents le ravissent* », l'éloge de la force auquel il se livre ne rejoint nullement les visées anarchistes : « *Le Sauveur n'a voulu parler que d'une violence toute spirituelle, toute sainte et ne procédant pas plus de l'orgueil que l'ardeur matérielle d'un brasier ne procède d'un mouvement de volonté qui lui serait propre* »⁴⁷, prend-il soin de préciser.

Ses sympathies anarchistes se limitent donc à une simple fascination pour les marques visibles de la décomposition du monde moderne, dans la mesure où elles semblent préfigurer des bouleversements plus importants. Sa violence se réduit, en fait, à une impatience de voir se réaliser les promesses divines, un refus de se résigner à l'exil terrestre, une attente amoureuse de la vision de Dieu. Cette propension à guetter les signes avant-coureurs du grand « chambardement » apocalyptique explique néanmoins le goût de Bloy pour la littérature noire des écrivains désespérés. Cela se manifeste, par exemple, dans son admiration pour Huysmans à l'époque d'*En rade* :

« Si comme on l'a tant annoncé, d'épouvantables manifestations des cieux, de trémébondes épiphanies et de surpassants massacres doivent prochainement signaler le retour d'un Dieu de justice, honneur à de tels prophètes qui n'ont pas même besoin d'être conscients d'une inspiration pour vociférer la déchéance du genre humain ! Tout est désirable et saint de ce qui peut précipiter le vieux monde ! On doit en avoir tout à fait assez d'être si dégoûtants et si charogneux sous les constellations impassibles. Mais si par un inconcevable décret, le Seigneur-Dieu ne devait rien faire et qu'il ne fallut espérer aucun lessivage céleste, la nécessité de tout démo-

lir apparaît plus pressante encore et l'universel besoin pourrait naître enfin de se bousculer pêle-mêle avec les âmes salopes et les esprits lâches vers le fraternel pourrissoir où fermente déjà l'espérance théologique du Nihilisme »⁴⁸.

Cette apologie des « prophètes » de la décadence moderne n'est pas sans ambiguïté. Bloy, en appelant de ses vœux un accident formidable qui renverse le cours désespérant de l'histoire et restaure l'ordre divin, est le proche parent des écrivains révoltés qui pratiquent la négation intégrale et l'excès dévastateur. Tantôt il les réproouve, non sans quelque hésitation, comme le démontre son attitude à l'égard de Vallès ; tantôt il est irrésistiblement porté vers eux par un courant de sympathie difficile à expliquer rationnellement. Ainsi, sa démarche critique semble moins consister à rechercher une convergence idéologique qu'une connivence de la sensibilité : quand il prend fait et cause pour ou contre un autre écrivain, il se détermine moins sur des critères religieux, philosophiques ou politiques que par une impulsion spontanée qui lui fait reconnaître d'instinct un univers littéraire secrètement accordé au sien.

D'où le côté contradictoire et déconcertant de certaines prises de position, comme en témoigne son amitié pour Jehan Rictus. Bloy entre en relation avec celui-ci en octobre 1900, après l'envoi par Rictus d'une lettre enthousiaste sur *Je m'accuse*. Il lit alors *Les Soliloques du pauvre* et *Les Doléances*. Epouvanté par la langue argotique du poète⁴⁹, il est néanmoins séduit par son univers spirituel et imaginaire : « *L'obstination de cet artiste à reproduire, à chaque instant, la plus lamentable face, m'a forcé de me souvenir étrangement de l'Homme de douleurs et d'ignominies qui sauve le monde* »⁵⁰, avoue-t-il dans *Les Dernières Colonnes de l'Eglise*, où il pousse le zèle jusqu'à faire de Rictus le dernier grand poète chrétien.

Bloy se laisse donc abuser par la solitude lamentable de l'écrivain et séduire par ses blasphèmes, où il veut voir un cri d'amour lancé vers Dieu : « *Jehan Rictus, explique-t-il, est un ces monstres de mélancolie et de pitié qui ne connaissent pas Dieu et qui crèvent de l'amour de Dieu* »⁵¹. Sans y prendre garde, il se laisse tromper par cette spiritualité montmartroise, superficielle et provocante, qu'il a autrefois dénoncée chez Richepin. Cela est d'autant plus surprenant qu'il ne s'est jamais fait d'illusions sur l'auteur de *La Chanson des gueux*, dont il a su montrer, sous des dehors provocants de communard, la « *chrysalide du bourgeois vertueux* »⁵². Mais, chez Rictus, il fait abstraction des provocations faciles et prend au sérieux les protestations anti-bourgeoises. Ainsi, lorsque celui-ci lui écrit : « *J'ai envie de prendre parti pour les Ecrabouillés tout en cognant dessus* » ou « *Le mythe de la veuve et de l'ophelin est à ressusiter (...) Je m'y emploie* »⁵³. Bloy se reconnaît presque dans ce langage d'aristocrate « ami du peuple ». Il le concède d'ailleurs lui-même, en se comparant à son correspondant :

« Nous sommes, vous le savez, deux misérables, deux minables, deux anti-bourgeois, deux maudits (...). Nous sommes pour l'art, pour la splendeur de

la JUSTICE, pour la Pitié magnifique, – sans putanat (...). Cependant vous n'êtes pas tout à fait selon mes formules et je m'en afflige. Vous n'êtes pas davantage selon mes pratiques et j'en suis profondément triste. Mais, comme vous êtes un enfant de Dieu, il est probable qu'un jour vous me guérez de la lèpre ou de la paralysie par l'imposition de vos mains et voilà ce qui me console »⁵⁴.

La désinvolture avec laquelle Bloy rature ici tout ce qui le sépare de Rictus est confondante : les contradictions se résolvent facilement lorsqu'on en appelle aux « enfants de Dieu » ! Il faut donc qu'il y ait de puissants motifs pour que s'établisse, malgré tout, cet accord paradoxal entre deux écrivains très dissemblables. Si Bloy prend au sérieux la poésie des *Soliloques du pauvre* au point de prétendre qu'elle sera peut-être « imprimée en lettres de feu dans les missels torturants de l'Esprit Saint »⁵⁵, c'est qu'il peut l'investir de ses préoccupations imaginaires et la transposer dans son propre univers fantasmatique.

De fait, c'est essentiellement la vision de la femme que retient Bloy dans l'œuvre de Rictus :

« Ce livre étonnant et redoutable qui se nomme *Les Soliloques du pauvre*, au fond, n'est qu'un long appel à la tendresse maternelle et c'est pour cela qu'il est déchirant. UN LONG APPEL A LA TENDRESSE MATERNELLE »⁵⁶.

Il retrouve, en effet, dans les poèmes du recueil, sa conception personnelle de l'aventure humaine, qui s'articule autour de la figure complexe et ambivalente de la Vierge Marie :

« (Rictus) a trouvé cela au fond de sa peine : un besoin immense et ravageur de Celle que les siècles nomades ont proclamée le Refuge, la Tour, l'Arche, la Maison tout en or, la Porte du Ciel, l'Etoile du matin, le Salut des faibles, la Consolatrice et l'Auxiliatrice et que les chrétiens nomment dix fois Reine, après l'avoir appelée onze fois Mère, très exactement »⁵⁷.

C'est ainsi que Bloy s'efforce de métamorphoser, par une lecture symbolique, l'univers glauque de Rictus, en lui inventant une véritable dimension spirituelle. Cela est particulièrement sensible dans son interprétation de *La Jasante*, douloureuse plainte d'une mère qui a vu mourir son fils, condamné à mort pour assassinat. Etablissant un parallèle entre cette aventure lamentable et celle du Christ, il conclut :

« Cette mère ne sait pas s'il y a un Dieu mais elle sait qu'il y a un *Jésus* qui est son douloureux fils effroyablement égorgé pour les crimes de tout un monde, exactement comme l'Autre qui était Dieu fut égorgé, avec cette différence à faire sangloter les morts, qu'il n'est pas un innocent »⁵⁸.

Finalement, Bloy ramène la poésie de Rictus à des variations sur le thème des relations de la mère et du fils :

« Le secret de sa puissance de poète qui est énorme ne serait-il pas dans l'obsession simultanée de ces deux misères presque infinies : l'enfant sans sa mère et la mère sans son enfant. Tout le mal de ce monde est assurément contenu dans ces deux formules »⁵⁹. Il ne craint pas, d'ailleurs, de renvoyer à la propre enfance du poète pour expliquer cette obsession. Analyse psychologique et exégèse spirituelle sont alors réunies dans le symbolisme multivalent de la pauvreté :

« Il semble qu'on reste pauvre toute sa vie quand on n'a pas été aimé par sa mère, m'a dit ce grand poète, faisant sur lui-même un mélancolique retour. Etre privé de tendresse maternelle, être privé de maison, voilà pour lui deux idées consubstantielles – réalisant ainsi, tout-à-fait à son insu, – l'exégèse la plus profonde »⁶⁰.

Le manque d'affection maternelle et la perte du Paradis se superposent ici pour désigner la seule véritable misère, la privation d'amour.

Le mystère religieux voisine donc avec le processus psychique. C'est pourquoi la lecture de Bloy s'achève dans une vision ambiguë, où l'érotisme diffus renvoie à un fantasme œdipien, mêlant plaisir et souffrance, tandis que l'exégèse biblique s'égare et que le symbolisme s'affole du jeu des figures :

« (Rictus) ne sait pas ce qu'il aime, mais il meurt d'amour. Il ignore ce qui l'attire, mais il gravite par force, il tombe irrésistiblement sur Dieu et sur la Mère de Dieu toujours Vierge. Et cela va si loin, dans l'expression, que son Pauvre – qui n'est autre que lui-même à une incroyable profondeur – ne rêve que de mourir dans les bras et sur le sein d'une femme qu'il appellerait « Maman » et qu'il *têterait* avant d'expirer,

*Les yeux clos et les mains crispées
Par la mort et par le plaisir »*⁶¹.

* *
* *

Finalement, la critique pratiquée par Bloy bascule dans l'imaginaire et se suspend dans l'ambivalence fantasmatique. Quant aux motivations idéologiques, elles semblent de peu de poids face à la logique de l'inconscient : l'extrémisme tout intérieur de l'écrivain, en oscillant du spirituel au pulsionnel, le rend étranger à des visées trop politiques. Cependant, ce goût de l'excès qui brise les conventions, le fait toujours un peu solidaire des révoltés de tous horizons. Qu'il s'agisse de Vallès, de Rictus, des anarchistes, on le sent plus ou moins complice. Même s'il ne partage pas leurs convictions, une part de lui-même reste bienveillante, et sa vie de « mendiant ingrat » rejoint leurs refus, que sa réflexion symbolique transpose dans l'absolu :

« Qui donc parlera pour les muets, pour les opprimés et les faibles, si ceux-là se taisent, qui furent investis de la Parole ? L'écrivain qui n'a pas en vue la Justice est un détresseur de pauvres aussi cruel que les riches à qui Dieu ferme son Paradis. Ils dilapident l'un et l'autre leur dépôt et sont comptables, au même titre, des désertions de l'espérance »⁶².

Bloy, plus souvent qu'on ne le pense, se montre donc proche de « *tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde* »⁶³. Il participe de la même impatience que les misérables écrasés par l'injustice et insurgés contre les possédants. Ils dénoncent, dans ses pamphlets, la résignation devant l'inégalité des conditions et combat de ses invectives ceux qui considèrent la richesse comme leur privilège, en font dépendre tout bonheur et idolâtrèrent l'argent. A cet égard, le polémiste du *Cri du peuple* apparaît souvent comme son devancier. S'ils se séparent, c'est que Bloy, dans sa propre colère, renonce à tout espoir

de progrès social, à tout rêve d'instaurer un monde qui mette fin à la misère.

A ses yeux, le désir de supprimer la pauvreté est une illusion de certains philosophes généreux mais aveugles et de quelques révolutionnaires exaltés et dangereux, dont le seul but, inessentiel, est d'assurer à tous les hommes le faux bonheur de la possession et la fausse valeur de l'aisance, qui obscurcissent l'âme et la rendent opaque à la lumière. Son propos est délibérément mystique et s'appuie sur une politique délirante où l'attente de l'Apocalypse est l'unique projet. C'est sans aucun doute ce qui l'éloigne le plus de Vallès qu'il rejoint par ailleurs lorsque, dans sa révolte, il se définit lui-même comme « *Léon Bloy, le Noir, le Fou, le Lycantrope, le Mendiant, le Famélique, le Désespéré* »⁶⁴.

Pierre GLAUDES
Université de Clermont II

NOTES

1. *Les Funérailles du Naturalisme*, Deuxième Conférence, *Œuvres de Bloy*, Paris, Mercure de France, 1964-1975, tome XV, page 235. Toute référence à cette édition se fera désormais sous l'abréviation O.B.
2. *Le Vieux de la montagne*, O.B. tome XIII, page 73.
3. Jacques Maritain, Introduction aux *Pages de Léon Bloy*, Paris, Mercure de France, 1951, page 13.
4. *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, O.B. tome II, page 118.
5. Lettre au Père Millerot. Cité par J. Bollery, *Léon Bloy*, Paris, Albin Michel, 1947-54, tome I, page 98.
6. Lettre à Daussin, *ibid.*, page 140.
7. Lettre à Dom Guéranger, *ibid.*, page 75.
8. Lettre du 23 septembre 1880, *ibid.*, page 447.
9. Lettre du 1^{er} mars 1882, *ibid.*, page 459.
10. *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, op. cit., page 93.
11. *Le Pal*, O.B. tome IV, page 51.
12. *Le Désespéré*, O.B. tome III, page 296.
13. *Exégèse des lieux communs*, O.B. tome VIII, page 95.
14. *Ibid.*
15. Sur la tombe de Huysmans, O.B. tome IV, page 332. Citation reprise dans *Au seuil de l'Apocalypse*, page 42.
16. « *J'ai toujours été frappé de l'air vénérable des vieux forçats* », J. Vallès.
17. « *Ça fait du bien de causer avec un homme qui n'a qu'une tête* », J. Vallès.
18. *Le Désespéré*, page 250.
19. Bloy se fera accompagner de lui chez M. de Fleury pour récupérer, – au besoin, par la force, – le manuscrit du *Pal*. Cf. *Le Mendiant ingrat*, page 84.

20. Tournadre tentera, en effet, d'impliquer Bloy dans un différend personnel avec le baron A. de Rothschild, à la grande colère de l'écrivain. *Ibid.*, page 89.
21. *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, O.B. tome XII, page 73.
22. *Le Pèlerin de l'Absolu*, O.B. tome XIII, pages 296-7.
23. *Le Mendiant ingrat*, O.B. tome XI, page 58.
24. *Ibid.*, page 159.
25. « La guerre des mercenaires », O.B. tome XV, page 157.
26. *Ibid.*
27. *Le Mendiant ingrat*, op. cit., page 60.
28. *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, op. cit., page 93.
29. *Le Mendiant ingrat*, op. cit. page 135.
30. *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, op. cit., page 94.
31. *Ibid.*, page 118.
32. *Ibid.*, page 94.
33. « La guerre des mercenaires », art. cit., page 158.
34. *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, op. cit., page 95.
35. *Le Mendiant ingrat*, op. cit., page 58.
36. *Ibid.*, page 16.
37. « La guerre des mercenaires », art. cit., page 158.
38. *Ibid.*, page 159.
39. Ouvrier mineur, meneur de la grève d'Anzin.
40. *Ibid.*
41. *Le Mendiant ingrat*, op. cit., page 104.
42. *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, op. cit., page 118.
43. Cité par J. Bollery, op. cit., tome I, page 459.
44. *Le Désespéré*, op. cit., page 61.
45. *Le Mendiant ingrat*, op. cit., page 26.
46. *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, op. cit., page 114.
47. Lettre à une dame Marie X... du 15 février 1869 ; cité par Bollery, op. cit., tome I, pages 87-92.
48. *Sur la tombe de Huysmans*, O.B. tome IV, pages 346-7.
49. « *Votre langue est épouvantable (...) La langue française doit être respectée. Je suis un vrai fils du peuple, moi qui vous écris ces choses mais je n'aime pas l'argot* », *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, page 31.
50. *Les dernières Colonnes de l'Eglise*, O.B. tome IV, page 296.
51. *Ibid.*, page 297.
52. *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, op. cit., page 89.
53. Lettre du 4 octobre 1900 ; cité dans *Les Dernières Colonnes de l'Eglise*, page 300.
54. *Les Dernières Colonnes de l'Eglise*, op. cit., page 311.
55. *Ibid.*, page 301.
56. *Ibid.*, page 302.
57. *Ibid.*, page 305-6.
58. *Ibid.*, page 309.
59. *Ibid.*, page 320.
60. *Ibid.*, page 306.
61. *Ibid.*, pages 506-7.
62. *Le Désespéré*, op. cit., page 225.
63. *Ibid.*, page 148.
64. Lettre au Docteur de Fleury ; cité par J. Bollery, op. cit., tome II, page 293.

Jules Vallès et l'écriture romanesque

Vallès n'a jamais écrit qu'un roman : la trilogie de *Jacques Vingtras*. Il y accède enfin à ce qui lui a été longtemps refusé : la maîtrise de l'écriture romanesque. Jusque là une étrange impuissance l'a condamné au silence. Autant sa carrière de journaliste et de chroniqueur est brillante, autant sa carrière proprement littéraire est une longue suite d'impasses. Tous les textes romanesques entrepris avant la trilogie de Jacques Vingtras ont été écrits en collaboration ou interrompus avant leur achèvement¹. Il faut faire ici la part des contraintes politiques et financières qui ont pesé sur la carrière de Vallès romancier.

Pourtant, tout se passe comme si Vallès était incapable d'une œuvre de fiction, comme si son écriture romanesque ne pouvait accéder à l'existence. La trilogie tire de cette situation sa singularité. Elle constitue l'acte de naissance d'un auteur. Le roman donne naissance au romancier Vallès, comme les *Chants de Maldoror* prêtent vie à ce qui n'est longtemps que la tête sans corps de Lautréamont². Acte de naissance d'un romancier, la trilogie est aussi l'acte de naissance d'une écriture. Avec la trilogie, le rapport de Vallès au langage subit une mutation décisive. L'œuvre en est à la fois la condition et l'effet. Sans ce rapport, l'œuvre romanesque n'aurait pu exister. Mais ce nouveau rapport au langage se constitue dans l'œuvre même. Elle le présuppose, tout en le permettant. Par là même la nature du rapport qui unit Vallès au langage devient énigmatique. L'œuvre en donne pourtant une représentation, sous forme d'un mythe : celui du retour au langage originel. Mythe que Vallès, après Nerval et Lautréamont³, place au centre de son texte pour en ressaisir l'énigme. A notre tour, nous nous engagerons dans le labyrinthe du texte de Vallès en empruntant cette voie.

Le roman de Vallès est le récit d'une libération : libération de l'enfant prisonnier de l'institution scolaire et familiale, prisonnier aussi de sa propre culpabilité⁴ ; libération d'un déclassé, humilié par la pauvreté et l'injustice sociale. La Commune, évoquée dans *l'Insurgé*, apportera un bref instant l'espoir d'une humanité nouvelle, délivrée de toute oppression. Mais il s'agira aussi de libérer le langage de l'aliénation qui pèse sur lui, pour lui restituer sa pureté native. Le récit de Vallès est

l'histoire de ce retour aux origines, des ruses et des détours qu'il exige. Le roman est bien le récit de sa propre naissance. C'est dans l'émergence laborieuse du langage originel que se constitue l'écriture romanesque de Vallès. Mais celle-ci se confond avec l'acheminement vers ce langage essentiel, qui constitue l'horizon de l'œuvre de Vallès. Acheminement sans cesse repris, jamais achevé, tout comme, dans le récit, l'acheminement vers la liberté individuelle.

Le langage originel fait son apparition dès les premières pages de *L'Enfant*. C'est le portrait de la tante Mélie, de la « béate » : image d'une innocence (dans tous les sens du terme), qui est d'abord innocence du langage. Sourde-muette, l'innocente n'en parle pas moins. Ce langage de gestes est plus près du langage des origines. Langage inscrit dans le corps, dont il est l'expression immédiate, où se réconcilient les signes et les corps :

« Ses yeux, son front, ses lèvres, ses mains, ses pieds, ses muscles, sa chair, sa peau, tout chez elle remue, jase, interroge, répond » (*Enfant*, p. 15)⁵.

Ce langage est à la fois geste et parole. Il surmonte l'écart entre l'action et les signes. Désormais, le langage n'est plus à l'écart ; il est au cœur du réel, comme le montre son caractère enfiévré. Fièvre d'expression, qui n'est pas le flux pressé d'un babillage vide mais activité débordante. Acte et parole, le mot engage l'être tout entier, le locuteur comme le destinataire :

« Il faut y être, avoir un signe pour chaque signe, un geste pour chaque geste, des réparties, du trait, regarder tantôt dans le ciel, tantôt à la cave, attraper sa pensée comme on peut, par la tête ou par la queue, en un mot, *se donner tout entier* [c'est nous qui soulignons], tandis qu'avec les commères qui ont une langue, on ne fait que se prêter l'oreille » (*Enfant*, p. 15-16).

Les corps parlent ici sans détour ni mensonge, dans une transparence absolue. Le langage est l'expression d'un tempérament, d'une idiosyncrasie, qui invente les signes dont il a besoin. Il n'a pas le caractère impersonnel et anonyme qu'a trop souvent la parole humaine. Il s'agit toujours du langage propre à un corps, où il s'inscrit. Mais cette expérience première reste un moment fugitif dans le récit. Le langage de la tante Mélie reste marqué par son origine pathologique. Comme tel, il ne peut représenter qu'un modèle archaïque de la parole humaine, auquel on ne saurait s'en tenir⁶. Il faut bien parler. La parole, par ses moyens propres, peut trouver les chemins de la réalité concrète. Plusieurs fois, dans le récit, telle ou telle lecture viendra rappeler au narrateur l'existence de ce rapport privilégié. A chaque fois, ce sera la même réconciliation du langage et du concret. Le mot devient la chose même, dans son épaisseur matérielle. C'est, par exemple, le livre puéril du proviseur Hennequin, où l'auteur avait su « traîner [un] grand filet le long d'une page et faire passer [une] rivière dans un coin de chapitre » (*Enfant*, p. 34).

C'est *Robinson Crusoë*, que J. Vingtras « dévore – avec un peu de thon, des larmes de cognac – devant la flamme de la cheminée » (*Enfant*,

p. 119.) Entre le livre et la nourriture s'instaure une étrange confusion, qui fait de la lecture une ingestion. Réduisant la distance entre les signes et le corps, il s'agit de s'incorporer le texte mais aussi de fondre le corps au texte. Dans ce fantasme se dessine l'utopie d'un retour à l'unité, spontanément atteinte par le langage du corps. C'est la même image qui revient encore à propos des livres sur la Révolution de 89, prêtés au narrateur par son ami Matoussaint :

« Il y avait des femmes qui marchaient sur Versailles, en criant que « Mme Veto » affamait le peuple ; et la pique à laquelle était embrochée la miche de pain noir – un drapeau – trouait les pages et me crevait les yeux » (*Le Bachelier*, p. 362).

Encore une fois, il est question de faim, soit de ce qui est au plus près du corps dans sa vie élémentaire. Le livre se fait nourriture qui comble sa faim, mais aussi arme qui blesse. L'histoire – dans tous les sens du terme – ne s'écrit plus seulement sur la page, mais aussi sur les corps des lecteurs, qu'elle agresse. Les signes retrouvent ainsi leur premier lieu d'inscription, même si c'est seulement par métaphore.

Mais il s'agit là d'expériences finalement assez rares. Au fur et à mesure que le récit progresse, il y a de moins en moins de signes pour rappeler le lien originel du langage, du réel et du corps.

Les textes qui prétendent revenir aux sources du langage se perdent le plus souvent dans une rhétorique, qui occulte un peu plus encore l'origine. De là la sévérité du narrateur pour Michelet ou Béranger. Ils ne sont pas choisis au hasard.

L'un et l'autre sont fidèles au passé, comme historien ou comme chantre de l'épopée napoléonienne. Tous deux sont des bourgeois qui prétendent retrouver le peuple, d'où sont sorties toutes les autres classes sociales. En ce sens, ils pourraient servir de modèle à J. Vingtras, engagé dans la même entreprise qu'eux. En fait, ils se détournent de l'origine, parce qu'ils sont pris au piège d'une rhétorique vide. Leurs textes n'ont que l'apparence de la vie. Cela est vrai pour Béranger, qui est condamné sans appel (*L'Enfant*, p. 243 ; *Le Bachelier*, p. 88, 106-108). Cela est vrai, à un moindre degré, pour Michelet :

« Ça vivait et ça luisait, c'était clair et c'était chaud /.../ quelquefois aussi, quand il parlait, il avait des jets de flamme, qui me passaient comme une chaleur de brasier sur le front /.../ Mais souvent, bien souvent, il "tisonnait" trop et voulait faire trop d'étincelles : cela soulevait des nuages de cendres » (*Le Bachelier*, p. 64).

Image significative : le livre ou la parole est une flamme, la flamme même de la vie, dont le langage retrouve le chemin. Mais les excès de rhétorique éteignent la flamme de la vie : de nouveau s'instaure le divorce entre la vie et le langage. C'est le moment de la perte de l'originel.

Renouvelant le mythe romantique de la chute, transposé dans un contexte naturaliste, le roman de Vallès met en scène la dégradation du langage et le malheur de la conscience emprisonnée dans ce langage

dégradé. Le langage et la situation sociale de Jacques Vingtras sont exactement parallèles : dans un cas comme dans l'autre, il y a un même oubli des origines. Elevé au sein d'une famille de petits-bourgeois honteux de leur naissance paysanne, Vingtras est condamné à oublier ses origines populaires. Elevé par un père professeur et une mère qui se pique de beau langage, il est aussi condamné à oublier le langage des origines. De là l'importance de l'institution scolaire, que Vallès décrit comme moyen d'oppression sociale sur le langage. On y fait l'apprentissage de l'aliénation. Le langage imposé par la société est d'abord marqué par le mensonge. Le mensonge constitue même sa seule loi. Vingtras en fait l'expérience dans les exercices de rhétorique :

« Je suis même malhonnête quelquefois. J'ai besoin d'une épithète ; peu m'importe de sacrifier la vérité » (*L'Enfant*, p. 293).

La rhétorique est mensonge, parce qu'elle vise à occulter le réel, sous couvert d'ornements. Le corps et l'histoire sont particulièrement visés par ce refoulement insidieux. Tout ce qui a trait à la vie du corps est exclu du discours :

« Ma mère dit que je grandis et que je dois me préparer à aller dans le monde ; elle me demande pour cela de châtier mon langage, et elle veut que je dise désormais : « chose » de bouteille /.../ » (*L'Enfant*, p. 262-163).

Lieu premier de l'inscription des signes, le corps est désormais tenu sur les marges du discours. Occultation qui illustre bien l'éloignement du langage originel. L'histoire subit le même sort. Le recours systématique aux modèles de l'Antiquité classique n'a finalement pas d'autre sens que d'occulter l'histoire contemporaine, d'en neutraliser les contradictions et les dangers. Situation qui est propre aux républicains que fréquente Jacques Vingtras. Leur impuissance politique n'est-elle pas d'abord l'effet de leur impuissance à se dégager d'une rhétorique, qui paralyse leur action ? La référence constante à Plutarque, chez les républicains, n'est-elle pas responsable de l'échec du mouvement républicain, le 23 décembre (*Bachelier*, p. 99-100) ?

La rhétorique fait aussi du langage un vol. La société bourgeoise a élevé la propriété au rang de principe intangible. Elle développe pourtant une morale du vol, quand il s'agit de langage. L'institution scolaire fait en effet du plagiat le principe de tout langage orné. Et plagier, c'est voler la parole des autres :

« ... je ne suis qu'un simple filou, écrit Vallès. Je vole à droite, à gauche, je ramasse des rejets au coin des livres » (*L'Enfant*, p. 293),

et encore :

« « Enfin, j'avoue mes vols dans *Alexandre* [dictionnaire grec-français], et tout ce que j'ai réavalé de rejets, je dis où je prends le derrière de mes vers latins » (p. 295).

Mais la contradiction avec la morale sociale n'est qu'apparente. D'abord, pour Vallès, la propriété n'est qu'une forme de vol. Ensuite, parce qu'en volant la parole des autres, l'individu se fait voler la sienne.

Il est dépossédé de sa parole. A sa place, parle un discours anonyme, qui est celui d'une classe et d'une idéologie dominantes. Dans le tissu de lieux-communs, d'emprunts qui compose désormais le langage, toute vérité individuelle disparaît. L'individu fait alors l'expérience de sa mort. Le narrateur y insiste à plusieurs reprises. Par exemple, à propos d'un exercice de déclamation :

« Je retombe exténué sur un fauteuil, les bras pendants et mous comme un lapin assassiné, une goutte de sang au bout du museau » (*L'Enfant*, p. 296).

Ces métaphores doivent être prises au sérieux. La parole des autres, cet interminable discours anonyme qui parle en chacun à son insu, me tue, puisqu'elle occulte ma vérité individuelle. En parlant, je fais l'expérience de ma propre mort. Vallès va peut-être plus loin ici que Flaubert dans l'analyse des lieux-communs. Là où Flaubert dénonce la bêtise du langage social⁷, Vallès dénonce son pouvoir de mort. La rhétorique dépossède chacun de son existence. Mais elle ne fait que révéler une propriété déjà existante dans le langage. Indépendamment du discours imposé à chacun par l'institution scolaire, le langage en général apparaît comme un piège, qui me dépossède de ma parole. Dans le langage, il est toujours question de mort. Significativement, Vallès écrit ainsi :

« « Je ne pouvais pas le nier /.../ Je m'étais suicidé avec ma propre langue » (*L'Enfant*, p. 140). L'aliénation, semble-t-il, n'est pas propre au seul discours institutionnalisé ; elle dépasse le seul cas de la rhétorique pour s'étendre à la totalité du langage. Cependant, il s'agit d'une avancée extrême de la pensée de Vallès. Le plus souvent il limite sa critique à la seule rhétorique, qui constitue alors une simple altération superficielle du langage. Vallès se donne ainsi les moyens de retrouver sous la surface du discours rhétorique l'essence inaltérée du langage. C'est cette conviction qui soutient son entreprise de retour à l'origine. C'est elle également qui marque le mieux la distance séparant Vallès de notre modernité et d'auteurs comme Lautréamont, qui a compris que la langue originelle ne devait pas être retrouvée mais construite à partir d'une correction incessante du langage⁸.

Le retour à la langue originelle ne se fait pourtant pas sans difficultés ni détours chez Vallès. C'est en cela que sa tentative peut encore nous intéresser, malgré tout ce qui nous en sépare. La situation de J. Vingtras vis-à-vis du langage est exactement parallèle à sa situation sociale. Quoi qu'il en ait, son discours reste imprégné de rhétorique scolaire, de même qu'il appartient objectivement à la petite bourgeoisie. Sa situation marginale ne lui permet pas un retour immédiat aux sources. Cela est vrai pour le retour au peuple, dont sa famille et lui-même sont issus. Les différentes tentatives de Jacques Vingtras pour se fondre dans le peuple, en travaillant de ses mains, se solderont par des échecs (cf. *Le Bachelier* p. 38-41, p. 386). Il lui faudra prendre des détours pour rejoindre ses origines populaires. Il en sera de même pour le langage originel. Insidieux et retors, le discours rhétorique manifeste sans cesse sa pré-

sence occulte. A chaque fois que le narrateur entend parler le langage de la vérité, c'est le discours anonyme et mensonger de la rhétorique scolaire qui se met à parler à sa place :

« /.../ je crois même que les phrases que je viens d'écrire sont des réminiscences de bouquins que j'ai lus, ou des compositions que j'ai esquissées dans le silence du cachot » (*L'Enfant*, p. 221).

Au moment même où le narrateur cherche à se réapproprier son langage, il en est dépossédé. Il conviendra donc d'instaurer une distance critique vis-à-vis de son propre discours, et de substituer à une spontanéité souvent illusoire un exercice systématique du soupçon. Contre la rhétorique, il conviendra de mobiliser la rhétorique elle-même. Le discours de Vallès affichera explicitement son caractère rhétorique, en parodiant tel ou tel modèle littéraire, dont l'identité sera de surcroît révélée :

« Ma facilité, mon imagination s'évanouissent, meurent, sont mortes (Bossuet, *Oraison funèbres*) » (*L'Enfant*, p. 269)

ou encore « /.../ il aime ces allusions antiques, je le sais (imité de Bossuet) » (*L'Enfant*, p. 291).

En affichant son caractère citationnel, le texte de Vallès déjoue le piège rhétorique. La rhétorique tire en effet sa force de sa nature occulte. Le lieu-commun, la citation s'y donnent pour ce qu'ils ne sont pas ; des mots propres à celui qui parle. Je crois m'exprimer, tandis que je ne fais que répéter ce qui a été déjà dit par d'autres. C'est l'inconscience du locuteur qui fait l'essentiel de l'aliénation. La parodie, en exhibant les sources du discours, permet d'échapper à ce piège. L'aliénation est ici lucidement choisie par le locuteur, elle est par là même surmontée. Au discours anonyme qui parlait en lui, le narrateur substitue un discours emprunté à une source explicitement définie. Le discours social n'a plus pour origine « les autres », c'est-à-dire une altérité sans identité, et par là même incontrôlable, mais un autre.

Localisée, la prolifération des lieux-communs est déjà maîtrisée. Il y a déjà là une première étape dans la réappropriation de la parole. Mais Vallès ne s'en tient pas là. Dans le cours du récit, il indique une autre stratégie possible contre l'aliénation de la parole : celle de la fausse citation. Pratique, dont la portée subversive est exactement mesurée dans le texte de Vallès :

« C'est malhonnête, je trouble la source des littératures !... je change le génie de la langue... elle en souffrira peut-être pendant un siècle... mais qui y a vu ou y verra quelque chose ? Voici ce que je fais. Quand j'ai à ajouter un exemple [à ce moment du récit, Vingtras travaille à la rédaction d'un dictionnaire de la langue française], je mets entre parenthèses (Fléquier), (Bossuet), (Massignon), /.../. » (*Le Bachelier*, p. 292).

La pratique rhétorique est ici subvertie de l'intérieur, puisque ce sont les modèles du discours rhétorique qui sont atteints dans leur autorité et dans leur existence même. Rien n'empêche de supposer que le

corpus des auteurs classiques n'est qu'un vaste ensemble de textes qu'ils n'ont jamais écrits. Toute l'autorité des modèles se trouve ici remise en question. Par là même une réappropriation de la parole devient possible. Mais le procédé de la fausse citation, qui n'est pas sans parenté avec celui du plagiat tel que le pratique Lautreámont dans ses *Poésies* (l'un et l'autre visant à la suppression des modèles rhétoriques)⁸, est plus représenté qu'appliqué dans le texte de Vallès. Nous sommes loin de l'entreprise systématique de Lautreámont. Pourtant la mention d'un tel procédé suffit à introduire le doute chez le lecteur de Vallès, qui en vient à soupçonner rétrospectivement l'exactitude des références données par le narrateur à ses parodies. Ce qui se donne dans le texte de Vallès comme parodie (en l'occurrence de Bossuet) n'est peut-être que la parodie d'une fausse citation. Autrement dit, ces parodies ne sont peut-être pas des parodies, mais les paroles mêmes du narrateur. Par un long détour, nous sommes enfin ramenés au langage originel, c'est-à-dire à l'expression individuelle. Il faut cependant y insister à nouveau : ces détours, où notre modernité trouve son compte, restent finalement isolés dans le texte de Vallès, qui conserve fondamentalement toute sa confiance dans les pouvoirs « expressifs » du langage.

Les mêmes remarques valent pour le retour du langage au concret, qui constitue l'autre versant de l'entreprise de Vallès, le premier étant la réapprobation de la parole. Pour Vallès, la distance qui s'est instaurée entre le réel concret et les mots tient essentiellement à un mauvais usage du langage, qui a privilégié l'expression figurée aux dépens de l'expression directe, multiplié inutilement les figures et exclu du champ de la parole tout un secteur du réel (le corps, l'histoire, etc...) et le lexique qui lui correspondait. Mais, en aucun cas, cette distance n'est inscrite dans la nature même du langage. Là encore, l'opposition entre Lautreámont et Vallès est nette. Lautreámont a fait l'expérience du caractère essentiellement figuré du langage, du « jeu infini des connotations », pour reprendre l'expression de M. Charles⁹, qui entraîne sans cesse les mots dans une sorte de dérive, les éloignant toujours un peu plus loin du sens littéral. De là, la nécessité d'effectuer un détour pour retrouver cette littéralité qui n'est jamais *donnée*. Chez Vallès, la situation est plus simple. Revenir au concret implique simplement une réforme de l'usage de la parole. Réforme qui prendra la forme d'un renversement. Là où la rhétorique multipliait les figures, il faudra en restreindre le nombre et en modifier la fonction. Il conviendra en particulier de substituer aux figures de pure ornementation des figures d'expression ou de description. Les comparaisons, par exemple, n'auront plus pour fonction d'orne le discours, comme dans la rhétorique classique¹⁰, mais de renforcer l'expressivité du discours et plus particulièrement des descriptions. Les figures de façon générale auront pour fonction de faire voir, de présentifier le réel. Elles acquièrent ainsi chez Vallès une valeur mimétique, qu'elles ne possédaient absolument pas. Par là même, la rhétorique, comme art de

l'ornementation, disparaît, en s'intégrant à la représentation du réel. Il conviendra également de réintégrer dans le champ de la parole tout ce qu'en avait exclu la rhétorique. La vie du corps, la misère, etc..., redeviendront objets de langage. Le champ lexical qui leur est associé retrouvera le droit à l'existence. Mais, dans tous les cas, cette réforme de l'usage de la parole suppose que l'on puisse retrouver dans le langage le sens littéral, qui assure immédiatement la mise en rapport des mots et des choses. Il suffit d'y revenir pour conjurer les prestiges de la rhétorique et de ses figures. Pourtant une certaine inquiétude se fait sentir ça et là dans le texte de Vallès, devant une dérive du langage, qui entraîne les mots de plus en plus loin de leur sens propre. De là, les aléas de la communication humaine, sur lesquels le texte de Vallès revient à plusieurs reprises. C'est par exemple, dans un épisode de *L'Enfant* (p. 140), le double sens du mot « garder », qui signifie ou bien « conserver » ou bien « ne pas dépenser ». De cette équivoque naîtra un nouveau drame entre Jacques Vingtras et sa mère. C'est encore le double sens du mot « mouton », l'animal et le mouchard (*Le Bachelier*, p. 261). Equivoque qui pourrait, là encore, susciter une catastrophe, puisque le narrateur et ses amis sont surveillés par la police impériale. Ces phénomènes, au demeurant assez banals, montrent que le langage est travaillé par une sorte de dérive, dont le locuteur n'est pas toujours maître. Dès lors un malaise s'installe dans l'exercice de la parole. Les mots employés par le locuteur dans leur sens littéral sont déportés par la dérive du langage du côté des figures de la rhétorique, à l'insu de celui qui parle. En fait, on ne sait jamais si l'on ne fait pas de la rhétorique sans s'en rendre compte. Fontanier, dans son traité, avait noté que les figures sont naturelles à l'homme et que n'importe qui est capable de les employer, même s'il est incapable de théoriser sa pratique¹¹. Mais Fontanier supposait que l'ignorant, le « rustre » pour reprendre son expression, avait une conscience au moins vague de ce qu'il était en train de faire. Le texte de Vallès va ici beaucoup plus loin, puisqu'il montre qu'il est impossible, même à celui qui connaît les règles de la rhétorique, d'être certain qu'il n'en fait pas. Le rhétoricien ou l'anti-rhétoricien se trouvent entraînés dans un mouvement qui dépasse leur savoir. Comment être certain que l'on emploie bien les mots dans leur sens littéral ? C'est finalement à cette question angoissante que le texte de Vallès a essayé de répondre. Il y a répondu par le recours relativement fréquent à une figure de rhétorique, où se juxtaposent les différents sens d'un même mot et que les traités de rhétorique nomment antanaclase ou syllepse¹². Donnons-en quelques exemples pris au hasard dans le texte de Vallès :

« Je m'étrangle à boire, mon cœur s'étrangle aussi » (*Le Bachelier*, p. 10)

« Je la [fenêtre] croyais ouverte / ... / Comme j'ai bien fait d'ouvrir un compte pour le casuel » (ibid., p. 36)

« Etes-vous bien trempés ? / ... / Trempés ... Mais oui pas mal comme ça » (ibid., 71)

« Les oiseaux qui battent la vitre, nos cœurs qui battent la campagne » (ibid., p. 93)

« des nuits bien courtes – trop courtes de jambes décidément / ... / » (ibid., p. 188)

« “ / ... / nature / ... / trop boutonnée / ... / Mais je ne puis pas m’ouvrir, ni me déboutonner » (ibid., p. 234).

« Je tâte Ricard – quand je dis que je tâte, je parle au figuré : il me défend de le tâter (il a trop mal aux côtes) » (*L’Enfant*, p. 181)

« / ... / on mit les compresses sur la colère ; on m’en mit aussi ailleurs » (ibid. 99)

« – “ / ... /, tu craches sur ta lyre ! ” – / ... / si vous voulez cracher, c’est dans le coin » (ibid., p. 326), etc...

Dans une variante de cette figure, que l’on pourrait appeler syllepse par déplacement, l’un des deux mots ou l’un des deux sens est remplacé par un mot appartenant au même champ lexical. C’est au lecteur, alors, de rétablir le sens manquant, à partir des indices par le texte. Nous en donnerons quelques exemples :

« Avec ce bagage-là / ... /. Le facteur croit qu’il s’agit de mes malles » (*Le Bachelier*, p. 6)

« J’allais au Quai aux fleurs cueillir du souvenir » (ibid., p. 43)

« Un café célèbre / ... / Des garçons qui mangent leur fortune » (ibid., p. 151)

« Nous sommes arrivés, gourmands de la querelle, avides d’empoigner l’occasion » (ibid., p. 153)

« Il n’est pas seulement long, il est “large” / ... / » (ibid., p. 191).

« A la syllepse, il faudrait enfin rattacher une autre figure assez souvent employée par Vallès, l’adjonction ¹⁴, et qui n’est qu’une syllepse condensée :

« Je passe par les formalités et les grilles » (*Le Bachelier*, p. 263).

/ ... / un tas de choses qui font bouillir ses fourneaux et sa marmite » (*L’Enfant*, p. 189), etc...

Ces différents procédés ont évidemment une fonction humoristique dans le texte ; à chaque fois, le contraste entre les illusions du narrateur ou les jugements portés sur lui par la société et la réalité est plaisamment mis en évidence ¹⁵. Mais il y a plus. A chaque fois, il s’agit de faire apparaître, par le biais du contraste, le sens littéral. Les syllepses, les syllepses par déplacement et les adjonctions constituent donc autant de détours pour retrouver le sens littéral. Elles permettent de déjouer le soupçon pesant sur le langage et sa littéralité. Le sens figuré vient ici désigner sans équivoque le sens littéral, le soustraire au doute pesant sur lui. Le texte de Vallès sépare, pour ainsi dire, ce qui était confondu dans le mot. Le sens figuré et le sens littéral, d’abord confondus, sont distingués et répartis sur chacun des deux termes de la syllepse. Par cette opération, on obtient – on croit obtenir – un sens figuré pur et un sens littéral pur, que ne vient troubler aucune dérive. Le littéral apparaît alors dans toute sa pureté native. Là encore, le rapprochement avec certains procédés de

Lautréamont s'impose. Lorsque Lautréamont écrit, par exemple ¹⁶ : « C'était le matin, le soleil se leva à l'horizon... et voilà qu'à mes yeux se lève aussi un jeune homme », nous sommes finalement assez près de Vallès écrivant : « Je m'étrangle à boire, mon cœur s'étrangle aussi ». Chez l'un et chez l'autre, on peut remarquer le même emploi ironique de « aussi », qui souligne l'incompatibilité réelle des différents sens arbitrairement rapprochés. Pourtant une différence essentielle apparaît aussitôt : Lautréamont associe deux métaphores, faisant apparaître l'absence du sens littéral, qu'il est pourtant nécessaire de supposer. Comme le dit M. Charles, le sens propre doit apparaître « dans les blancs du texte » ¹⁷. Dans le texte de Vallès, au contraire, le syllepse associe sens figuré et sens littéral. Autrement dit, le sens propre apparaît *dans le texte lui-même*, et non dans ses interstices. Il ne s'agit pas de le construire, comme chez Lautréamont, mais de le retrouver, par une opération de purification du langage, somme toute assez simple. Le réel concret est à la portée de signe, pour Vallès. En ce sens, celui-ci manifeste une fois de plus sa confiance dans les pouvoirs de représentation du langage. Le rapport du réel et des mots constitue l'essence du langage, qu'il est toujours possible de retrouver sous les strates du discours rhétorique. Pourtant la pratique de Vallès infirme partiellement cette conviction. Dans la syllepse, le sens littéral apparaît au terme du processus de différenciation décrit plus haut. Le sens littéral se définit par rapport au sens figuré. Les rapports traditionnellement établis entre sens propre et sens figuré s'inversent : ce n'est plus le sens figuré qui se constitue par dérivation à partir du sens littéral, mais le sens littéral qui apparaît à partir du sens figuré. Autrement dit, c'est le sens figuré qui semble bien désormais être premier par rapport au sens littéral.

S'il en est ainsi, le sens littéral ne constitue pas l'essence du langage, qui se définit au contraire par son caractère immédiatement figuré. La position de Vallès est alors exactement le contraire de ce qu'elle était au départ. La pratique dément le mythe qui prétend en rendre compte. Mais inversement le mythe du retour à l'origine occulte la pratique qu'il devrait éclairer. C'est dans cette tension que se constitue l'écriture de Vallès : tension entre une pratique et un mythe, entre un mouvement de retour vers une origine qui se dérobe et un travail sur le langage.

Nous nous demandions au début de ce travail comment Vallès avait pu accéder à l'écriture romanesque. Peut-être pouvons-nous avancer maintenant un début de réponse.

L'accès à la littérature passe chez Vallès par une expérience de l'aliénation du langage, expérience qu'il partage avec d'autres auteurs du XIX^e siècle, Flaubert ou Lautréamont pour ne citer que ceux que nous avons brièvement évoqués ici et là. D'instrument assurant un rapport immédiat au réel, le langage devient un milieu opaque, résistant aux initiatives individuelles, où la conscience ne se reconnaît pas. Vallès fait

finalement cette découverte bouleversante que l'on ne vit pas dans le réel, mais dans le langage. Le langage nous sépare de toute son épaisseur du réel et de nous-mêmes. De là, la nécessité d'un retour vers ce qui a été perdu ou de ce qui est supposé tel : le réel, soi, et le langage originel qui assurait un rapport immédiat avec eux. De là, la nécessité d'une traversée des signes vers cette origine, qui est aussi vérité du langage. Traversée qui prend la forme d'un cheminement laborieux vers une issue, toujours postulée mais jamais atteinte. Dans cette odyssee sans fin, le langage est à la fois obstacle et ressource. C'est le langage qui nous reconduit vers l'origine, mais c'est lui aussi qui nous en sépare un peu plus. Finalement, l'écrivain s'enferme un peu plus dans le langage. La traversée des signes n'est pas sortie hors du langage, mais au contraire plongée dans l'épaisseur du langage, exploration indéfinie des mots. Cette exploration n'est-elle pas la littérature même ? Tentative pour dépasser l'aliénation du langage, la quête du langage originel devient, chez Vallès, cheminement dans l'espace littéraire, qui se confond avec l'espace du langage. Là où Vallès a cru parler de la vie et du réel, il ne faisait que parler de la littérature. Là où il ne voyait que les détours nécessaires pour ressaisir l'essence du langage, il ne faisait qu'éprouver le caractère tortueux de l'écriture. C'est finalement cette indécision du texte de Vallès, partagé entre une confiance naïve dans les pouvoirs expressifs du langage et une pratique qui dément en partie cette confiance naïve, qui fait de lui un moderne. Avec moins de lucidité que Flaubert, avec plus de naïveté que Lautréamont, il a éprouvé le tourment de l'écriture.

François LAFORGE

Paris

NOTES

1. « *L'Argent, La Rue, Les Réfractaires, La Rue à Londres* sont, on le sait, des recueils de chroniques. En dehors de la trilogie, Vallès a écrit plusieurs romans : *Un gentilhomme* (1869), *Pierre Moras* (1869) (inachevé), *Les Désespérés* (1877 ; projet), *Les Blouses* (1880 ; publication interrompue).

2. Cf. Commentaires de Blanchot, *Lautréamont et Sade*, ed. Minuit, p. 87-92.

3. Sur la recherche de la langue originelle chez Lautréamont, cf. M. Charles, *Eléments d'une rhétorique d'Isidore Ducasse*, NRF, janvier 1971, p. 76-87.

4. Cf. B. Didier, « *L'Enfant de Jules Vallès, un psychodrame sadomasochiste ?* » in Sade, Denoël-Gonthier, 1976, p. 176-178.

5. Toutes nos citations seront empruntées à l'édition du Livre de Poche, établie par Pascal Pia (1972).

6. Au-delà de Diderot et de sa *Lettre sur les sourds-muets*, Vallès retrouve Rabelais, qui fait, lui aussi, du langage des sourds-muets un modèle de la parole, qu'elle a définitivement dépassée. Cf. M. Butor et D. Hollier, *Rabelais ou c'était pour rire*, Larousse, 1972, p. 58-60.

7. Sur les rapports de la bêtise et du langage chez Flaubert, cf. J.P. Sartre, *L'Idiot de la famille*, T.I., p. 618-640.

8. Cf. M. Charles, art. cit., p. 81-83.

9. M. Charles, art. cit., p. 83, a bien montré comment le plagiat, chez Lautréamont, est un procédé destiné à rendre illisible son propre texte, et par un mouvement rétrospectif, le texte qui avait été choisi comme point de départ pour le travail de correction de Lautréamont.

10. Art. cit. p. 82.

11. Cf., par exemple, les remarques de Fontanier, *Les Figures du discours*, rééd. Flammarion, 1977, p. 377-379, qui insistent sur la valeur d'ornementation de la comparaison, bien qu'elle ait comme fonction secondaire de faciliter la connaissance du comparé (puisque, d'après Fontanier, le comparant doit être plus connu que le comparé).

12. Op. cit., p. 67.

13. L'antanaclase est définie comme suit par Fontanier : « La répétition d'un même mot pris en différents sens ou censés tels ; ou encore, le rapprochement de deux mots homonymes et univoques avec des significations différentes » (p. 348). A la fin de l'article consacré à cette figure, il signale une espèce de l'anatanaclase, la syllepse, où « le mot répété présente, à côté du sens propre, un sens tropologique et figuré » (p. 349) (cf. également, p. 105-108). Chez Vallès, il s'agit plutôt de syllepses.

14. Qui « consiste à rapporter plusieurs membres ou parties du discours à un terme commun, qui n'est exprimé qu'une fois », Fontanier, op. cit., p. 336). Elle est parfois confondue avec le zeugma. Sur leur différence, cf. Fontanier, *ibid.*

15. Pour une définition rhétorique de l'humour, comme trope consistant à dire autre chose que ce que l'on semble dire (et non le contraire comme dans l'ironie) cf. M. Riffaterre, *La production du texte*, Seuil, 1979, p. 163-164. Ici les deux sens sont répartis sur le même mot répété.

16. Cité par M. Charles, art. cit., p. 82

17. Art. cit., *ibid.*

UN MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE *L'INSURGÉ*

L'Insurgé parut en feuilleton du vivant de Vallès dans la « Nouvelle Revue »¹ en 1882 d'abord, dans le *Cri du Peuple* » ensuite² en 83-84. Aucune de ces deux versions ne correspond au texte plus complet qui parut chez Charpentier après la mort de Vallès et grâce aux soins de Séverine³ sa jeune secrétaire et amie. Contrairement à ce qui s'est produit pour *L'Enfant*, il reste un manuscrit de ce roman. Il se trouve depuis quelques années à la Bibliothèque Nationale de Paris⁴. Alors qu'il existe un manuscrit autographe des 27 premiers chapitres, il n'y avait des huit derniers qu'une « copie Séverine ». Or nous avons eu la chance de découvrir dans une bibliothèque municipale de la région parisienne le manuscrit autographe de cinq des sept chapitres manquant, ceux qui concernent la défaite de la Commune et l'évasion de Vingtras et qui vont du chapitre 29 au chapitre 34.

Même si dates et signature font défaut, il s'agit bien d'un brouillon vallésien, la graphie de ces 119 feuillets numérotés de 1 à 171 l'atteste⁶. Remarquons l'absence des feuillets 45, 101 et celle d'un bloc allant de la page 105 à la page 156. Soulignons également une erreur de classement, les feuillets 168-169 étant pour des raisons logiques à replacer après le 109^e. Deux types de numération figurent en haut de chaque page. Celle de gauche porte la marque évidente de son auteur puisqu'elle est faite au crayon bleu, ce fameux crayon bleu dont nous retrouvons la trace dans presque tous les manuscrits vallésiens et dont l'auteur lui-même indique la présence dans une lettre à Hector Malot de 1876⁷.

Il nous a été impossible d'établir la provenance de ces feuillets dont l'acquisition remonte aux années trente environ⁸. Il s'agit de grandes pages recouvertes sur la partie droite d'une écriture régulière à l'encre noire, bordées sur la gauche d'une marge permettant à Vallès des corrections au texte, des notes ou conseils de mise en page faites au crayon bleu pour la plupart. Ainsi, le mot « blanc » répété plusieurs fois entre deux phrases indique assez l'une des obsessions du journaliste d'aérer son

texte le plus possible. De façon plus explicite, il écrit au feuillet 26 : « Ne pas ménager les blancs. Mettre à la ligne dès que le sens y engage tant soit peu ». Il s'agit probablement des conseils à Séverine.

Le crayon bleu sert aussi à biffer et surtout à cercler des passages entiers à supprimer. Nous remarquons deux sortes de corrections. Celles que Vallès opère au fil de son écriture et qui suivent ou surmontent les ratures plus ou moins nombreuses selon les épisodes narrés et celles qui naissent d'une relecture plus globale et concernent surtout la suppression de plusieurs lignes, voire de plusieurs pages plutôt que des remaniements.

La division en chapitres numérotés existe déjà. La plupart sont sans titre comme dans la parution de *L'Insurgé* en feuilleton.

Ce qui frappe dans ce manuscrit, c'est qu'il est beaucoup plus long que le texte imprimé. Il suffirait pour le prouver de remarquer qu'aux 119 feuillets correspondent quarante pages imprimées, à peu près des dizaines de feuillets ayant disparu dans le volume. Au début du dossier est d'ailleurs écrit d'une autre main : « Le texte est environs des deux tiers plus long que l'imprimé. Très important pour les épisodes inédits la narration différente ».

En somme, le manuscrit « Séverine » sur lequel a été établi le texte définitif et le nôtre, il existe de nombreuses différences. A en croire les indications de Vallès, celui-ci est antérieur à celui-là : « chap. à faire. Chemises » écrit-il au crayon bleu au verso d'un feuillet. « bon à copier » note-t-il en marge du feuillet 8. Il s'agit ici d'un premier jet, là d'une copie. Vallès aurait-il tenu compte de ce brouillon s'il avait lui-même publié son roman ? Nul ne peut le dire bien sûr mais il nous semble tout de même légitime de nous demander si un manuscrit antérieur à l'autre mais autographe n'a pas autant sinon plus de poids qu'une copie postérieure dont les corrections ne sont peut-être pas toutes faites par l'auteur.

Par déduction, pour avoir étudié d'autres brouillons vallésiens, nous tendons à croire que ces pages retrouvées ont été écrites avant les autres. La technique de l'écrivain journaliste a toujours été de « rogner », « sabrer » comme il dit, plutôt que d'ajouter. A propos du *Bachelier* il écrit à Malot : « J'ai peur d'avoir diminué cette première partie jusqu'à l'épuisement. J'ai tout coupé et tout rogné. Que reste-t-il comme matière ? »⁹. Quant à *L'Insurgé*, son auteur fait remarquer qu'il a été « tronqué »¹⁰ pour sa publication en revue. Au delà de ces coupures imposées, Vallès en opère d'autres de son propre chef : « Vous m'avez déjà conseillé de supprimer la Villette. J'avais décidé moi-même de cette suppression. Mais je voulais supprimer aussi Sainte-Pélagie et ses comédies vulgaires »¹¹.

Si nous admettons donc une telle antériorité, nous pouvons établir les lignes dominantes selon lesquelles les coupures et les variantes ont été effectuées. Elles sont au nombre de trois :

1) Il y a d'abord l'axe concernant l'autobiographie et la conception du narrateur :

2) L'autre a trait à la vision et à la représentation du mouvement insurrectionnel.

3) Le troisième enfin répond à des exigences d'ordre formel.

Considérons donc le premier axe

Dans une lettre à Malot, Vallès écrit à propos de *L'Insurgé* : « Faut-il être plus "intime" ou plus "public" ? Faut-il parler moins de moi et plus de la Commune ? »¹². « Moins de moi » : une grande partie des passages supprimés l'a été en fonction de cette remarque.

a) Qu'en est-il tout d'abord de son nom ? A propos de la dernière séance, il écrit : « On vient de nommer président celui dont le journal a été l'organe de la minorité depuis le commencement de la lutte : Jules Vallès » (f. 3). Or aucune relecture ne porte à l'élimination de ce nom, alors que dans le roman, il n'apparaît jamais, le directeur du « Cri »¹³ étant toujours Vingtras. Nous voilà donc en face d'un pacte autobiographique indirect qui disparaît dans le volume, le nom de l'auteur étant remplacé par celui du personnage.

Disparaissent également certains épisodes de la vie de Vingtras. Je dis bien de Vingtras et non plus de Vallès. N'oublions pas que nous avons à faire à un roman¹⁴. Il nous semble plus correct de considérer la suppression de certains passages concernant le personnage non pas dans une optique autobiographique mais par rapport à une conception romanesque oscillant entre un récit autodiégétique plus intime et un récit autodiégétique plus lié aux gestes publics du narrateur.

Ainsi, dans le texte définitif, plus de traces de passage ayant trait au regard que Vingtras pose sur lui-même. Ils concernent tous son angoisse face à la mort, sa façon de l'exorciser ou de l'affronter. Et si les coupures contribuent sans aucun doute à accélérer le rythme du roman et à éviter une certaine monotonie, leur absence aurait permis dans certains cas, d'assurer une continuité lyrique avec *L'Enfant* et *Le Bachelier*.

« Le soleil et la mort sont deux choses qu'on ne peut regarder en face »¹⁵ écrivait La Rochefoucauld. Rien de plus vrai dans notre cas. Et lorsque le moment suprême est prêt d'arriver, Vallès manifeste plus que jamais son obsession de la nourriture. Six passages concernant des repas sont supprimés ou abrégés : « On ne se penche pas sur l'abîme (...) il est caché par la manchette verte du jambonneau, par quelques bouteilles de vin à trente sous (...) et un grand saladier de fraises » (f. 67). Autre part, Vingtras honteux, se croit obligé de justifier sa boulimie. Mourir, certes, mais le ventre plein : « Je ne fais qu'avoir faim... je devrais avoir un trou dans la tête, j'en ai un dans l'estomac, j'ai le ventre creux tout le temps comme si malgré tous mes efforts, je devais mourir ayant faim. Je ne veux pas qu'il soit dit que je crèverai comme ça » (f. 75).

Autre obsession vallésienne. La toilette. Elle est au centre de trois épisodes supprimés. Vingtras n'a de cesse de se changer, se laver, se coiffer. « Je ne voudrais pas être tué dans une chemise de deux jours » (f. 10) écrit Vallès. Ou bien ailleurs : « Et je me suis mis nu et lavé pour le supplice. Cette eau en dégoulinant m'a rafraîchi la peau, m'a rafraîchi le sang », ou encore « Je réfléchis en me faisant les ongles des pieds. Je veux être correct comme cadavre » (f. 28). Enfin peu après : « C'est tout de même terrible de disparaître comme ça sans avoir laissé son nom sur quelque coin de page qui m'eût peut-être survécu. Voilà ce qui me navre et j'ai pour me punir des gestes d'enfants. Je fais mon mea culpa à coups de poing sur mon cœur qui sonne comme un vase creux » (f. 28). Grandeur et misère de Vingtras sont une fois de plus mêlées.

Ainsi, ces « sensations », ces « émotions » et ces « réflexions » qui en découlent, pour utiliser un lexique cher à Vallès, ont toutes la saveur des deux premiers volumes de la *Trilogie* mais l'auteur les élimine comme s'il s'agissait d'insister sur le personnage public exposé aux regards de tous plutôt que de s'attarder à la vision plus intime que le narrateur a de lui-même dans ces moments de tragédie collective. Pourtant, elles sont souvent d'une grande intensité et d'une grande poésie ces pages qui montrent un anti-héros qui se prépare à affronter une mort constamment renvoyée qu'il arrive à oublier l'espace d'un instant en se raccrochant à quelques petits détails de la vie : « On oublie qu'on est l'homme qui va tenir le pistolet ou l'épée pour regarder défiler une noce, un enterrement, pour suivre un saltimbanque sur sa corde ou un chien dans l'eau qui se noie » (f. 69).

Mais en même temps, les gestes rituels de notre anti-héros, face à la mort, sa vestiture par exemple, rappellent ceux d'un acteur qui se prépare à monter sur scène pour jouer un grand drame. Et voilà Vingtras qui, proche de la fin, s'efforce de reproduire les mouvements de ses modèles de 1793, trop attaqués. Et de « chercher la pose pour se mettre devant le peloton » (f. 117). Son public à lui, c'est la Postérité, l'Histoire, celle dont il redoute le jugement presque autant que la mort. Lisons pour nous en persuader la vision infernale qui traverse son esprit lors de l'annonce de la défaite : « J'ai été deux ou trois fois près de mourir et j'ai revu alors tout mon passé. Cette fois c'est dans l'avenir ! que ma pensée plonge, sur un horizon loin, bien loin, à un siècle d'ici, par-delà les cimetières, mes yeux ont aperçu des silhouettes grotesques et défigurées* parmi lesquelles celle de Vingtras plus défigurée et plus grotesque que d'autres*¹⁵. Je me suis vu couvert de sang,* mais aussi couvert de boue. Ce n'était rien. On ricanait devant moi*... pour toujours risée de l'histoire ! » (f. 7).

Le narrateur du texte manuscrit *pense* et *joue* beaucoup plus que celui du volume auquel on demande surtout de *voir*.

2) Car *L'Insurgé* est aussi une œuvre née d'un projet politique et histo-

rique d'où se dégage la vision vallésienne du mouvement insurrectionnel. Les jugements ou épisodes par trop susceptibles d'être utilisés contre la Commune, le portrait de ses chefs ou d'acteurs anonymes et enfin la description de la foule, tous supprimés, nous éclairent sur ses intentions.

Vallès a toujours souligné son rôle modérateur lors de la Révolte et ses coupures vont dans ce sens. Il retranche un passage où il paraissait défendre trop expressément la minorité¹⁷ ; un autre où il portait des jugements critiques sur la majorité et insiste surtout sur la réconciliation au moment du danger.

D'autres passages mettent l'accent, plus que dans la version définitive, sur le fossé qui sépare les fédérés des chefs auxquels les premiers attribuent la responsabilité de la défaite et reprochent de ne pas se salir les mains. Dans une longue scène tragicomique Vingtras annonce l'arrivée des Versaillais à des gardes qui n'en arrêtent pas pour autant de jouer aux cartes :

« – Vous ne savez-vous donc pas ce qui se passe ?

– Si... on dit que les Versaillais sont entrés mais ils ne sont pas encore à l'Hôtel de Ville. allez... coupe... c'est à moi de faire » (f. 14).

Et plus loin :

« Mais ils croient plus au képi de leur colonel qu'aux écharpes de leurs élus » (f. 15).

Ailleurs on reproche violemment aux chefs leur incapacité. Vingtras et d'autres répondent aux insultes par des discours eux aussi supprimés comme par exemple dans l'épisode de l'incendie du Panthéon, l'un de ceux que l'auteur a le plus élaborés (f. 60-66).

Vallès est pourtant loin de tous les défendre ces chefs. A côté de passages qui exaltent les qualités humaines et héroïques de Ranvier (f. 20), Lisbonne (f. 99), nous pouvons lire des lignes féroces sur Delescluze auquel l'écrivain avait déjà consacré un portrait au chapitre XVII. Il le qualifie d'« ivrogne de la défaite » :

« C'est qu'il a bu jusqu'à la lie un calice dont il ne soupçonnait pas l'amertume* et qui* l'a empoisonné. Délégué à la guerre ! Il croyait qu'on allait se ranger autour de la vieillesse, et que du haut de son passé, il commanderait la publique agonie...

Comme il m'a fait pitié hier quand il a demandé grâce pour des suspects que j'essayais de sauver et qu'on l'a bousculé, sans lui demander pardon, à lui, le vrai chef ! Il a failli tomber sous la poussée d'un gringalet (f. 84-85)... »

Avec les chefs disparaissent également des personnages anonymes comme un vendeur de journaux qui continue à vendre les nouvelles sous les balles jusqu'à mourir (f. 53). D'autres, comme un forgeron « du pays », ou un relieur déchaîné dans sa soif de vengeance ne font que passer dans le texte du volume. Il en va de même de certaines descriptions de la foule sanguinaire qui se rue sur des prêtres et des espions présumés. Vingtras, dans un long épisode retranché (f. 42), en sera la victime.

Or, ces passages peuvent constituer une arme à double tranchant pour les anti-communards. Ainsi Vallès les remanie-t-il ou les retranche-

t-il. Il y cache mal son amertume mais aussi sa peur devant le déchaînement de la foule : « La mort, la mort ! je ne viens d'entendre parler que de mort » (f. 78).

Une direction du mouvement plus unitaire, des personnages plus humains quoique décidés, voilà l'image donnée par la lecture du volume par rapport à celle du manuscrit initial ; comme si Vallès avait voulu donner à la Commune cette dignité face à la mort que Vingtras ne cesse de poursuivre tout au long de *L'Insurgé* sans pour cela cacher certains aspects peu flatteurs de la défaite.

3) Venons-en maintenant au troisième axe d'ordre formel. Le travail de l'auteur est placé sous l'égide de la concision, de l'accélération rythmique sur l'effet de rupture et pour commencer sur la « popularisation » de la langue.

a) En effet les variantes lexicales vont toutes dans le même sens. L'on peut remarquer une tendance très nette à préférer le mot populaire ou d'argot à son équivalent plus « pur » mais aussi plus neutre. Ainsi, un coup devient un « gnon », un traître, un « réac », ; « jeter des malédictions » se transforme en « “cracher” des malédictions ».

b) Signalons également la suppression de paysages assez stéréotypés, suppression qui a le mérite de donner une unité de ton à l'ensemble.

Quant aux réflexions du narrateur sur sa situation personnelle ou sur certains événements, elles sont éliminées ou réduites ou encore intégrées à la narration, au dialogue comme si Vallès avait essayé de retrancher tout ce qui pouvait ralentir le rythme soutenu du récit et de faire passer directement à travers des scènes l'objet de *L'Insurgé* en en augmentant ainsi les effets pathétiques. Enfin, l'élimination de si nombreux passages entame bien sûr la continuité romanesque surtout si rien ne remplace ceux-ci, ni une articulation, ni une phrase de raccord comme c'est souvent le cas ici. Elle crée des effets de rupture assez semblables à ceux que suggère la succession rapide de séquences lointaines entre elles d'un documentaire filmé.

Ainsi, l'aspect apparemment décousu de *L'Insurgé* qu'on attribuait assez souvent à son inachèvement naîtrait plutôt, d'après l'étude des différents manuscrits, d'une volonté de l'auteur de trouver une écriture plus fragmentée, plus heurtée que celle des deux autres volumes de la *Trilogie*. Cette écriture, particulièrement actuelle est plus apte à mimer les convulsions de la Commune, la multiplicité de ses tableaux, la façon dont le regard du narrateur se pose sur la réalité en emmagasinant des sensations plus qu'en les élaborant. De la continuité du premier manuscrit, l'on passe dans le second à une discontinuité toute nouvelle à son époque et qui annonce une écriture liée à l'expérience cinématographique, inconnue de Vallès pour des raisons objectives, il va sans dire.

L'étude de ces feuillets ne peut donc qu'enrichir notre connaissance du projet romanesque de notre écrivain.

NOTES

1. « *La Nouvelle Revue* », 1^{er} et 15 août et 1^{er} et 15 septembre 1882. Il manque notamment les chapitres 21, 22, 23 de l'édition définitive, ceux des événements allant du 30 octobre 1870 au 18 mars 1871 qui sont annoncés tout de même dans une note de raccord : « Nous arrivons au 31 octobre. Journée de dupes, mais qui, malgré son dénouement d'apparence négative, devient un point de départ.

Elle ouvre pour le peuple de Paris un phase nouvelle qui, en passant par le 22 janvier, ira aboutir au 18 mars.

Raconter ces trois mois d'étapes par étapes m'entraînerait dans de trop longs développements : je les réserve pour le jour où des pages seront rassemblées et complétées en volume. Laissant de côté les préludes de la Commune, passons à la Commune elle-même » in *La Nouvelle Revue*, 15 sept. 1882, p. 382. Et de passer d'un chapitre 19 à un chapitre 27 dont le début est plus long que le chapitre définitif (dans le volume chapitre 24).

2. *Le Cri du peuple*, dès son premier numéro, publie *L'Insurgé* en feuilleton et presque quotidiennement (du 28 octobre 1883 au 10 janvier 1884). Vallès y ajoute le chap. 21 : *30 oct.*, et comble à la même époque le vide historique par quelques articles concernant les cinq mois manquants. Il reprend la même numérotation de chapitres.

3. Séverine parle de sa collaboration dans une interview : « ... je l'aidai dans l'exécution du *Bachelier*, dans le feuilleton de la *Dompteuse* et dans les deux premières parties de *L'Insurgé* que je me propose de terminer, grâce aux notes et aux indications que m'a laissées mon maître » in G. Labryère, *L'Amie de Vallès*, l'*Echo de Paris* », 18 fév. 1885. Vallès avait annoncé à Malot la sortie en librairie du roman pour le 1^{er} mai 1884 : « Charpentier prétend qu'on le réclamera de tous côtés et il le lui faut. Je vais le pétrir pour la dernière fois », fév.-mars 1884 in *Œuvres complètes* en 4 volumes du Livre club Diderot, Paris, 1969-1970, t. IV, p. 1372. Le volume parut en fait un an plus tard.

4. D'acquisition récente, ils ne sont pas encore cotés.

5. Il s'agit d'un « collationnement de fragments manuscrits laissés par l'auteur ; nous ne possédons pas, en effet de manuscrit entièrement autographe de ces chapitres... » comme l'affirme M. Scheler dans sa notice de *L'Insurgé*, O.C., t. II, p. 354.

6. Si nous les comparons aux autres feuillets de la B.N., nous pouvons constater que leur papier à petits carreaux est le même et que les dix derniers feuillets de la B.N. sont exactement du même format. De plus le récit qui en fait l'objet concerne la dernière séance, le début de nos feuillets aussi.

7. « Il n'y a que la numérotation au crayon bleu qui compte », écrit-il à propos de *L'Enfant*, 8 juillet 1876 in O.C., t. IV, p. 1161.

8. Ils figurent dans le catalogue d'une exposition de la bibliothèque en 1935.

9. 8 mai 1878, O.C., t. IV, p. 1280.

10. Fév.-mars 1884, O.C., t. IV p. 1372.

11. Ibid.

12. Ibid.

13. Dans les feuillets, « *Le Cri du Peuple* » est intitulé « *La Voix de la Foule* ».

14. La distance entre roman et autobiographie n'était toutefois pas aussi grande à l'époque de Vallès que de nos jours. Nous renvoyons à ce propos à Ph. Lejeune, *Techniques de narration dans le récit d'enfance* in *Colloque Jules Vallès 1975*, Lyon, 1976, p. 54. Y est citée la définition du Vapereau du mot autobiographie, : « Œuvre littéraire, roman, poème, traité philosophique, etc, dont l'auteur a eu l'intention secrète ou avouée, de raconter sa vie, d'exposer ses pensées ou de peindre ses sentiments... » « Vallès lui-même préfère le roman à l'histoire et aux mémoires car il « tient de l'histoire et des mémoires,... mêlent les *Confessions* de Jean-Jacques et *Le Conscrit* de Chatrian... » à Hector Malot, 1875 ; O.C., t. IV, p. 1122.

16. Nous adoptons les signes conventionnels utilisés par P.M. Wetherill, *L'Education sentimentale, images et documents*, Paris, 1985. Les astérisques entourent les passages supprimés, les parenthèses les passages ajoutés dans le brouillon.

17. Vingtras est très explicite sur son appartenance à la minorité dans le brouillon et en parlant d'un de ses représentants il dit : « L'un d'entre nous s'était présenté... » (f. 1). Ce pluriel disparaît dans le texte imprimé. Dans le manuscrit B.N. cela est encore plus évident à propos des journées précédentes.

18. « Ah non ! il ne faut pas désunir le faisceau !

Et nous étions venus tous pour dire :

Quelques fautes que vous ayez commises, nous acceptons notre code de bataille, nous recevons pour partager le fardeau et nous représenter tous de front contre l'ennemi » (f. 2).

DOCUMENTS

Nous présentons ici une partie du manuscrit que nous ne pouvons reproduire intégralement pour des raisons de place. Nous avons choisi les feuillets inédits ou ceux qui présentent des différences par rapport au texte imprimé et dont l'intérêt est de mettre en évidence le travail d'écriture de Vallès. Entre parenthèses figurent les mots ou les phrases biffées au fil de la page, entre crochets les passages entourés au crayon pour être supprimés ; nous annonçons par un ☉ les ajouts de texte faits dans la marge. Nous avons essayé de respecter l'ordre des biffures sans indiquer si les substitutions sont écrites dans les interlignes afin de faciliter la lecture globale de cet « avant-texte ». Les lectures incertaines de certains mots sont signalées par des petits points. Lorsque ceux-là figurent entre parenthèses, par un (?) lorsqu'ils ne sont pas biffés.

chap. XXIX¹

La dernière séance de la Commune

(Hier la minorité de la Commune a...) (La dernière séance a été chaude). La dernière séance (a) avait été chaude.

[La déclaration de la Minorité était mal comprise par nos amis même dans les bataillons fédérés (quelques-uns d'entrer nous se sont) (quelques-uns) trois d'entrer nous (ont...) s'étaient présentés pour déclarer qu'avant tout, ils voulaient la lutte sans merci contre l'ennemi, et qu'ils revenaient sur leur résolution de ne pas repaître à la Commune, si le peuple pouvait croire que leur colère contre le Comité de salut public n'était que (mensongère) prétexte à fuir les responsabilités sanglantes.]

(Notre déclaration de) la Minorité (avait été mal comprise par les bataillons révolutionnaires, on prétend dans quelques faubourgs²). Ils prétendent que nous avons signé notre abdication et que nous voulions fuir les responsabilités sanglantes !

(Ma foi...)

Ah ! mieux vaut (condamner la main) (sombrier sous le pavillon de ce Comité de salut public peut-être illogiquement) (et effacer la signature qu'elle a mise au bout de ces vingt lignes) sombrer sous le pavillon (du Comité du salut public) fait avec les guenilles (du drapeau) de 93 (...).

Mieux vaut accepter une dictature renouvelée du déluge, et qui nous a paru (souffleter les ... fraîches), ☉ une insulte à la révolte nouvelle ☉, mieux vaut tout que paraître abandonner le combat (et lancer un pont sur lequel pourra passer le premier) (et décourager le peuple à...). ☉ On n'a pas le temps de s'expliquer ! ☉ C'est sottise de (faire un cours de liberté parlementaire) ☉ monter pour cela à la tribune ou de tartiner à ce sujet dans le ton des foules ☉ (s'il n'a pas compris du coup) si (on) le peuple n'a pas compris du coup que c'était une idée que nous voulions trouver dans le naufrage ! (et)

Orgueilleux qui (avons) songé³ à tirer notre réputation d'hommes libres du jour, tandis que le canon sonne, que la défaite arrive à pas de loup, (...) (et qu'il va y avoir) les cervelles où nous voudrions (jeter) faire entrer notre excuse) (jeter) faire entrer notre excuse, elles vont être labourées à coups de sabre (défi...) et (...que) c'est la baïonnette qui (...) fera des sillons (de sang) la dedans !

Ah ! non ! il ne faut pas désunir le faisceau !

(Et nous étions venus) Et nous étions venus trois pour dire

– Quelques fautes que vous ayez commises, nous (...) acceptons votre code de bataille, (... nous restons dans le rang, puis si le peuple panique) nous revenons pour partager le fardeau et nous représenter tous de front contre l'ennemi !

(C'est) guerre à Versailles ! –

– N'y (allez) va pas : ils (vous) t'exécuteront ! (m'avaient) m'a dit (quelques-uns ! Tridon le premier !) Tridon

On y avait pensé. Un discours de Grousset nous (l'indique) l'apprend [(à temps) (discours au bout duquel pouvait bien apparaître le peloton... Mais ils voient bien que), discours prononcé gravement, et avec des gestes de menace tranquille. Ces tranquillités-là sont plus effrayantes que les fièvres de déclamation.]

Mais la paix s'est faite (...), on l'a signée verbalement et sur un (dernier) (dernier) coup de (canonade) canon (plus gros) (plus gros qu'un autre) (qui fait trembler les vitres et fait sauter les cœurs ☺.

Il est parti après un silence assez long, et a retenti (lugubre) formidable et lugubre ! (... faisant trembler les têtes, faisant aussi frémir les cœurs.)

– La main dans la main, camarades !

(Voilà ce qui s'est passé...)

Pour sceller la réconciliation (on acclame...) ☺ d'avant-hier on vient aujourd'hui de nommer président (de...) celui dont le journal a été l'organe (même) de la minorité, depuis le commencement de la lutte : (C'est) Jules Vallès (qui va s'asseoir au trib...)

(Même) (Il y a eu)

☺ Séance solennelle (plus) grave ☺. (La Commune entière est là !) (Ceux qui n'ont pas pensé comme moi). (Ceux de la minorité qui comme Tridon et d'autres (ont mis leur courage à rest...) (ont) avaient mis leur courage à ne pas (affronter la...) venir (pour être) comme j'avais mis le mien à me présenter, ceux-là même (sont venus) ☺ ont regagné leur banc abandonné (désert depuis) parce qu'il est (dit) écrit dans la déclaration (que) (l'on viendrait rendre la justice,... quand) ☺ blâmée par les faubourgs ☺, que s'il y avait à juger un (...) des nôtres, (que, ce jour-là), ce jour-là (on devrait être... la grande Chambre de Justice) on rendrait la justice tous réunis), (à l'ombre) toutes haines éteintes (à l'ombre du drapeau (du drapeau commun) ☺ dans la (grande) Commune érigée en tribunal ☺. [Cluseret (était prisonnier depuis) va être amené devant ce conseil de guerre ! (Il vi...) le voici.]

[(A) (J'ai été de la Commission chargée de l'instruction et j'ai plaidé la mise en liberté par principe d'abord comme j'ai plaidé pour tous ceux qu'on a emprisonnés). J'étais de la Commission chargée de (l'instruction) instruire son procès. (C'était et j'ai bataillé pour qu'on ne tint pas le (soldat) le (général) soldat sous clef !

(C'était) [Mais les p... ont cru qu'il (fallait) y avait péril à garder ce capitaine-là dans la tempête].

☺(Il y a des semaines que je...) il est prisonnier dans la Chambre qu'on appelle la Chambre de Valentin, prison tendue de papier à fleurs d'or et meublée de meubles en satin rouge ☺.

Enfin son sort va se décider.

C'est Jules Miot qui est rapporteur (qui a décidé le rapport) : Jules Miot, le même qui a proposé le Comité de Salut public (et qui...) (C'est lui aussi qui va).

Qu'a-t-on dit ? [4 Les colères se sont (bien) apaisées, les défiances éteintes, (il y a dans la...) ceux qui (ont provoqué) provoquèrent l'arrestation (ne... un mea culpa) regrettent leur... d'énergie). (Ils) l'ont cru nécessaire (au salut quand) à l'heure où les soldats ont reçu l'ordre de mettre la main sur le général ! [et l'un d'eux dit :]

(pour se désister du rôle d'accusateur)

[– Mais du moment (qu') où on ne l'a pas fusillé sur place, il n'y a pas à le tenir prisonnier (aujourd'hui) maintenant ! crie l'un de ses anciens accusateurs. (Et de toutes parts, on devine). On devine que la liberté est au bout du débat mais il se déroule solennel ☺.

[... L'une après l'autre, (les anciens accusateurs font) les dépositions. (Il n'y a pas d'interruptions assez... Tous sont graves, et parlent sans). Les orateurs sont graves, et toute l'assemblée silencieuse ! (... Les interrupteurs d'habitude se taisent il n'y a que le canon) Il n'y a pas aujourd'hui d'interruptions amères, pas de coup de voix donné contre les]

Les orateurs sont graves et toute l'assemblée solennelle. (Le débat vient de s'engager cependant et). Pourtant je ne sais quelle parole vient de réveiller les passions qui dormaient.

Mais au même moment une porte s'ouvre, (la porte ou le..) celle par où entrent d'ordinaire les membres du Comité du Salut public et Billioray apparaît (et)

- (Je demande la parole pour une communication) Il demande la parole.

- Quand l'orateur aura terminé.

- Il (faut que) s'agit d'une communication à faire à l'assemblée... d'une communication (grave) des plus graves !

(Il ne tremble pas. Il tient un) - Vous avez la parole.

Les orateurs sont graves et toute l'assemblée solennelle. (Le débat vient de s'engager cependant et) Pourtant je ne sais quelle parole vient de réveiller les passions qui dormaient.

Mais au même moment une porte s'ouvre, (la porte ou le..) celle par où entrent d'ordinaire les membres du Comité du Salut public et Billioray apparaît (et)

- (Je demande la parole pour une communication) Il demande la parole.

- Quand l'orateur aura terminé.

- Il (faut que) s'agit d'une communication à faire à l'assemblée... d'une communication (grave) des plus graves !

(Il ne tremble pas. Il tient un) - Vous avez la parole.

(D'un geste) - D'une voix claire (qui est), où l'émotion perce mais ne tremble pas il lit le papier qu'il tient à la main.

C'est une (déclaration) dépêche de Doubrovsky (qui). Les Versaillais viennent de forcer l'entrée... mais je vais pouvoir répondre...

Comme une nappe de silence ! (...)

Cela a (bien) duré le temps de faire chacun (ses adieux à la vie) (ses provisions de courage) ☹ (et de chercher) ☹ ses adieux à la vie ! Il m'a semblé à moi, que tout mon sang descendait vers la terre : (j'ai vu...) (et en même temps) (...) que mes yeux devenaient plus (clairs et plus) clairs et plus grands dans ma face pâlie ! (car) (J'ai) J'ai (failli mourir deux) été deux ou trois fois près de mourir (depuis que je suis né) et j'ai revu (alors tout mon passé) (ma vie entière devant moi) tout mon passé (comme) qui a sabré mon cerveau.

[Cette fois c'est dans l'avenir ! (que) que ma pensée plonge (une longue...) sur horizon loin, bien loin, à un siècle d'ici (que c'est) par delà les cimetières (que j'...) mes yeux ont aperçu (dans la folie d'...) (une torche) une silhouette grotesque et défigurée (parmi lesquelles) ma tête, celle de Vingtras plus défigurée et plus grotesque que d'autres).

(Il m'a passé un éclair de honte de) (J'ai eu honte de) (Je me) (Je me suis vu jugé par l'histoire qui)

Je me suis vu (aussi) couvert de sang, (mais aussi couvert de boue) (ce n'était rien) (Je) (On ricanait devant moi et...)

Mais aussi couvert de boue !

Oh ! la (Mort) peur de la mort n'était pour rien ! Mais pour rien ! c'est mon orgueil qui râlait...

Vaincu, vaincu ! (et surtout) tué (sans avant d'avoir rien fait, (...)) (risée de l'histoire, demain), demain cadavre de niais ! (... !) pour toujours risée de l'histoire !

(Mais que) Oh ! pourquoi ne me suis-je pas fait tuer (en plein) aux avant-postes !

[Mais c'est un autre Vingtras qui a cette vision et ce désespoir. Celui qui est là comme membre de la Commune (devant), les yeux Billioray, n'a (rien de) pas frémi, (pâli) pâli un peu tout au plus !

(oh !) (Je souffle au président le calme et je voudrais qu'il (fût grand) (Il l'a eu)]
⊗ Président de la dernière séance de la Commune, (seras-tu digne d'elle) auras-tu le (calme grand) calme qui convient à son agonie ! (Il l'a eu ! je crois) ⊗

Il l'a eu. Laissant le silence planer (sur cette dépêche de mort, il n'a pas semblé devoir (il a fait) (juste le temps d'avertir le monde) le temps d'apprendre à l'histoire que (l'...) la sérénité n'avait pas quitté) déserté les cœurs (de cette assemblée) à la nouvelle de la défaite et devant les premiers affres de la mort, (il) après les vingt secondes (où tout) pendant lesquelles personne n'a eu un geste d'effroi ni un cri de désespoir (et où tous ont pu faire leur testament), il a repris d'une voix (simple et une) (pâle mais tranquille) simple (et) (se tournant vers) s'adressant à Billioray !

– Le Comité de salut public a-t-il une autre communication à nous faire.

Non, (a repris Billioray. Il a...)

– A-t-il pris les mesures nécessaires.

– Oui.

(...) Se tournant alors vers Cluseret

– Citoyen (Cluseret), vous avez la parole pour vous défendre !

(Il me semble que) Il me semble que c'est bien fini, que finir (sur ce cri) (en donnant) (et par un acte de légalité) Sur ce mot de justice (sur un mot de justice et par un acte de légalité) (sur ce plaidoyer) (et de paraître) que de paraître oublier (tout autre) le danger [devant celui qui menace un des nôtres dans son honneur !]
⊗ terrible pour faire œuvre de juges et ne pas retarder un verdict d'où dépend son honneur et sa vie ⊗ (au moment où tous) Nous allons (Et nous avons pas le temps de l'acquitter) qu'il faut rendre avant que l'on (vienne) nous fasse prisonniers à notre tour, (et parler une...) et qu'on nous juge sans nous entendre !

(Cela n'a pas été long) et qu'on nous exécute (après nous avoir bafoués et suppliciés et salis) sans nous avoir entendus !

(Nous avons (rendu) salué le... des prévenus d'un salut de nos têtes et) [de nos têtes qui tiennent mal à nos épaules nous avons rendu le salut à l'accusé qui nous remerciait d'avoir été justes ! (de l'avoir acquitté) C'est fini]⁵. C'est fini.

(Et avant) (à présent, à son poste) ⊗ La séance est levée ⊗ ! (...) (Je suis allé) (Je vais à mon banc (et je réveille un camarade que je) ⊗ chercher les (bouts de) papiers (les notes les) qui traînent et sur lesquelles j'avais griffonné les premières lignes d'un article pour demain. Demain ⊗ !.

J'embrasse d'un dernier regard cette salle où (un temps pendant) ont siégé pendant trois mois les députés de la Commune !

Qu'avons-nous fait (pendant) ces trois mois-là ? [Ce temps là que dira l'histoire qu'avons-nous fait ? qu'est-ce que dira de nous l'histoire ?] La peur me reprend (et je) Que dira-t-on de nous quand nous serons morts !

chap. XXX⁶

(Je me) Je me figure que [la chose sera décidée dans la nuit et que nous] nous n'avons plus que quelques heures devant nous pour embrasser ceux que nous aimons, (envoyer) bacler notre testament, (procéder si testament il y a à faire), si c'est la peine et (tou) nous préparer à (savoir faire) faire bonne figure devant le peloton d'exécution !

Je cours prendre une chemise blanche, des chaussettes fraîches, – (avant d'aller pour les duels) chaque fois que (j'avais) j'ai eu à aller sur le terrain (même) dans les temps de misère, j'(ai voulu y aller) y suis arrivé (...) vêtu de linge frais. Je ne voudrais pas être tué dans une chemise de deux jours ! (...) Me voilà. Et je me suis (jeté deux cuvettes d'eau sur la tête, (je suis) et cette eau en dégoulinant m'a rafraîchi la peau et épaules et cela) mis nu et lavé pour le supplice. Cette eau, en dégoulinant, m'a (fait) rafraîchi la peau, et (fouetté) rafraîchi le sang. J'en ai beaucoup, (...) je le sens bien, (je le vois courir à torrents dans mes veines...). Ça fera une vraie mare sur le pavé, bien large et bien rouge ! riche, quoique sortant des veines d'un pauvre !

Mon écharpe. autour des reins, cette fois ! ☹(et non plus roulée dans un papier comme un homard)) ☹. [Et chez les miens !

J'ai envoyé dire (au) à la porte de Versailles que je serais là, puisque c'est là qu'on m'a élu ! (et que le feu) (et que j'y ai déjà (J'y vais)

(Corrompu que je suis ! flaneur, fainéant !) Corrompu que je suis ! Je voudrais faire un bon dîner avant de partir ! (le grand voyage sans doute) (...) [J'ai eu tant de jours sans pain ! Il m'est bien permis de (souffleter la misère passée (...), faire la nique à la misère, un pied de nez à l'ancienne famine maintenant que je] (n'arrive plus) Il m'est bien permis de me rincer les lèvres, le... cœur, avec un peu de vin, avant qu'on me rince les tempes avec du plomb !

La Commune ne sera pas perdue pour cela ! (Elle est fichue, tout...) Ce n'est pas en arrivant là-bas au galop d'un fusil que je la sauverai.

Et (nous) j'aurai (fait... après avoir vécu comme un viveur) (vécu les dernières heures de ma vie) fini comme un viveur, après avoir vécu comme un... [(Ce sera mon pied de nez, mon (zut) zut à la famine ! Après tout) une heure d'à présent vaut (...) trente ans que j'avais peut-être encore (devant) ! (et je me)] (et j'aurai (...) un goût et un parfum de bonnes choses (dans) tout le reste de ma vie !) ?.

– Madame Laveur, une bouteille de Nuits, du boudin aux pommes, [un ris de veau – ah ! Je voudrais un ris de veau –] une frangipane de quarante sous (vous savez trois gouttes) : j'en emporterai, et des confitures de l'aïeule, de celles faites par la grand-mère, vous savez. Messieurs à votre santé !

J'ai bien traîné là une bonne heure ! (mais elle a été si belle avec cet) j'ai trouvé le bourgogne si chaud, le boudin si gras, le ris de veau si doré. Et la frangipane ! J'en ai (un gros carré entre ma chemise et mon gilet) gardé dans (...) du papier.

(Pas de liqueur) [Encore un verre de fine ! M. Vingtras ?

Ah mais non ! Je veux bien avoir (le palais chatouillé) de grandes bonnes choses sur les lèvres pour tout le restant de ma vie mais pas la tête lourde. Bonsoir, adieu.

(On) Un (homme s'approche de moi et) des assistants m'attirent dans un coin.

– Monsieur (Vingtras vous savez que) je ne suis pas de votre bord, j'ai eu le courage de vous le dire quand c'était dangereux, aujourd'hui c'est vous qui êtes en péril. (Je ne sais) (Vous...) (Les Versaillais sont entrés, le mal est même plus grand que vous ne pensez), la Commune est perdue... (N'allez pas vous faire...) La résistance est inutile, c'est aller chercher la mort (certaine... et sans chance de). Voulez-vous que je vous emmène dans ma maison où vous (vivrez...) resterez caché pendant (le temps nécessaire pour fuir à l'étranger ?) la bataille !

(– Je l'ai remercié et l'ai)

[Merci mais il n'y a pas moyen !)

– Non non. merci. Je lui ai serré la main tout de même. Il avait (je crois) les larmes aux yeux !

(Mais)

d'autres (croiraient volontiers que je grossis le péril) ne prennent pas la situation au tragique. (Ils ne croient). Ils se figurent de bonne foi, que tout s'arrangera (au dépens du) qu'en tous cas c'est le peuple qui paiera les pots cassés, mais que les chefs seront ménagés, comme toujours ! (Et puis... quelques mois de prison – puis une amnistie).

Ils disaient volontiers, ceux-là, que je pose en parlant de fusillade et de massacre !

(J'y suis).

(J'y suis cette fois)

– Cocher (Place Vendôme !) (place Vend) au ministère de la guerre !

(C'est)

(Salle) Cabinet du chef d'Etat major encombre. Point de désespoir. On ne croit pas à la nouvelle, je le vois bien. Delescluze a paraît-il rassuré les officiers (et on ne ... comme devant). Il est monté sur un observatoire, à ce qu'on dit et sœur Anne a prétendu qu'on ne voyait rien venir !

(Je) (Pourtant...) A (l'Etat major) la Mairie de Vaugirard !

Nous sommes deux,... Langevin et moi)

☉ Où est Clément

– Il est parti ☉

[– Celui des trois (qui) élu (qui) tient la Mairie n'est pas là !]

Les obus pleuvaient comment grêle, il a cru devoir (...) transporter le cachet et les bureaux plus bas dans un passage plus à l'abri (où il y a moins de chance d'être tué) atteint)

Mais dans le poste qui est en bas, des hommes sont restés. (Ils jouent aux cartes) Ils jouent aux cartes.

(– A moi le roi !

En décembre j'étais...)

– Vous ne savez donc pas ce qui se passe !

– Si... on dit que les Versaillais sont entrés. Mais ils ne sont pas encore à l'Hôtel de Ville... allez... Coupe... c'est à moi de faire !

– Pourquoi n'(êtes) avez-vous pas suivi les autres.

Pourquoi, parce qu'à notre avis ce n'est pas quelques , obus qui doivent nous faire filer de la Mairie, (et qui) (on veut être fusillé au poste, quoi !) J'abats trèfle. la... vole !

– allons venez avec nous !

– Mais vous n'êtes pas notre chef militaire. Nous relevons du colonel (?)!... [Si pourtant vous nous réquerez, citoyen Vingtras, nous plantons là la dame de pique, mais] Du cran, ces joueurs d'émeute.

(Ce ne sont pas des lâches.) (Je les) (J'ai justement vu ces deux là cranes comme tout quand j'ai fait le tour des bastions et l'on a... C'était comme un feu d'artifice d'obus ! sur lesquels). C'était une véritable tempête d'artillerie !

Mais ils (...) croient plus (à la...) au képi de leur 'colonel (pour la bataille) qu'à l'écharpe de leurs élus. Puis ils parlent (déjà) de rester dans leur quartier, leur rue, de se (f) défendre dans leur maison, avec toute la famille se serrant autour de son chef (pour défendre les ... le passage aux soldats !)

– Voilà la vraie défense, citoyens !

Nous sommes perdus crie Langevin (que j'ai trouvé là et qui) (qui vient d'arr) que j'ai trouvé là et part avec moi du côté de Lisbonne. Nous allons mettre notre écharpe

au service de son képi.

– Nous voilà, colonel !⁸.

II. Chap. XXX. A l'Hôtel de Ville⁹

– Eh bien, Vingtras ! nous ne ferons plus le *Carrefour* ! (m'a dit Pipe en bois) (dit d'un air parfaitement résigné et avec un soupir comique comme...) et le *Cri du peuple* est fichu m'a dit en grattant son crâne pointu un grand garçon laid (maigre, un grand nez, aux jambes d'échasses) qui a tout à coup planté devant moi sa carcasse longue et saugrenue.

– Ah c'est vous Pipe en Bois.

– C'est moi, jusqu'à ce que je sois Pipe en terre et il a fait le geste du fusillé qui tombe et roule dans le fossé, puis il s'est éloigné en poussant d'un pied une brique de côté d'une barricade ébauchée.

– Au revoir

– Oh ça ! Vous blaguez !

– Adieu (?), ah (...), soit.

– Vous croyez que ça sert à quelque-chose que je fasse (rouler ce tonneau là-bas) remplir de terre ces tonneaux, a-t-il dit, en (le) poussant du pied une barricade du côté d'une barricade qu'on ébauche. Mon cher avant ce soir (?) comme dit Macasse ! (et le grand Guignol de (... a f) (Et vous allez)

On a rit. un peu jaune !]

Midi¹⁰

Qu'ai-je fait depuis (ce mat) ce matin ?

Je suis monté chez moi. J'ai changé de linge (J'ai) reprendre une autre chemise blanche, d'autres chaussettes fraîches. ☺ Je réfléchis en (m'épongeant) me faisant les ongles des pieds. Je veux être correct comme cadavre ☹. [Je me suis étendu sur (le lit) un canapé pour réfléchir, pour regarder en face ce qui me restait de temps à vivre, pour chercher l'attitude qui je devrais prendre si tout à l'heure (une irruption) des pantalons rouges m'empoignaient et me collaient au mur ! Que faudra-t-il dire. (que) faudra-t-il (crier ? Faudra-t-il) parler seulement !].

« Vive la Commune » puis voilà tout.

(Pourvu qu'ils ne m'appellent pas niais, niais, niais ! et qu'ils ne m'attachent...)]

Ça ne fait rien) Je réfléchis ! C'est tout de même terrible de disparaître comme ça [sans avoir laissé son nom sur quelque coin de page (...)] qui (l') qui aurait été mon testament de combattant, et m'ait peut-être survécu.

Je n'ai pas] sans avoir gravé sur un coin de mon banc une ligne qui (serait) eut été la formule de nos convictions, la sanction de mes luttes, le mot de ma vie.

Voilà ce qui me navre [(en cette heure suprême,) et j'ai pour me punir de mes regrets, des gestes d'enfant (qui s'arrache les cheveux) (je serre les poings), je fais mon mea culpa à coups de poing sur mon crâne qui sonne comme un vase creux.

C'est mon orgueil. C(?) Ils sont capables de m'appeler imbécile et de me bousculer comme un bouffon avant de me faire sauter ce que j'ai de cervelle !...]

J'aurais donc passé des (mois) années seul à seul avec moi-même, réfléchi(ssant) et songeur, (sans que) j'aurais pendant un quart de siècle (...) vécu (de)

dans la douleur(s) et (de) la méditation(s), j'aurais eu des (loisirs forcés) chômage (forcé) sans fin, des loisirs noirs (pour tuer de) [pendant lesquels je pouvais (...)] égotter mes larmes (et) mes pensées sur le papier, et écrire larme par larme, goutte de sang par goutte de sang, (un f) un livre moins que cela dix pages.]

[(J'ai)

(Je viens de courir par les rues ! de monter chez des amis, d'interroger)

(Je)]

⊗ et de mes larmes et de mes gouttes de sang, je n'aurai pas fait un peu d'encre que le temps n'effacera pas ! ⊗

chap. XXXI. V^e Arrondissement ¹²

– Il y a quelqu'un de fusillé ?

– Oui. un boulanger, un traître qui a nié d'abord, qui a avoué ensuite. Le fédéré m'a vu pâlir.

– Vous auriez peut-être voté l'acquittement vous aussi ! Ah ! Mille dieux, ne pas comprendre que casser la tête d'un ennemi, c'est sauver peut-être la tête de mille des siens.

Il (était) est plus pâle que moi ! (mais) pâle de colère et de douleur plébéiennes.

⊗ Et d'une voix haletante, l'œil tendre ⊗

– Vous croyez donc que ça me fait plus plaisir (à moi) qu'à vous de tirer sur un homme debout là devant moi, sans armes. (Mais je me dis. C'est pour l'idée !) J'ai l'horreur du sang allez. Je (m'évanouissais à voir) ne peut pas voir saigner un poulet) et j'en ai eu plein les mains ; ⊗ il s'est accroché à moi au coup de grâce ⊗. Seulement s'il n'y en a pas qui (saignent les traîtres) tuent les traîtres, alors, quoi... pour un gros morceau d'argent, on nous vendra (puis) [avec un peu de plomb on s'en débarrasse :] de quoi s'agit-il. de se défendre le plus longtemps possible, n'est-ce pas, (pour faire) ⊗ afin qu'on ne dise pas que ça (avait été...) n'a pas pesé une once la Commune ⊗ ! arrêter les Versaillais (un quart d'heure de plus, je tuerai) heure par heure si (dans chacune de) pendant ces heures, il fallait à chaque minute, lever son sabre, pour qu'on abatte une file de Versaillais, je le lèverais ! Vous, vous voulez quoi ? (je) garder vos mains propres, pour quand vous serez devant le tribunal ou devant l'histoire. Et c'est nous, c'est le peuple, l'ouvrier qui doit toujours faire la sale besogne ! (Vous vous écarterez... des)

(Vous vous écarterez... des)

Comme il a raison, le fédéré ! Je n'ai pas osé répondre !

On veut (sauver son nom, son honneur), paraître propre devant l'histoire, et n'avoir pas de fumier ou de caillots d'abattoir attachés à son nom (de Vingtras).

C'est peut-être bien aussi de la lâcheté ! (aussi) on croit être (un) sensible, (sentimental), on est... capon ! Si l'on tombe ⊗ dans un moment ⊗ entre les pattes de Versailles, et qu'une nouveau traître – (échappé) sauvé par vous malgré le soupçon et la (volon) volonté des foules, vienne raconter que le membre de la Commune Vingtras a refusé de présider à la fusillade, son (affaire est claire à Vingtras. Tandis que s'il) si Vingtras dit la sienne qu'il n'a été qu'un combattant [(s'il peut dire je) (Je suis)] qui est pour la guerre mais non pour l'assassinat, on est capable (d'échapper) de (l'épargner) l'épargner ou du moins de le fusiller) on le fusillera en le saluant (après) sans lui avoir craché à la face, et après lui avoir au contraire [(offert la vie) (offert de... et un repas...)] offert un bout de festin arrosé d'un verre de champagne ou de macon vieux qui met des perles de bonne humeur aux yeux, (mais) et (guéri les nerfs) même quand (ils ont regardé la m) on a à friser la mort.

C'est plus facile d'être brave, (quand on a été) et l'on a plus d'orgueil à mourir quand on a eu le temps de faire une fête et qu'on a sablé un beau verre de vin !

[(Avoue-toi cela)] [(Ça peut être)] Avoue-toi cela, Vingtras (et) ne mets pas à ton acquit la pâleur que tu as eu devant le boulanger fusillé !

Chap. XXXII. Le mercredi matin ¹⁴

La rue Vavin est prise. Lisbonne a du se replier. (La rue Vavin est prise, de tous côtés).

Je viens de (le reconnaître) reconnaître au milieu d'un tas de fédérés (et) (qui dorment sur le trottoir) couchés sur le trottoir. Il ronfle, son chapeau tyrolien sur ses yeux (et s'est) drapé non plus dans (son pan de) sa courte tunique mais dans son grand manteau. Il dort comme un bien-heureux, à poings fermés. (Il n'est armé...)

– J'ai eu plus de chance que lui. (J'ai dormi dans une chambre d'hôtel, à l'Hôtel des grands hommes où sont les hommes) j'ai passé la nuit à l'Hôtel des grands hommes avec Jourde pour voisin de chambre après avoir eu pour compagnon (de promenade) toute la soirée d'hier, dans une rôderie à travers le bivac et pour camarade de table devant un souper chaud (...qui) dont nous avions grand besoin et grande envie au retour de notre expédition ! (vers les 2 heures du matin) (jusqu'à) Jusqu'à deux heures du matin, pendant que le (canon) (tout comme les hommes) tout dormait la fusillade et le canon, l'armée de Versailles et les bataillons de Paris, on a causé.] ☉ Moi je suis à l'Hôtel des Grands hommes, depuis minuit. Je crois avoir gagné le droit de me reposer et de casser ma croute, depuis que je erre pour les munitions, les vivres, (l'...) fusillades, l'incendie.

Je retrouve là Jourde qui a (cru que) voulu paraître dans l'arrondissement dont il est l'élu et qui vient de faire un grand tour avec moi (dans le bivac) pour voir si les (soldats de la Commune sont) sentinelles crient qui vive ☉, (et ce qu'il). (Tous les chefs du cinquième et du treizième [s'étaient réunis autour d'un jambonneau dont un communard qui est loin du plat vient de piquer le dernier morceau (du bout de) avec la pointe de son sabre]). Il y a presque tous les chefs du cinquième et du treizième qui n'avaient point de commandement militaire ; on taille dans un jambonneau.

C'était contre un jambonneau (aussi qu'on s'escrimait daissi le soir du 3 décembre, 5 h chez l'ami Renoul, en se servant [(des lames)] comme fourchettes et couteaux des lames ébréchées qui [faisaient poignard] étaient nos armes blanches, [(pour découper en guise de fourchettes et de couteaux.)

Avec l'os on remue le plomb qui bouillait dans l'écuelle et qu'on versait bouillante dans le trou des moules à balle.

Repas (sombre ce) lugubre, ce repas d'il y a trente ans ! Cette nuit au moins, (on est là, sur la) peut, en mettant le nez à la croisée (voir une) (regarder) voir une armée couchée (à l'ombre d'un grand drapeau rouge) des canons accroupis, et (quand un falot passe) à la lueur de quelque falot qui passe, la pourpre d'un drapeau. Nous sommes là vingt avec des (écharpes) responsabilités terribles mais dont on a eu l'honneur au grand jour, dont on portera (aussi) la peine glorieusement et au grand soleil. (Si l'on est) [Quand on sera fusillé, il viendra des officiers (de la ligne) pour vous voir, et à qui l'on (pourra) aura le droit de dire, vous (nous) tuez ! Je vous en fait tuer aussi ! puis comme l'exalté de ce matin, on (leur mont) pourra leur montrer l'horizon rayé des flammes) (meches qui) (rayé de lueurs), plein de flamme !

On ne parle pas (de la bataille, ni de demain) du jour qui va venir, et (dont le soleil) de ce qu'éclairera son soleil. On ne discute pas les chances de succès] [☉ Ce n'est pas qu'on s'en dise fier et qu'on fasse comme les girondins avant de mourir.

On ne parle pas de demain, on n'engage pas le jour qui va venir ☹, on ne mesure pas les étapes de la défaite, on ne se penche pas sur l'abîme ; (que cache là) il est caché par la manchette verte du jambonneau, par quelques bouteilles de vins à trente sous, [une pièce montée (sortie d'un) surmontée d'un amour en sucre] et un grand saladier de fraises (...)

On cause non de ce qu'on fera mais de ce qu'on a fait : (...) parfois à voix basse.

– Les D (?) tu sais ? m'a fait mon voisin de gauche... avec un geste (... m'a dit l'homme de droite qui m'explique (leur sort) tout comme si j'y avais été.

(J'ai eu la chance de n'être mêlé à aucune de ces tueries.) Je n'ai encore été mêlé à aucune tuerie. C'est de la veine ! (Ah ! je vais être) Il me semble que j'aurais eu un terrible frisson, mais je (crois que j'ai) n'aurais pas pu, et je n'aurais pas voulu non plus peut-être, rien empêcher.

A mesure qu'on piétine dans l'insurrection, (qu'on voit passer) à force de voir passer les blessés (et qu'on entre...) après avoir eu pour descente de lit (pendant des nuits) des cadavres, quand on sent sa vie tenir à (peu de choses), rien, on a le mépris (d'elle ma foi) de sa vie, oui et l'on gagne le mépris de celle des autres ! Lundi matin, j'aurais écarté (ma chaise, lundi matin) ma chaise je me serais levé, je serais parti.

Nous sommes mercredi, 2 heures du matin, (je...) Comme c'est le messager du massacre qui a (la moutarde) les huiliers de son côté, je la lui demande d'une voix (qui) un peu blanche, [et je prens les (...) pauvres (?) d'une main qui frémit] mais je ne veux pas une goutte de vinaigre (à côté et) de trop (...) parce que j'aime la salade huilée et douce, (parce que je n'aime pas les sauces violentes)... (parce que je...)

(On parle. On se dit)

(On) Il y en a à table qui ont vu tuer Courbet) Chaudey.

Ils étaient du poste de Pélagie...

– Comment est-il mort ?

– Pas (trop) mal.

– Et les gendarmes ? demandent quelqu'un.

[Je le connai] – Pas (trop) bien !

[(- Il f). allons, les gens de lettres sont ceux qui crèvent le mieux (que les) Mon cher, il ne faudra pas plus (?) que Chaudey.

Ces bouts de conversation (... m'ont) me font bien quelquefois boire de travers, mais il y entre plus la peur de moi-même que l'horreur de l'assassinat des autres, et encore y a-t-il plus (d'envie de se délasser, de joie) de bonheur que de tristesse dans (cette) ce raout et cette causerie entre gens (qui, kèpis) qui sont tous de l'Etat-major de la Défense et qui parlent de l'incendie, (de la) fusillade d'espion, en langage de poète ou de boulevardier. (Il y en a deux ou trois avec des cheveux blonds, des figures douces qui ont déjà fait des)]

Les soupeux parlent de (...) cela (...) comme d'une pièce dont ils sont spectateurs et dont il n'ont jamais porté le fardeau.

(On dépose son...) J'ai eu (pareille détente) ces détentes dans (des affaires de) duels. On oublie qu'on est l'homme qui va tenir le pistolet ou l'épée pour regarder [(ce que font (les passants) les autres, (pour voir passer)] défilé une noce, un enterrement, pour suivre un saltimbanque sur sa corde, ou (...) un chien dans l'eau qui se noie. [(Volontiers on parle) Un peu plus dans cette salle à manger de l'Hotel des grands hommes, on parlerait littérature et philosophie.

Philosophie. On (en dit des mots) a un peu bavardé comme dans le banquet de Platon. avec l'ironie de Socrate !]

Quelqu'un, plus grave (...), bon cœur mais (triste) mauvais estomac à qui le jambon (avait) (était resté) ne vaut rien, a voulu jeter des paroles de puritain, nous a reproché d'oublier notre rôle,

– Vous deviez (être en C) vous constituer en conseil de guerre ! délibérez au lieu de souper !

– Eh pourquoi, ont (dit) répondu toutes les épaules d'un geste de fatigue et de dédain.

(La partie est perdue) [Au matin, quand le feu reprendra, il sera bien temps d'aller (...) à son poste en s'étirant et en baillant [(devant les balles) (à sa porte) au devant des balles] [Puisqu'on est sûr de la défaite, on peut bien boire un verre de vin, (prendre) (on a le temps, (... la clarté) (lumières), avant le coup de lapin !

– Ah ! si j'avais ma femme (là, a dit l'un) dans un lit la-haut, je l'embrasserais comme elle ne l'a jamais été.

Je sais quelqu'un que sa maîtresse a rejoint et qui, en effet, dès qu'ils ont été dans l'alcove, s'en est payé de l'amour comme aux premières nuits de (la) leur lune de miel.¹⁴

(Debout !) Trois heures d'amour !

[Je suis allé retrouver Lisbonne.]

Chap. XXXIII. Mairie du XI^e s. 15

– En train de mourir lui-même Vermorel !

Il a été (Il est parti avec une balle). Il vient de partir avec sa balle dans la cuisse (du côté qui ne)

(Blessé aussi) [Blessé Lisbonne aussi !

Cette barricade de Château d'eau (a été) était comme une cible où portaient tous les coups. (Magnifique tombeau !) mais où les fédérés (veulent) ont soif de mourir ! [Les hommes y sont revenus à trois fois (...)] et un moment avec Vermorel (d'un côté) et Lisbonne (de l'autre) (on eut dit) immobiles, comme des cariatides, on eut dit un (bas relief de chef) pan de monument antique que deux cariatides gardaient, et sur lesquels s'acharnaient la colère (d'une armée) des barbares (qu'on aurait) !

[Au milieu sur la crête de cette barricade géante un enfant est monté tout d'un coup. Les cadavres de son père et son frère (étaient en bas, sa mère aussi) (étaient étendus en bas) (et... comme des assis (comme des) étaient en bas de la muraille armée (parmi les morts). (la tête) (assis contre) adossés par là contre une pierre, il avait lavé leurs blessures, et ils avaient la tête si pâle qu'on eût dit des bustes de marbre ! [(ils n'avaient pas) été frappés contre la poitrine, (et leur)]

(Puis ce retour sur)

Pour faire une civière, (un camarade de) à Lisbonne, (on a arraché un volet (en route. on a) à une fenêtre (sur lequel on l'a couché). on a jeté Lisbonne dans une charrette.

On a croisé Delescluze en route !

[C'est à ce moment qu'est venu Delescluze !) (C'est à ce moment qu'est venu L.) (Qui vient donc là, tout seul ?]

Il allait, lui, sans armes, la cravate dérangée, la face blême, l'œil déjà mourant, au devant de la mort.

Depuis dimanche, il agonise (il rale) il rale, [Il a la gorge. J'ai du approcher mon oreille de ses lèvres pour entendre les mots qui en sortent (hachés, dans un soupir d'essoufflement.) il a comme du rogomme dans la voix, cet ivrogne de la défaite. C'est qu'il a bu jusqu'à la lie un calice dont (il n'avait) il ne soupçonnait pas l'amertume (empoisonné), entré comme du poison dans les veines du vieillard) l'a empoisonné, (Il) [(qui a bleui ses lisières), ses fam) bleui l'ourlet de ses oreilles et qui...]

(Il s'est vu)

(Min) [Délégué à la guerre ! Il croyait (qu'il allait commander à ces bataillons) (être le général, ce Saint Just), (il croyait) qu'on (se rangerait) allait se ranger autour de sa vieillesse et que du haut de son passé il commanderait la (grande) publique agone !

(On) a crié d'abord puis prié, prié presque à mains jointes !

(Il a essayé de rigoler)

(Dans la déroute comme à la Commune, il est resté sans.)

(On) [Comme il m'a fait pitié hier quand (il a demandé grace pour) (il m'a tiré à part, au) il a demandé grâce pour un des suspects, (qu'on) que j'essayais de sauver et qu'on l'a bousculé, sans lui demander pardon, à lui. (Il) le vrai chef ! Il a failli tomber sous la poussée d'un (gringalet...) qui rêvait de mourir debout) (Tortillard...) (mêlé je ne sais comment à ces porte-vareuses lui qui se (croyait l'aplomb) (le poids et) croyait sur ce champ de bataille la majesté et l'aplomb d'une statue !

(Ce petit homme) J'ai eu l'occasion de le voir, (ce nabot au poil) ce gringalet – il était (dans les) un farouche dans les réunions, (eh...) et partisan acharné surtout de l'Union libre. ah mais oui.

Silvia DISEGNI

Université de Rome

NOTES

1. Indiqué en rouge. Nous avons reproduit le chapitre entier et conservé les fautes d'orthographe et de ponctuation de toutes les pages reproduites.
2. Dans la marge : « On a mal compris la déclaration de « devant la première ligne du paragraphe et donc devant : « la Minorité » ».
3. « Songé » a subi une correction en surcharge et devient : « Songeait ».
4. Il existe souvent dans le paragraphe des crochets plus épais qui semblent indiquer un moment de pose, l'aller à la ligne par exemple.
5. « été justes ! de l'avoir acquitté. C'est fini » est souligné au crayon rouge.
6. Indiqué en rouge. Nous reproduisons le chapitre en partie.
7. Cette dernière parenthèse correspond à un passage cerclé de rouge.
8. Le chapitre continue. Le reste correspond aux pages 552 et suivantes de *l'Insurgé*, O.C., t. II.
9. « A l'Hôtel de Ville » est le titre d'une partie de ce même chapitre. Le passage est à situer après les derniers mots de cette partie, O.C., t. II, p. 557.
10. C'est le titre d'une autre partie de ce même chapitre, O.C., p. 557...
11. Dans la marge, devant ce passage cerclé de bleu est écrit : « les responsabilités dangereuses ils ont voulu paraître ne pas (?) ». Le tout est barré de traits bleus.
12. Le titre de cette partie n'existe pas dans le manuscrit. Nous l'avons emprunté au texte imprimé car ce passage préfigure celui que nous trouvons dans O.C., t. II, p. 560-561.
13. Le titre de cette partie existe sur le manuscrit au-dessus du passage cité. Ce texte inédit est à placer avant le début de *Mercredi matin*, O.C., t. II, p. 571.
14. Dans la marge, devant ce paragraphe un peu plus hardi, Vallès a placé un point d'interrogation au crayon bleu.
15. Le titre de cette partie figure au feuillet 77. Ce passage inédit est à replacer à peu près à la suite du paragraphe commençant par : « Le mort est encore intact... », O.C., t. II, p. 577.

SANG COMMUNE MESURE

V comme vagir, vêtir et S comme salir, saigner, signer ; les noms Vallès et Vingtras semblent être déclinables selon une onomastique qui serait à la fois diachronique et dramatique.

Du Val originel, ventre de la mère à la « saignée des Vaincus de 71 » (« Semaine Sanglante » – « Saignée de Mai ») ; des premières marques vingtrasiennes : les « Vlin, Vlan » du fouet et les Vexations Vestimentaires aux Salissures dégradantes ou glorieuses... Il y a tout un itinéraire initiatique qui débute par une quête d'identité, signalée par des incertitudes au début de *L'Enfant*, et qui vise l'affirmation d'une signature. La marque, le seing de l'écrivain ne se sont pas imposés sans douleur et le moins qu'on puisse dire c'est que l'accouchement ne fut pas facile. Il faut sans doute rappeler que l'écriture journalistique a précédé celle du roman, que la censure imposait parfois des pseudonymes et que souvent Vallès lui-même s'ingéniait, par ses « jeux de noms », à brouiller les pistes. L'auteur tarde à signer ses œuvres, mais il est troublant de constater que celles-ci sont quasi régulièrement précédées par des deuils. Comme si Vallès écrivait et publiait pour combler le vide d'un parent disparu ou d'un espoir anéanti.

En avril 1857 (comme le général Aupick)¹, le père de Vallès meurt et c'est la publication de *L'Argent* précédé de la « Lettre à Jules Mirès ». Après la mort de sa sœur Marie-Louise en 1859, le journaliste se distingue par ses prises de position de plus en plus virulentes. L'écrasement de la Commune, mais aussi les décès successifs de sa mère et de sa fille poussent Vallès, sa correspondance en témoigne, à entreprendre la rédaction de la *Commune de Paris* et de la *Trilogie*.

Ainsi la mort semble fertiliser l'écriture vallésienne. La Commune avec ses 30 000 martyrs, marque une cassure et une étape unique ; elle apporte la primauté de la passion politique à un Vallès qui devient définitivement Vallès.

LA FOSSE COMMUNE : Au commencement était le cadavre.

Si le poteau de Satory « c'est notre crucifix à nous »², la mort dans Paris s'inscrit à chaque coin de rue : Vallès décrit le gobelet d'un célèbre « Biffin » entouré d'une couronne mortuaire, au mur d'un cabaret. Paris, lieu sacré de la douceur révolutionnaire, est à la fois le berceau et le tombeau de cette Commune que les Versaillais ont poursuivie jusqu'au topos nécrologique : le Père Lachaise.

Dans *L'Apprenti* de Gustave Geffroy, Paris est traité comme un mythe communard, c'est le Paris du pauvre et du souffrant ; le cimetière reflète l'injustice générale et possède son « enfer social », la fosse commune. Au-delà de son homonymie avec l'insurrection, cette dernière expression apparaît comme un toponyme se subsistant au mot « Paris ». Avec l'ampleur des combats et la fureur des représailles, la ville croule littéralement sous le poids des cadavres et se métamorphose en un vaste tombeau.

La fosse commune, espace marginalisé du cimetière, lui-même tenu à l'écart de la capitale (Zola évoque son « déménagement »), devient la métonymie de Paris. Dans *La Débâcle*, Paris est désigné par l'expression « cette tombe géante ». Le site n'est plus qu'une réduction du sépulcre qui s'étend inexorablement.

Vallès écrit dans *Le « Cri du Peuple »* :

« Le peuple qui, aujourd'hui, a vu passer nos morts, ne pardonnera pas ! Entre les meurtriers et lui, il y a un abîme d'effroi ou de haine, creusé aussi profond que la fosse énorme dans laquelle on a descendu les cadavres (...)

Plus vous entassez de cadavres, et plus vous avez de ces triomphes, plus le gémissement sera long et plus il pèsera d'horreur autour de ce charnier ! (...)

Ils étaient étendus ainsi une vingtaine ! les uns en chemise de pauvre, effrangée et trouée, d'autres qui avaient du linge fin ; plébéiens et bourgeois, mêlés pour la sépulture comme pour le combat !

Il en venait encore, dans la paille, au fond d'un omnibus, quand nous sommes partis ! On en amènera encore, peut-être demain, dix fois plus (...)

Le Père-Lachaise, un cimetière ; mais Paris un tombeau, — où ils seront enterrés vivants, s'ils sont victorieux, et qui refusera leurs cadavres s'ils sont vaincus ! ».³

Y a-t'il une analogie entre le Père-Lachaise et Paris ? L'emploi de la conjonction « mais » semble indiquer le contraire et le passage du mot « cimetière » au mot « tombeau » doit être signalé. Le cimetière du grec « koiméterion » (dortoir) est un espace inerte, un simple réceptacle ; tandis que le tombeau, du latin « tumere » (être enflé) ou « tumescere » (se gonfler), et qui semble se repaître de cadavres, est nécrophage. Déjà Vallès augure les limites de cette tumescence qui feront qu'un excédent sera rejeté.

Après avoir vu le topos, et puisque nous sommes en pleine nécrologie, rappelons la nécropsie que Paul de Saint-Victor fait d'un Paris anthromorphe.

« « La Commune s'installa sur le cadavre de cette ville inerte. Quand elle voulut se réveiller, quelques jours après, il était trop tard. »⁴

Cette Commune est considérée comme une tumeur dont il faut à tout pris débarrasser Paris :

« « *En finir !* le sinistre mot de juin 48, monstrueux en mars 71. »⁵

Nombreux, en effet, sont ceux qui se laissent séduire par la thérapie des médecins de Molière : saignée et amputation.

Écoutons quelques « Diafoirus » de cette seconde moitié du XIX^e siècle.

« « Mon cher Paris (...) le bain de sang qu'il vient de prendre était peut-être d'une horrible nécessité, pour calmer certaines de ces fièvres. »⁶

Dans les dernières pages de *La Débâclé*, Zola, par personnage interposé, explique :

« « C'était la partie saine de la France (...) qui supprimait la partie folle, exaspérée, gâtée par l'Empire, détraquée de rêveries et de jouissances ; et il lui avait fallu couper dans sa chair même, avec un arrachement de tout l'être, sans trop savoir ce qu'elle faisait. Mais le bain de sang, l'abominable holocauste, le sacrifice vivant, au milieu du feu purificateur. Désormais, le cadavre était montré jusqu'à la plus terrifiante des agonies, la nation crucifiée expiait ses fautes et allait renaître. »⁷

Remarquons l'emphase zolienne qui opère ici un déplacement de la chirurgie vers le charisme ; l'ablation devient une oblation. L'hécatombe n'a plus à être justifiée puisqu'elle émane de l'Irrationnel.

« « Les feux de peloton qui font justice des derniers insurgés ont paru, ce jour-là, comme la foudre du ciel lui-même anéantissant les coupables. »⁸

« En finir ! »... Le ton a été donné par Thiers, le 22 mars 1871, devant l'Assemblée : « l'expiation sera complète ». Puis s'est formé un chœur d'écrivains qui fait monter les enchères, à l'instar de ce dispositif que nous avons appelé la tumescence et qu'illustre remarquablement la correspondance de Leconte de Lisle :

« « J'espère que la répression sera telle que rien ne bougera plus et, pour mon compte, je désirerais qu'elle fût radicale. »⁹

Le 31 mai, dans son *Journal*, Goncourt partage les mêmes sentiments :

« Enfin la saignée a été une saignée à blanc (...) ».

Le glas sonne pour la Commune, c'est le « dernier soupir de la Commune expirante »¹⁰, et déjà le deuil envahit Paris.

« « Vous ne sauriez-vous faire une idée de la grande ville ainsi abandonnée, de ses rues sales, de la tristesse des promenades (...). C'est une anarchie sépulcrale, une émeute qui s'agit dans un vide de plus en plus grand, une révolution mélancolique et funèbre. »¹¹

Un mois plus tard, Goncourt exulte :

« « (le) tocsin (...) bruit sinistre qui me remplit de joie et sonne pour Paris l'agonie de l'odieuse tyrannie. »¹².

Le but semble être atteint : les barricades sont tombées, les insurgés fusillés par milliers à Satory, et la Commune n'existe plus ; il conviendrait de refermer le tombeau,¹³ mais celui-ci résiste :

« « On avait pensé d'abord qu'après tant de jours d'incendie et de meurtre, il fallait que la nuit du tombeau renfermât toute cette horrible histoire. Un seul mot ne devait-il pas suffire ? Ce mot eût été une épitaphe : ci-gît les crimes de la Commune ! Mais quoi qu'on fasse, l'histoire prend sa vie dans les tombeaux. Elle défie le silence, elle illumine la nuit. Rien de ce qui a été ne peut être anéanti. »¹⁴.

Il y a ces cadavres qui encombrant la capitale malgré « des ordres sévères qui ont été donnés pour que les morts ne séjournent pas dans les rues ». Zola s'acharne encore outrageusement sur ces corps sans vie qui semblent toujours menaçants :

« « Les bandits, qui, pendant leur vie, ont pillé et incendié la grande cité, vont l'empester par leurs cadavres. On craint que le choléra ne naisse de l'horrible massacre. Jusque dans leur pourriture, ces misérables nous feront du mal. »¹⁵

Il constate que Paris n'est qu'un « vaste cimetière où les bras manquent pour ensevelir les morts », se plaint de la lenteur des bûchers installés aux Buttes-Chaumont pour brûler les fusillés, et préconise l'emploi du pétrole : « au moins cette huile maudite servirait à une besogne utile ». D'ailleurs, un journal a proposé d'employer les prisonniers « à cette besogne répugnante de brûler les morts ». ¹⁶ Les fosses sont remplies de chaux vive pour achever leur consommation. Consommer, consumer, sans parvenir au « consummatum est » de *L'Évangile*.

Ces cadavres sont autant de « restes » qui témoignent encore de la Commune ; des débris qui défient l'anéantissement. Après avoir fait disparaître la vie, il faut détruire le cadavre. On n'en finit pas de s'en débarrasser ; sans compter ces faux cadavres qui nécessitent quelques « exhumations » dont Karl Marx a pu lire les récits dans la presse de l'époque :

« « *Le Temps*, qui est un journal prudent, et qui ne donne pas dans la sensation, raconte une épouvantable histoire de gens mal exécutés et enterrés avant que la vie fut éteinte. Un grand nombre furent brûlés sur place derrière Saint-Jacques-la-Boucherie, certains d'entre eux, très superficiellement. En plein jour, le grondement des rues animées empêchaient de rien remarquer, mais dans le calme de la nuit les habitants des maisons du voisinage furent éveillés par des gémissements lointains, et au matin une main crispée fut aperçue perçant le sol. On donna l'ordre, en conséquence d'entreprendre des exhumations... Que beaucoup de blessés aient été enterrés vivants, je n'en ai pas le moindre doute. »¹⁷

Lorsque, malgré les mitrailleuses, il s'avère impossible d'abattre tous les communards, viennent les arrestations en masse, l'exécution de victimes choisies arbitrairement dans les rangs des prisonniers, la relégation des autres dans de grands camps en attendant leur comparution devant les conseils de guerre. Certains sont déportés en Nouvelle Calédonie, que Vallès désigne par l'expression « tombeau à ciel ouvert ». ¹⁸

Mais au grand regret de Zola : « J'ai bien un peu de chagrin en voyant que tous les imbéciles ne sont pas morts ». Certains, plus chan-

ceux, échappent aux « éternels massacres d'hommes et étranglements d'idées » (Vallès).

« « Perdus ! Sauve qui peut ! la haine brouille la vue des Versaillais. »¹⁹

Dans leur aveuglement, les Versaillais exécutent des sosies de Victorine Brochet, de Billioray et de Vallès. Massacre de simulacres qui souligne à nouveau la hâte d'en finir. Mais les personnages subsistent, et pourtant on les croit morts. Hugo et Zola parlent à maintes reprises de l'exécution de Vallès ; *Le Gaulois* publie l'exécution d'un Vallès, encore un faux, car l'homme qu'on martyrisa abominablement le 24 mai était un étudiant en médecine, sans doute étranger à la Commune.

« Le 24 mai 1871 fut assassiné, sous le nom de Jacques Vingtras, un jeune homme qui s'appelait Alexandre Martin et qui réprouvait l'insurrection ». ²⁰

Des articles faussement nécrologiques d'abord, parce qu'on croyait que Jules Vallès avait été exécuté pendant la semaine sanglante, puis réellement nécrologiques en 1885, et en particulier celui de Brunetière pour qui Vallès est le type même du fou dont il faut expulser les œuvres hors de la littérature, révèlent que la question essentielle est bien l'élimination des restes. Ces restes, ce sont aussi bien les communards que leurs œuvres. De cette littérature, que les représentants de « l'ordre » essayaient d'enterrer vivante avec les fusillés, il est aujourd'hui très difficile de savoir au juste combien d'œuvres périrent pendant la semaine sanglante.

Deux poèmes de Rimbaud, « Amants de Paris » et « Mort de Paris », (lettre du 15 mai 1871 à Demy) auraient disparu ainsi que la partie rédigée de *L'Histoire de Vingt Ans* de Vallès²¹, à laquelle il faudrait sans doute rajouter une collection autographiée. Le 25 mai les manuscrits de Chatelain sont enlevés au cours d'une perquisition. Verlaine, chef du « service de presse » pendant la Commune, a vu son album des « Vilains bonhommes » détruit par les bombardements. Durant la proscription, Vallès « ensevelit » ses manuscrits dans une boîte (sorte de cercueil) pour échapper à la censure. Il avait déjà usé d'un instrument simulé du même ordre pour échapper à la répression : une charrette dans laquelle il fit « le métier de ramasseur de cadavres ». A ceux qui disent « Je vous dis qu'il s'est échappé en croque-mort », il répond par deux fois dans *L'Insurgé*, et *Le Cri du Peuple* du 22 août 1884, en racontant scrupuleusement sa fuite. Déguisé en ambulancier (encore le vêtement !), il exhibait alors un papier qui portait « écrit dans sa pâte de bande à journal » : « Reçu du docteur Jolyen, sept cadavres ». Vallès s'exile et c'est par contumace que le 4 juillet 1872 la peine de mort est prononcée contre lui par le 6^e Conseil de Guerre de Versailles.

Le massacre des simulacres ne pouvait toucher Vallès qu'indirectement et ses effets sont perçus a posteriori.

« Le lendemain du jour où elle avait entendu dire que son fils était fusillé, (ma mère) avait pris le lit et, au bout de deux mois, était morte. »²²

La sentence du 4 juillet 1872 condamne Vallès à une perte sans nom et sans sépulcre. Dans une lettre datée du 4 janvier 1878, il confie à Hector Malot : « Mais être absent-et, en plus, n'avoir pas de nom, être mort – c'est terrible ! ». La perte du nom, « la chose capitale » selon Flaubert, est l'acte codicillaire au génocide qui porte le coup fatal dont on ne se relève pas.

Voici le fils sans nom avec une mère sans vie. Le travail du deuil s'avère une nouvelle fois nécessaire. Dans Paris, il fallait sauver sa peau sous un accoutrement macabre ; à Londres il faut un nom, quoi de plus naturel que de se « ressourcer » à la mère ? Vallès endosse, comme un habit de deuil, le nom de jeune fille de celle dont il avait déjà hérité à sa naissance du prénom. La correspondance avec Hector Malot nous prouve que ce nom sert d'adresse (lettre datée fin janvier 1873) et de signature (lettre du 2 septembre 1874)²³. Le nom *Pascal*, issu d'un mot hébreu qui signifie « passage », présage à lui seul d'une résurrection.

« Mort l'enfant, mort le père ! l'herbe avait été fauchée et refauchée sur les deux fosses. Et voilà qu'une de ces tombes se rouvrait !... »²⁴

Le 29 novembre 1879, quelques mois à peine avant l'Amnistie, dans l'article « Lettre d'un fusillé », paru dans le numéro 1 de *La Rue*, Vallès met en scène cette résurrection :

« Les fusils partirent, mais les balles ne m'atteignirent point, elles allèrent frapper d'autres têtes : il y avait tant de fumée dans l'air – la fumée de la poudre et du sang. Je passai longtemps pour mort, me voilà ressuscité. – Salut camarades. »

Pas de fumée sans feu – et l'on songe au Phénix (du grec *phoinix* : « pourpre »)²⁵ qui renaissait de ses cendres et réapparaissait avec éclat. A celui qui est capable d'un tel prodige, tout est possible. Le 28 octobre 1883, Jules Vallès reprend le titre du *Cri du Peuple* de 1871 : « l'enseigne calcinée du journal qui vécut et mourut dans un brasier. »

Dans l'éditorial de ce premier numéro, un mort est mis en exergue :

« Je me suis rappelé souvent cet insurgé de hasard, et son cadavre se dresse devant moi à cette minute où je ressuscite un autre mort – un journal qui, lui, a eu son nom accroché aux gémonies et qui tomba avec fracas sur le champ de bataille où l'inconnu de Belleville se vengeait en aveugle et tirait contre un monde. »²⁶

Les cendres et les morts, comme le fumier zolien – « tout ce sang, toutes ces ruines seront le terrain de quelques floraisons » –²⁷, ou la charogne baudelairienne, sont autant de restes régénérateurs.

« Nous nous retrouvâmes, vers midi, je ne sait comment, derrière un corbillard qui emmenait un insurgé tué le 3, à nos côtés, rue Saint-Jacques ».²⁸

Les enterrements de Victor Noir, de Charles Hugo et de bien d'autres sont des moments privilégiés pour l'action politique et la création artistique. La caricature, par Gill, de Vallès en chien suivant un corbillard, est révélatrice. Une scène de *L'Insurgé* illustre cet ensemenement par le cadavre. Huit mois (le temps d'une gestation) après l'enterrement

de Murger, Vingtras annonce : « C'était mon livre, le fils de ma souffrance, qui avait donné signe de vie devant le cercueil du bohème enseveli en grande pompe et glorifié au cimetière, après une vie sans bonheur et une agonie sans sérénité ». Quelques pages plus loin nous pouvons lire : « L'enfant est sorti... Celui dont le premier tressaillement date de l'enterrement de Murger ! ».

Ne soyons pas surpris, à la lecture du *Cri du Peuple* du 26 mai 1884, que la Commune renaisse dans un cimetière :

« Ils croyaient l'avoir enterrée, cousue dans une vareuse de fédéré. Elle ressuscite, et la voilà qui renaît au milieu des couronnes et des fleurs ».²⁹

Xavier LEMAITRE,
Poissy

NOTES

1. Les écrivains évoquent et décrivent maintes fois ces deux fléaux du XIX^e siècle que sont les problèmes familiaux et la pénurie d'argent. Ils reviennent comme des « leitmotives » dans les correspondances de Vallès et Baudelaire (qui du reste ne s'appréciaient guère). Le père du premier meurt la même année que le beau-père du second. Autre coïncidence : il est quand même troublant de constater que 1857 est également l'année où l'auteur des *Fleurs du Mal* se voit infliger une très lourde amende.

2. *L'Insurgé*, chapitre XXXV.

3. *Le Cri du Peuple* du 8 avril 1871, intitulé « LES MORTS » E.F.R. p. 134. Déjà, Jules Vallès renforce le processus de tumescence et le brandit contre ses ennemis. De plus, la présence de la mère identifiant son fils semble défier symboliquement la disparition. La fracture du cerceuil fait apparaître le visage du communal mort au combat : « Mais il y avait là des mères toutes pâles, penchées sur des bières tronquées, qu'on avait guillotinées à coups de scie, pour qu'on vit la tête des morts ».

4. « L'Orgie rouge », 13 juin 1871, in *Barbares et Bandits*.

5. Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, Maspero, p. 107.

6. Zola, *Le Sémaphore de Marseille*, 3 juin 1871.

7. Zola, *La Débâcle*, chapitre VIII, (c'est Maurice, communal « repenté », qui parle).

8. Zola, « Paris, le 1^{er} juin 1871 », « Lettres de Paris », *Le Sémaphore de Marseille*. Textes réunis par Nicole Priollaud, un 1871 : *La Commune de Paris*. LES REPORTERS DE L'HISTOIRE, p. 84.

9. Leconte de Lisle, lettre du 29 mai 1871 à J.M. de Hérédia citée par Paul Lidsky, in *Les Ecrivains contre la Commune*, Maspero, p. 76.

10. Victorine Brochet, *Souvenirs d'une morte vivante*, (Maspero).

11. Zola, « Lettres de Paris », *Le Sémaphore de Marseille*, 28 avril 1871.

12. Goncourt, *Journal*, dimanche 21 mai 1871.

13. Il y aurait beaucoup à dire sur cette volonté radicale de tout effacer. Citons Maxime du Camp : « On a beau inventer des légendes, les propager, les mettre en prose ou en vers ; on a beau parler de la grande bataille du Père Lachaise, des 40 000 exécutions sommaires, de l'héroïsme des communalards, de la férocité des soldats, tout cela tombe, tout cela tombera devant l'étude impartiale des faits ; les auteurs de ces erreurs volontaires ne seront pour leurs frais d'imagination, et d'elles-mêmes ces historiettes rentreront dans le néant ». *Episode de la Commune (1875-1877)*, « La Commune à l'Hôtel de Ville », in 1871 : *La Commune de Paris*, s. p. 172.

Pour réellement en finir avec la Commune, il fallait la faire oublier. A ce titre, le silence de quelques écrivains et la « discrétion » des manuels d'histoire sont très révélateurs.

14. Arsène Houssaye, *Le Chien perdu et la femme fusillée*, 1872 (postface).

15. « Paris, 29 mai 1871 », « Lettres de Paris », *Le Sémaphore de Marseille*.

16. *Ibid.* Comment traiter économiquement du cadavre, si ce n'est par l'imaginaire ? Des écrivains ont confié cette résorption à la nécrophagie – art de liquider les restes : « Un loup mangé par les loups. La bande y passera » (Zola).

Dans *Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, Elimir Bourges décrit des scènes de cannibalisme dans le cimetière du Père Lachaise.

17. Correspondance de Paris de l'*Evening Standard*, 8 juin. Karl Marx, *La Guerre civile en France*, Editions sociales, Annexes p. 92.

18. *Le Réveil*, 21 janvier 1878.

19. *L'Insurgé*, chapitre XXXIV.

20. Vallès, extrait d'un article paru sous le titre « Journal d'Arthur Vingtras » dans le *Gil-Blas* du 28 mars 1882 ; *Littérature et Révolution*, E.F.R., p. 405.

21. Les titres des deux poèmes de Rimbaud figurent dans les *Œuvres Complètes*. Edition de La Pléiade p. 255.

L'Histoire de Vingt Ans est citée par Gaston Gille dans l'édition du Livre Club Diderot, vol. II, p. 61.

22. Vallès, article « Mon Gosse », *Le Réveil*, 26 novembre 1882.

23. *Correspondance avec Hector Malot*, E.F.R., p. 44 et 48.

24. Vallès, *La Dompteuse*, chapitre II, Livre Club Diderot, vol. IV, p. 339.

25. Polysémie du mot *pourpre* : « Par ce soleil levant cette descente des civières toutes barbouillées de pourpre humaine », (*L'Insurgé*, chapitre XXI). Souvent chez Vallès, la couleur du sang est en symbiose avec celle du drapeau ou du vin et brille avec éclat comme l'aurore ou le crépuscule. Dans *L'Insurgé*, la « grande blouse inondée de sang » représente un ciel parisien qui, malgré son aspect macabre, est encore chargé d'espoirs ; ce n'est pas le ciel angoissant ou apocalyptique qu'observe Renée à la fin de *La Curée* ou Jean à la fin de *La Débâcle* de Zola.

26. Editorial du *Cri du Peuple*, n° 1, 27 octobre 1883, E.F.R. p. 313.

27. Zola, 4 mai 1872, article paru dans *La Cloche*.

28. Vallès, « UN CHAPITRE INEDIT DE L'HISTOIRE DU DEUX DECEMBRE », *Le Courrier de l'intérieur*, 8 septembre 1868. Edition de La Pléiade, p. 1075.

29. On retrouve ce mythe de la résurrection illustré, en 1896, par un poème d'Olivier Souètre : *La Commune Ressuscitée* et, en 1891, dans une phrase extraite de *Mes souvenirs de la Commune* : « D'où la Commune de 71, qui a bien valu celle de 93, plus pure, plus faible, donc plus admirable (voir le vrai sens du mot, qui serait "épatante") et qui n'est peut-être pas si morte que ça ». Avec, dès 1880, les manifestations devant le Mur des Fédérés, puis les obsèques de Vallès et enfin les anniversaires, on multiplie les occasions d'évoquer le passé avec ses luttes et ses espoirs. Ce refrain de Pottier en témoigne :

« C'est la hache de Damoclès
Qui plane sur leur têtes.
A l'enterrement de Vallès
Ils en étaient tout bêtes.
Fait est qu'on était fier tas
A lui servir d'escorte !
C'qui prouve en tout cas

Nicolas

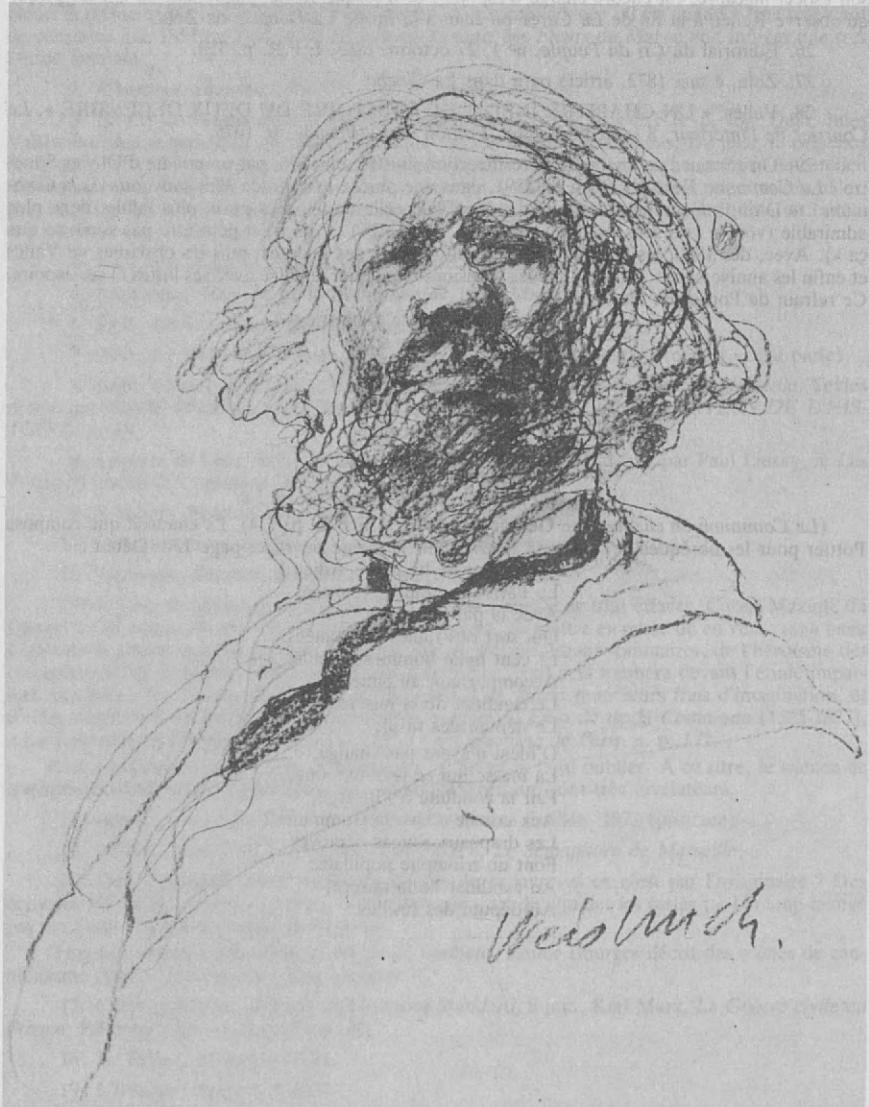
Qu'la Commune n'est pas morte ! ».

(*La Commune en chantant* de Georges Coulonges, E.F.R. p. 134). La chanson que composa Pottier pour les obsèques de Vallès se trouve dans le même ouvrage, page 130. Début :

Paris vient de lui dire : Adieu !
Le Paris des grandes journées,
Avec la parole de feu
Qui sort des foules spontanées.
Et cent mille hommes réveillés
Accompagnant au cimetière
Le candidat de la misère,
Le député des fusillés.
D'idéal n'ayant pas changé,
La masse qui se retrouve une,
Fait la conduite à l'Insurgé,
Aux cris de : vive la Commune !
Les drapeaux rouges déployés
Font un triomphe populaire
Au candidat de la misère,
Au député des fusillés.

.....

24 Valles, La Dominiens, chapitre II, Les Grottes de la Vallée, vol. IV, p. 238.
 25 Poésime du mot pourpre. « Par ce mot pourpre, on entend une personne qui a des idées de grandeur humaine ». Il s'agit, en fait, d'un mot qui a été inventé par le poète. On trouve ce mot dans le dictionnaire de la langue française de Littré, sous le mot pourpre, à la page 1000.



26 V. Valles, op. cit., p. 238. On trouve ce mot dans le dictionnaire de la langue française de Littré, sous le mot pourpre, à la page 1000.
 27 Valles, op. cit., p. 238. On trouve ce mot dans le dictionnaire de la langue française de Littré, sous le mot pourpre, à la page 1000.
 28 Valles, op. cit., p. 238. On trouve ce mot dans le dictionnaire de la langue française de Littré, sous le mot pourpre, à la page 1000.
 29 Valles, op. cit., p. 238. On trouve ce mot dans le dictionnaire de la langue française de Littré, sous le mot pourpre, à la page 1000.

DOCUMENTS

A – L'INTERNEMENT DE JULES VALLES. RAPPELS ET PRECISIONS ¹

En décembre 1845, la famille Vallez s'installe à Nantes. Jules Vallès redouble sa troisième au Collège Royal où son père va être nommé professeur. En 1848, Jules Vallès est en rhétorique ; les journées de février éveillent en lui ses premières ardeurs révolutionnaires. Il a alors 16 ans et sera une figure de proue du fameux « Club républicain de la Jeunesse de Bretagne et de Vendée » animée par son ami Charles Louis Chassin, que l'on retrouvera sous les traits de Matoussaint dans *Le Bachelier*. Le club exige l'abolition du baccalauréat et « la liberté absolue de l'enfance ».

La révolution de 1848 échoue. A Paris, l'insurrection de juin est sauvagement réprimée. En août, Jules Vallès rate ce bachot qu'il rêvait de voir disparaître. Il part pour Paris redoubler sa rhétorique. Au début de l'année 1851, il fait partie d'un groupe d'amis composé de Chassin, retrouvé dans la capitale mais aussi d'Arthur Ranc, d'Arthur Arnould et de quelques autres, tous mis en scène dans *Le Bachelier*. Ils vont participer aux manifestations étudiantes contre l'interdiction du cours de Michelet et resteront très actifs jusqu'au 2 décembre pour se dresser alors contre le coup d'état de Louis Napoléon Bonaparte. Jules Vallès ne passera pas inaperçu : à Nantes, son père est au courant de ses exploits et craint de perdre son poste. Il somme son fils, mineur, de rentrer.

Le 21 décembre, jour du plébiscite, Jules Vallès regagne Nantes. Les retrouvailles avec son père seront terribles : Vallès ne revient ni contrit, ni repentant. Son professeur de père n'a plus qu'une idée : faire passer les « folies barricadières » de son fils pour de la démente.

L'INTERNEMENT

Le professeur Vallez décide de faire hospitaliser son fils selon la procédure du « placement volontaire », conformément à la loi du 30 juin 1838 sur les aliénés (encore en vigueur actuellement).

Pour cela, il lui faut réunir une demande d'admission (qu'il rédigea lui-même le 31 décembre) et un certificat médical attestant l'aliénation mentale. Il fait appel au docteur Jean-François Lequerré, alors installé place Saint-Pierre. C'est un ancien chirurgien de la Marine, membre résident de la Société Académique de Nantes : un notable. Il établit ce certificat avec circonspection et parle « d'exaltation ». La loi de 1838, promulguée pour éviter les internements abusifs, prévoyait un autre verrou de sécurité : le médecin de l'établissement doit établir un « certificat immédiat » destiné au préfet et justifiant l'internement, et un second 15 jours plus tard confirmant ou rectifiant le précédent. Ils furent ainsi rédigés : – (Vallès)... « est affecté d'aliénation mentale caractérisée par la croyance à des tourments imaginaires avec tendances suicides prononcées et complication d'une affection organique cérébrale. Cet état exige des soins spéciaux et la séquestration dans une maison d'aliénés ». (2 janvier 1852). ²

– (Vallès)... « est affecté d'aliénation mentale caractérisée par une faiblesse d'intelligence avec lésion organique du cerveau et de désordres instinctifs dans ses actions ». (15 janvier 1852).

La vie de Vallès à Saint-Jacques fut un enfer. La promiscuité avec de véritables déments l'épouvanta et le marqua à vie. Il fut peut-être même blessé par un autre interné. Grâce à la complicité d'un employé de l'hôpital, il fait parvenir à Arnould (dont le père était professeur d'Université) une lettre l'informant de sa situation. Le

groupe d'amis du quartier latin ne l'avaient pas oublié et s'inquiétait de ce silence. Aussitôt, les deux Arthur, Ranc et Arnould, écrivent à Vallez-père en le menaçant de faire scandale si Jules n'était pas libéré. Par retour de courrier, monsieur Vallez les rassure et leur annonce la sortie prochaine de son fils.

Effectivement, l'évolution de la « maladie » de Jules Vallès fut... étonnante si l'on en croit les observations médicales mensuelles du médecin de Saint-Jacques : Janvier : - « Croyance à des tourments imaginaires, tendances suicides prononcées, monomanie ». Février : - « Amélioration. » Mars : - « Guérison de la maladie ; peut être mis en liberté. - Sortie le 2 mars 1852 ».

Selon Arthur Ranc, il ne semble pas que ce soit sa lettre qui fut la cause de ce revirement mais plutôt la prise de conscience du médecin de l'asile du poids de sa responsabilité. Il est, en effet, certain qu'il ne s'agit pas d'une erreur de diagnostic. Qui est donc l'auteur de cette forfaiture ?

Il s'agit du docteur Camille Bouchet, médecin-chef à Saint-Jacques de 1833 à 1854, date de sa mort. Pourtant, toute la pratique du docteur Bouchet s'inscrit en faux contre de tels actes. Fondateur de l'hôpital Saint-Jacques, il en avait fait un établissement moderne et s'était montré un défenseur acharné des aliénés. Aliéniste novateur, il avait instauré le travail des internés à des fins thérapeutiques. Disciple de Pinel, il mit un terme à l'enchaînement des malades. Auteur de plusieurs écrits sur la monomanie (une psychose), il savait mieux que quiconque que l'on n'en guérit pas en trois mois... Il fit paraître en 1848 un article³ affirmant que la folie était causée par l'organisation actuelle de la société. Il préconisait l'organisation de l'asile selon les principes du « communisme » pour que l'individualité sociale se fonde dans la vie communautaire. Alors, comment expliquer cet internement abusif ?

La raison la plus probable est la connivence idéologique avec le père de Jules Vallès. Le docteur Bouchet s'était rallié à l'Empire et prêta serment le 15 juin 1852. Il comprenait les terreurs de Vallez père et il est à craindre que Bouchet ne fût convaincu d'agir dans l'intérêt de Jules Vallès. Les bonnes intentions ne rendant pas moins condamnables cet usage de la psychiatrie.

Enfin, il faut noter la parfaite « légalité » de cet internement. Il n'a pas été utile de suborner le préfet ou la Commission administrative des Hospices. Le consensus idéologique des trois intervenants (père, médecin de famille, médecin de l'hôpital) a suffi. L'admission et la sortie de Jules Vallès ont été normalement enregistrées par la Commission administrative dans ses deux séances du 2 janvier et du 5 mars. La loi de 1838 a été dévoyée mais parfaitement respectée.

Jules Vallès ne fut pas le seul de la famille qui séjourna à Saint-Jacques. Quelques mois après sa sortie, sa sœur cadette, Marie-Louise était internée à son tour :

« Au bout de deux mois, on l'a délivré mais sa sœur a été tellement émue d'entendre dire que son frère XVIII était fou qu'elle est tombée malade et va, dit-on, en mourir. » (*Le Bachelier*, XIII).

NOTES

1. Sur ce point A, les faits sont connus : cf. H. Guillemin, G. Gille, R. Bellet (Ed. Pléiade, *Chronologie*), etc... Mais on trouvera ici, outre de salutaires rappels, quelques détails supplémentaires, et des compléments bibliographiques (Note de la Revue).

2. Ces rapports et les suivants ont été publiés par le docteur Benon, successeur de Bouchet à Saint-Jacques, dans *La Nouvelle Revue* du 15 décembre 1918. Ces documents d'archives ont été détruits pendant la dernière guerre.

3. *Annales Médico-psychologiques* - Tome XII. 1848.

BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE

De son vivant, Vallès a gardé le silence sur cet épisode douloureux de sa vie. Les allusions contenues dans *Le Bachelier* sont très discrètes. Il avait fait promettre le secret à toutes les personnes mises dans la confidence. Ce n'est qu'à sa mort que paraîtront différentes informations.

JOURDAIN Frantz : *Un Vallès ignoré*, in *La Vie Moderne* des 14, 21 et 28 mars 1885.

SEVERINE : *Vallès « mauvais fils »*, in *Le Cri du Peuple* du 24 mars 1885 (en fait, l'article reproduit le texte de F. Jourdain dont Séverine confirme la véracité).

RANC Arthur : *Causerie*, in *Le Voltaire* du 29 mars 1885.

LE CRI DU PEUPLE du 7 avril 1885, (cet article non signé reprend le texte d'A. Ranc).

SEVERINE : *Pages Rouges* - Paris 1893.

CALLET Albert : *Jules Vallès et ses amis*, in *La Nouvelle Revue*, septembre-octobre 1918.

Après l'internement de Jules Vallès, manifestement en état de santé, la commission d'hygiène eut à lui parler et le docteur Bouvier, en pleine intelligence sur le régime de l'internement de Mont-Lignon. Il semblait pourtant qu'il était bien malade. Mais le carnet de soins de Vallès, remis à la commission, était tout autre. Mais le carnet de soins de Vallès, remis à la commission, était tout autre. Mais le carnet de soins de Vallès, remis à la commission, était tout autre.

Je vous jette ce rôle-mêlé et comme d'habitude ces questions-là, car je suis justement arrivé à ce moment de la bataille. Un combattant m'a raconté le récit de la bataille d'Arago et les agissements de... Si vous voulez le 23, vous pourrez joindre des notes à celles que j'ai amassées déjà. Ce que je voudrais surtout, c'est d'être sûr de ne pas avoir oublié de mentionner quelque chose de la même ou la façon, si elle était-elle morte en même temps.

B – L'INTERNEMENT DE MARIE-LOUISE VALLEZ

Le 1^{er} février 1853, Marie-Louise Vallez est internée à son tour à Saint-Jacques, en « placement volontaire » par le docteur Bouchet (celui qui avait interné son frère).

Le 10 février, le professeur Vallez fait parvenir à la Commission Administrative des Hospices de Nantes une lettre pour demander un rabais sur le prix de pension de sa fille. Dans sa séance du 11 février, la Commission lui répond :

– « ... Vu les malheurs qui l'affligent depuis un an, décide que Mademoiselle Marie-Louise Vallez, sa fille, placée volontairement au quartier des aliénés de Saint-Jacques le 1^{er} de ce mois, à la deuxième classe des pensionnaires sera maintenue et que Monsieur Vallez ne paiera, suivant traité qui sera passé à cet effet, que le prix de journée de un franc et vingt centimes de la troisième classe. »¹.

Il existait en effet trois prix de pension différents à Saint-Jacques : – 1^{ère} classe : 3 francs par jour – 2^e classe : 2 francs – 3^e classe : 1 franc 20. Les prestations hôtelières étant bien différentes selon le prix. Jules Vallès, pendant son internement, se trouvait également en 2^e classe, mais son père payait le tarif correspondant. Le prix des pensions était payable d'avance, par mois. Il semble que Louis Vallez ait profité au maximum des mois payés : Jules Vallès entre un 31 décembre et sort le 2 mars ; sa sœur entre un 1^{er} février. Malgré ces conditions avantageuses et parfaitement exceptionnelles, le prix de la pension de Marie-Louise cessera d'être versé après le décès de son père (le 18 avril 1857).

Le 31 décembre, elle émarge à Saint-Jacques sur la liste des « aliénés indigents dangereux »² à la charge du département. Elle sera donc transférée dans son département d'origine, la Haute-Loire. Elle arrive à l'asile de Montredon le 1^{er} février 1858 et y meurt six mois plus tard, le 17 août.

Après l'internement de Jules Vallès, manifestement abusif, rendu possible par la connivence idéologique entre Vallez-père et le docteur Bouchet, on peut s'interroger sur la légitimité de l'internement de Marie-Louise. Il semble pourtant qu'elle était bien malade ; c'est ainsi que la considérait son frère qui ne s'employa pas à la faire sortir de Saint-Jacques.

Michel AUSSEL
Paris

NOTES

1. Archives Départementales de la Loire-Atlantique : Archives hospitalières, E 94 et H 17.
2. Archives hospitalières, G 20.

LETTRE DE JULES VALLES
A M. DANSIN, PROFESSEUR D'HISTOIRE¹

23 rue de Tournon

Paris, 23 mars 1869

Vous êtes, monsieur, un de ceux qui m'avez témoigné le plus de sympathie, en mes jours de vie obscure et pauvre. Je ne suis pas aujourd'hui bien riche ni bien célèbre ; cependant j'aurai tort de me plaindre et j'ai survécu à plus d'un qui valait mieux que moi. Notre génération a été, par les hasards de l'histoire, si douloureusement malheureuse !

Les hasards de l'histoire ? Est-ce le hasard, est-ce la loi. Je me souviens que vous m'avez fait réfléchir plus d'une fois sur ce grave sujet, quand seul dans mon lit de *pion*, je songeais à la leçon que vous nous aviez faite, le jour, d'une voix sympathique et éloquente, et que j'essayais de comparer les peuples et les âges.

J'écris en ce moment l'histoire de l'insurrection de Juin.

Vous fûtes un des acteurs, monsieur, et j'ai lu dans un des livres que cette tragédie a fait naître que vous étiez entré l'un des premiers au Panthéon. Vous fûtes même témérement courageux. J'ai connu quelques-uns de ceux qui furent des héros en redingote et en blouse, en ces heures solennelles de Juin, des deux côtés des barricades. Je viens vous demander de vouloir bien, à votre tour, mettre à la disposition de l'historien, vous qui avez fait de l'histoire en soldat avant d'en faire en orateur, le trésor de vos souvenirs et le plus tragique de vos sensations. Celui qui a vu se rappeler des détails, des mots, une blessure, un cri, la chute d'une statue, le geste d'un mourant, qui aident à rendre vivant, de nouveau, le monde de la guerre ! Puis il y a eu autour de ce Panthéon, m'a-t-on dit, des hécatombes d'hommes. Les mobiles fusillèrent ceux qui s'étaient rendus et l'on acheva des vaincus qui respiraient encore !

Il faut, pour l'honneur même des combattants honnêtes, que les assassinats soient signalés, assassinats commis par les gens de l'ordre ou les gens de l'émeute. Mon ami Louis Mesnard gagna trois ans de prison et dix mille francs d'amende à avoir osé tout dire. Mais le canon de Juin fumait encore et le sang luisait sur les pavés ! D'ailleurs, et je vous le promets, j'y mettrai une implacable impartialité. Sobre comme Lénou, je jetterai simplement les faits dans la balance. Je vous prie donc de me fournir les renseignements simples ou saisissants que vous avez recueillis sur le pavé sanglant, de me dire combien vous croyez qu'il eut d'hommes en ligne, en ces jours néfastes, si vous avez assisté à des égorgements lâches ou salué dans le camp des révoltés des hommes de grand cœur et de grande tournure. Refaites-moi le tableau avec cette chaleur que nous sentions quand vous parliez même du passé ; et je verrai se relever les cadavres, remuer les combattants, je saurai comment ils étaient faits après tant de poudre brûlée et de boulets partis, où était l'artillerie, où s'arrêtait la barricade, s'il y eut des épisodes bizarres ou sinistres, quand on fouilla le Panthéon. Peut-être avez-vous entendu fusiller Raguinard, peut-être avez-vous vu passer la horde de furies qui rôdait sur les pas des soldats et qui cria : *Mort !* à la barrière d'Italie, quand de Bréa y était ! Avez-vous connu de Bréa ? Avez-vous vu tomber Damesme ? Le long de la route, après la prise du Panthéon, pouvez-vous ramasser quelques précieux souvenirs ? Les maisons Payer Jubé, les vites-vous envahies par les insurgés ? Comment étaient les ambulances ; Dozery est-il encore vivant ?...

Je vous jette pêle-mêle et comme d'autorité ces questions-là, car je suis justement arrivé à ce moment de la bataille. Un combattant m'a raconté le marché énergique d'Arago et les agissements de Dupont². Si vous étiez là le 23, vous pourriez ajouter des notes à celles que j'ai amassées déjà. Ce que je voudrais savoir surtout, c'est l'aspect de l'état-major bourgeois et celui de la plèbe en révolte. Était-ce le calme ou la fureur, la rue était-elle muette ou agitée ? Vous auriez le talent de me peindre ça en deux mots, et j'essaierais d'écrire une belle page.

Vous m'y aidez, ne serait-ce que pour me faire pardonner mes mauvais devoirs de jadis ! Je compte sur votre noble obligeance comme vous pourrez compter sur ma discrétion dans la mesure où vous pourrez l'exiger, s'il est des faits dont votre position et vos relations vous conseillent de ne point signer la comique ou lugubre exactitude.

— Peut-être cette lettre vous arrivera-t-elle à Paris par ricochet, pendant ces jours de Pâques. En ce cas, je serais bien heureux si vous vouliez me faire l'honneur de m'accorder un rendez-vous, et je serais dix fois plus content d'une visite que d'une lettre.

Oserais-je vous prier de me répondre *sur-le-champ* ? La plume me brûle les doigts et mon éditeur attend !

Pardonnez cette insistance à un de vos anciens élèves dont vous voulûtes bien être un peu l'ami.

Jules VALLES
23, rue de Tournon

NOTES

1. Dansin est le professeur — non nommé — du lycée Bonaparte dans *L'Insurgé*, chap. I, « 15 octobre », et le Lancin du *Candidat des Pauvres* (VI). Note de la Revue.

2. Dupont de l'Eure.

LE CENTENAIRE DE LA MORT DE JULES VALLES

— 1985 —

Rappel de la première partie de l'année (voir revue n° 2), et précisions :

- 16 janvier : à Pékin, grande commémoration, en présence du poète Ai Quing et de nos amis Shen Dali et Suzanne Bernard.
- 15 mars : dans *Le Monde*, grand article d'Henri Guillemin, Vallès « *le forban fraternel* ».
- Mai-juin : Exposition Vallès (Germaine Figot), mairie de Nemours.
- 24 mai : Gênes, Colloque « Révolte et Révolution dans la Littérature française » ; sur Vallès, communications de :
Roger Bellet, (Lyon II) « La rencontre de la Révolte et de la Révolution sous la plume de Vallès ».
Giuliana Colajanni, (Palerme), « *Le Cri du Peuple : Révolution et parole quotidienne* ».
Silvia Sisegni (Rome), *L'Insurgé et ses brouillons* ».
Hélène Giaufret (Gênes), « Rhétorique et antirhétorique de la Révolution sous la plume de Vallès ».
A paraître (1987).
- 1-15 juin : Numéro de *La Quinzaine Littéraire* comportant un *Dossier Vallès* de 7 grandes pages.
- 16 juin : Inauguration de la rue Jules Vallès à St-André-de Cubzac (Gironde).
- 19 juillet : *Recueil des Actes administratifs* de la Préfecture de Paris, donnant copie de l'autorisation de pose d'une plaque à la mémoire de Jules Vallès, 77, bd Saint-Michel, à Paris (texte donné ci-après).
- 30 juillet-août : Saint-André-en-Chalencon (Haute-Loire), Relais des Seigneurs, sous les auspices de M. et Mme Jacques Delpy, Exposition Jules Vallès (G. Frigot), commentée (30 juillet : R. Bellet) et assortie de causeries durant août :
11 août : Maurice Joyeux, « Un enfant du pays dans le Paris de de la Commune ».
13-14 août : Textes de Vallès dits par Marianne Auricoste.
18 août : Monique Aubert, « Séverine ».
- 27 septembre : Le Puy, Centre de Documentation Pédagogique, conférence de R. Bellet sur « Vallès et la Trilogie de *Jacques Vingtras* ».
- 3 octobre : Radio-Montmartre, émission Clio, dialogue des rédacteurs avec R. Bellet, choix de textes de Vallès et de chansons de la Commune.
- Octobre-novembre : Exposition J. Vallès (G. Frigot) à Bondy (Association Bondy-Culture) – à Nantes (Centre de Documentation du Mouvement ouvrier et du travail).
- 23-24 octobre, Perugia (Italie), Université de Perugia (Pérouse), Faculté de Sciences Politiques et Institut de Langues, Colloque italo-français organisé par Maria Luisa Premuda Pérosa sur « Jules Vallès journaliste ». Communications de :
Vito Carofiglio (Bari), « Une écriture peut-elle être en révolte ? Le cas de Vallès journaliste ».
Pierre Pillu (Reims), « Le journal et les journalistes dans les romans de Vallès ».
Giuliana Colajanni (Palerme), « La Tribune ».
Hélène Giaufret-Colombani (Gênes), « Le premier journal de Vallès : *La Rue de 1867* ».

- Roger Bellet (Lyon II), « La page et les pages du *Cri du Peuple* au début de 1884 ».
- François Marotin (Clermont), « *Le Cri du Peuple* et l'action révolutionnaire socialiste en France ».
- Fabrizio Braccio (Pérouse), « Vallès et la démocratie française ».
- Silvia Disegni (Rome), « *L'Insurgé* et la légende de Vallès ».
- Emilien Carassus (Toulouse), « Vallès journaliste sportif ».
- Bernard Gallina (Udine), « L'article 93 par Victor Hugo d'un certain Louis Colomb, ou Vallès lecteur de Hugo ».
- Maria Luisa Premuda Perosa (Perugia), « Vallès et la folie d'André Gill ».
- Lucette Czyba (Lyon II), « Foires et saltimbanques dans *Le Tableau de Paris* ».
- A paraître (fin 1986).
- 4 novembre - 19 décembre : Centre EDF / EGF des Mureaux (Yvelines), célébration des centenaires conjoints d'André Gill (1840-1885) et de Jules Vallès 1832-1885), avec un Dossier de presse « Le Crayon et la Plume ».
- novembre : Lyon, 9^e « Théâtre des Jeunes Années », *L'Enfant*, d'après Jules Vallès ; création de la Maison de la Culture du Havre, Compagnie Daniel Bazilier, et Théâtre Maxime Gorki du Petit-Quevilly, adaptation et mise en scène de Catherine Delattres.
- 4 décembre : Centre Culturel Français de Sarrebrück, conférence de R. Bellet sur l'œuvre de J. Vallès.
- Décembre : Villejuif, Exposition Vallès (G. Frigot) à la « Maison pour tous », et pièce *L'Enfant* par le Théâtre Romain Rolland (cf. ci-dessus Lyon).
Bibliothèque Municipale de Vitry-sur-Seine, Exposition *Misères-Misérables (Vallès et Hugo)*. Lectures de la Trilogie le 14 décembre, par Marianne Auricoste ; rencontre-lecture avec Germaine Frigot et Jacques Migozzi sur *Le Bachelier*.
Le LEP de l'ENNA de Nantes établit un Dossier sur Vallès, « Une adolescence nantaise (1846-1853), 57 p. Nous y reviendrons dans le « Dossier scolaire Jules Vallès » (n° 4 de la revue sans doute).
- 28 décembre : Chicago – L'Association des Langues Modernes (*Modern Language Association*) des U.S.A. se réunit et consacre une section spéciale aux écrits de Jules Vallès, sous le titre : « The Other Centenary : Jules Vallès, 1885-1985 ». Sujet des Communications traitées, sous la Présidence du Professeur Sandy Petrey (State University of New-York), en anglais par des enseignants des U.S.A. :
– « Jules Vallès's *L'Argent* : Rhetorics of Economic Mythology » par Irène Finel Honigman (Crédit Lyonnais, New-York).
– « Skeptical Modernist, Revolutionary Critic », par Caryl Lloyd (University of South Alabama).
– « Militancy in the Makig : *Le Bachelier* », par Gretchen Van Slyke (University of Vermont).
– « Narrative of Revolt, Vallès's *Les Blouses* and *L'Insurgé* » par Charles Stivale, Franklin Marshall College.

La revue donnera prochainement un aperçu de chaque intervention à cette importante rencontre vallésienne, tenue au cœur des U.S.A.

- 16 janvier : Le Puy, salle Balzac : conférence de R. Bellet sur « Jules Vallès journaliste et romancier ».
- 31 janvier : La plaque dédiée à la mémoire de Vallès est posée et inaugurée au 77, Bd Saint-Michel, Paris (Ve) ; elle est ainsi libellée :
« Dans cet immeuble
accueilli par Séverine,
mourut, le 14 février 1885,
l'écrivain Jules Vallès ».
- On sait que Vallès passa là environ deux mois d'une lente et lucide agonie.
Etaient présents M. Le Roy, Directeur de Cabinet du Ministre de la Culture ; Mme Madeleine Reberieux, Directrice du Musée d'Orsay ; Mme Elisabeth Pauly, Directrice des Archives de France ; le peintre Claude Weisbuch et Mme, et d'autres membres de l'Association « Les Amis de Jules Vallès », M.M. Shen Dali, Bellet, Président et secrétaire, Mme Frigot, M. et Mme Delpy, M. et Mme Favarel, Mme Bessis... Nous nous excusons de ne pas citer tous les présents, souvent mais non exclusivement Parisiens. Trois succinctes allocutions, de M. Le Roy, Shen Dali et Bellet.
- 6 février : Amsterdam (Maison Descartes).
Le Centre Culturel Français et l'Université d'Amsterdam (M. Jean Galard) ont fait venir pour trois semaines l'Exposition J. Vallès de G. Frigot et organisé le 6 février une conférence de R. Bellet « Jules Vallès : le journaliste et le romancier ».
- 4-29 mars : Clermont-Ferrand, Bibliothèque municipale : Exposition Vallès de G. Frigot. Inauguration par Roger Quillot, maire.
18 mars, conférence de François Marotin sur « Jules Vallès et l'Enseignement ».
- avril : Exposition Vallès (G. Frigot) à Juvisy-sur-Orge (Bibliothèque Raymond Queneau) ; à Saint-Chamond, Bibliothèque Municipale.
- 30 avril : Université de Palerme, Conférence de R. Bellet sur les éditions modernes de Vallès.
- mai : Exposition Vallès (G. Frigot) à la Bibliothèque Municipale de Lyon.
- juin : Exposition Vallès à la Bibliothèque Municipale d'Issy-les-Moulineaux.
- Prévisions :**
- octobre : Exposition Jules Vallès à la Bibliothèque Universitaire d'Aix-en-Provence.
- fin novembre-décembre : exposition à la Bibliothèque Municipale de La Garde, (Var). Pièce de théâtre sur Vallès (y reviendrons).
- 28 novembre : conférence de R. Bellet à la Garde, salle G. Philippe, sur « Jules Vallès romancier et journaliste ».

DOCUMENT

Autorisation de faire apposer une plaque à la mémoire de Jules Vallès sur la façade de l'immeuble sis 77, boulevard Saint-Michel, à Paris (5^e). (Arrêté n° 85-481.)

Le Préfet, commissaire de la République de la Région d'Ile-de-France, commissaire de la République du Département de Paris, commandeur de la Légion d'honneur,

Vu le décret n° 68-1053 du 29 novembre 1968 relatif aux hommages publics ;
Vu la circulaire n° 1203 de M. le Ministre de l'Intérieur, en date du 12 avril 1946, concernant notamment l'établissement des plaques commémoratives ;

Vu la demande présentée par l'association « Les Amis de Jules Vallès » tendant à l'apposition d'une plaque à la mémoire de cet écrivain sur la façade de la maison sise 77, boulevard Saint-Michel, à Paris (5^e) ;

Vu l'accord donné par le syndic de l'immeuble en cause ;

Vu le rapport du Préfet, directeur de l'Urbanisme et des équipements ;

Sur la proposition du Préfet, Secrétaire général Préfecture de Paris,

Arrête :

Article premier. — Autorisation est donnée à l'association « Les Amis de Jules Vallès » de faire apposer une plaque à la mémoire de cet écrivain sur la façade de l'immeuble 77, boulevard Saint-Michel, à Paris (5^e), dont le libellé sera

« Dans cet immeuble,
accueilli par Séverine,
mourut, le 14 février 1885,
l'écrivain Jules Vallès. »

Art. 2. — Le Préfet, Secrétaire général de la Préfecture de Paris, et le Préfet, directeur de l'Urbanisme et des équipements, sont chargés de l'exécution du présent arrêté qui sera publié au « Recueil des actes administratifs de la Préfecture de Paris et de la Préfecture de police ».

Fait à Paris, le 10 juillet 1985.

Pour le Préfet, commissaire de la République de la région d'Ile-de-France,
commissaire de la République du Département de Paris,
et par délégation :

*Le Sous-préfet, directeur du Cabinet du Préfet,
Secrétaire général de la Préfecture de Paris.*

Gérard FRANC.

Recueil des Actes administratifs
de la Préfecture de Paris, 19 juillet 1985

INFORMATIONS

Editions récentes d'œuvres de Jules Vallès :
1985-1986

1 - La Trilogie de *Jacques Vingtras* a été rééditée entièrement par le Livre de Poche Hachette (« Livre de Poche Classique ») :

L'Enfant, 1985, Commentaires et Notes par Dolorès Rogozinski.

Le Bachelier, 1985, Commentaires et Notes par Pierre Pillu.

L'Insurgé, 1986, Commentaires et Notes par Roger Bellet.

2 - *Les Blouses*

Editions du Lérot : imprimeur-libraire Jean-Paul Louis, Tusson, 16140, Aigre. 1986.

Editions « Le Goût de l'Être », B.P. 403, 80004, Amiens-Cedex. 1986.

En attendant une Bibliographie récente sur Vallès dans notre revue, signalons que Silvia Disegni a publié une « Bibliographie commentée des derniers travaux sur Vallès » dans la revue *Micromégas*, n° 3, 1984, Editions Bulrow, Rome ; et Germaine Frigot (Bibliothèque Municipale du 12^e arrondissement, rue Picpus, Paris) une bibliographie très complète des œuvres et des ouvrages ou articles critiques concernant Vallès.

Table des Matières

Avant-Propos	3
Henri GUILLEMIN :	
<i>Cher et grand Vallès</i>	5
Walter REDFERN :	
<i>Dérapiage vallésien : pastiche marron</i>	11
Pierre GLAUDES :	
<i>Ni Dieu ni Diable... La figure de Vallès dans la politique délirante de Léon Bloy</i>	23
François LAFORGE :	
<i>Jules Vallès et l'écriture romanesque</i>	37
Silvia DISEGNI :	
<i>Un manuscrit autographe de "L'Insurgé"</i>	49
Xavier LEMAITRE :	
<i>Sang commune mesure</i>	69
Le centenaire de la mort de Vallès	85
Rééditions de Vallès en 1985 et 1986	89
Illustrations : Portraits de Jules Vallès, par Claude WEISBUCH	2-22-78

Table des Matières

3	Avant-Propos
5	Henn GUILLEMIN : Cher et grand Vallès
11	Walter REDERN : Désastre vallésien : pastiche marion
23	Pierre GI AUDES : Ni Dieu ni Diable... La figure de Vallès dans la poésie lyonnaise de Léon Bloy
27	François LAFORGE : Julès Vallès et l'écrivain romanesque
40	Silvia DIEGONI : Un manuscrit autographe de "L'Inauguration"
60	Xavier LEMAITRE : Sang commune mesure
85	Le contenu de la mort de Vallès
89	Rédactions de Vallès en 1912
102-108	Illustrations : Portraits de Vallès

Achévé d'imprimer
en octobre 1986
sur les presses de

 **REBOUL IMPRIMERIE**
typo offset photo.compo
42000 SAINT-ETIENNE

N° Imprimeur : 285
Dépôt légal : 4^e trimestre 1986

Rappel

Cette revue est publiée par l'Association "Les Amis de Jules Vallès". L'Association, fondée en octobre 1982, se veut Association *littéraire*, ouverte à tous, s'attachant à faire mieux connaître l'originalité de l'écrivain Jules Vallès. Son siège social est : Université de Saint-Etienne, 2, rue Tréfilerie, 42100 Saint-Etienne.

L'Association a publié en janvier 1985 le premier numéro de sa revue ; fin 1985, le n° 2, constitué par le Colloque de mars 1985.

L'Association dispose aussi de quatre lithographies originales à tirage limité, représentant Jules Vallès, œuvre "du Centenaire" par Claude Weisbuch, réservées aux Amis de l'Association (100 F) : on trouve copie, réduite, de la première dans le n° 2 de la revue, les trois autres dans ce n° 3.

Pour tous renseignements, adhésion et commandes (revue n° 1, 2 et 3, lithographies), s'adresser au Secrétaire général de l'Association, Roger Bellet, 78, cours Fauriel, Saint-Etienne 42100.